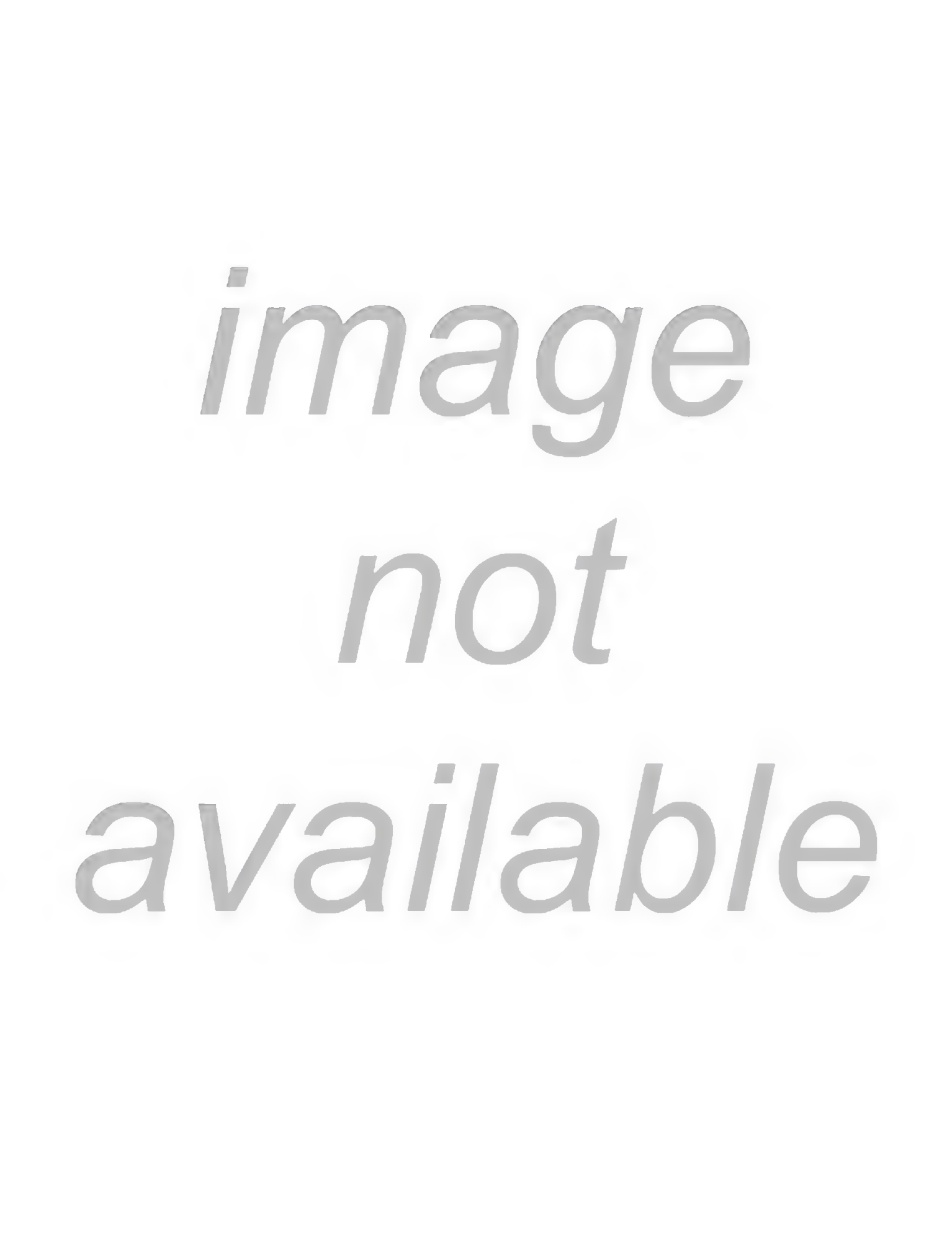
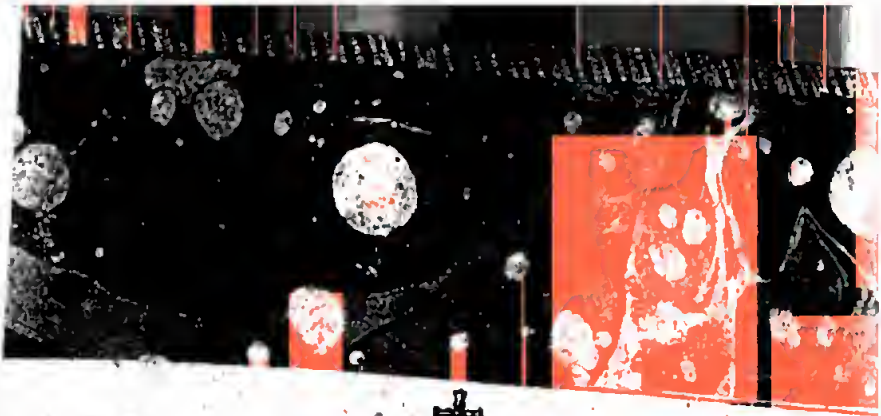
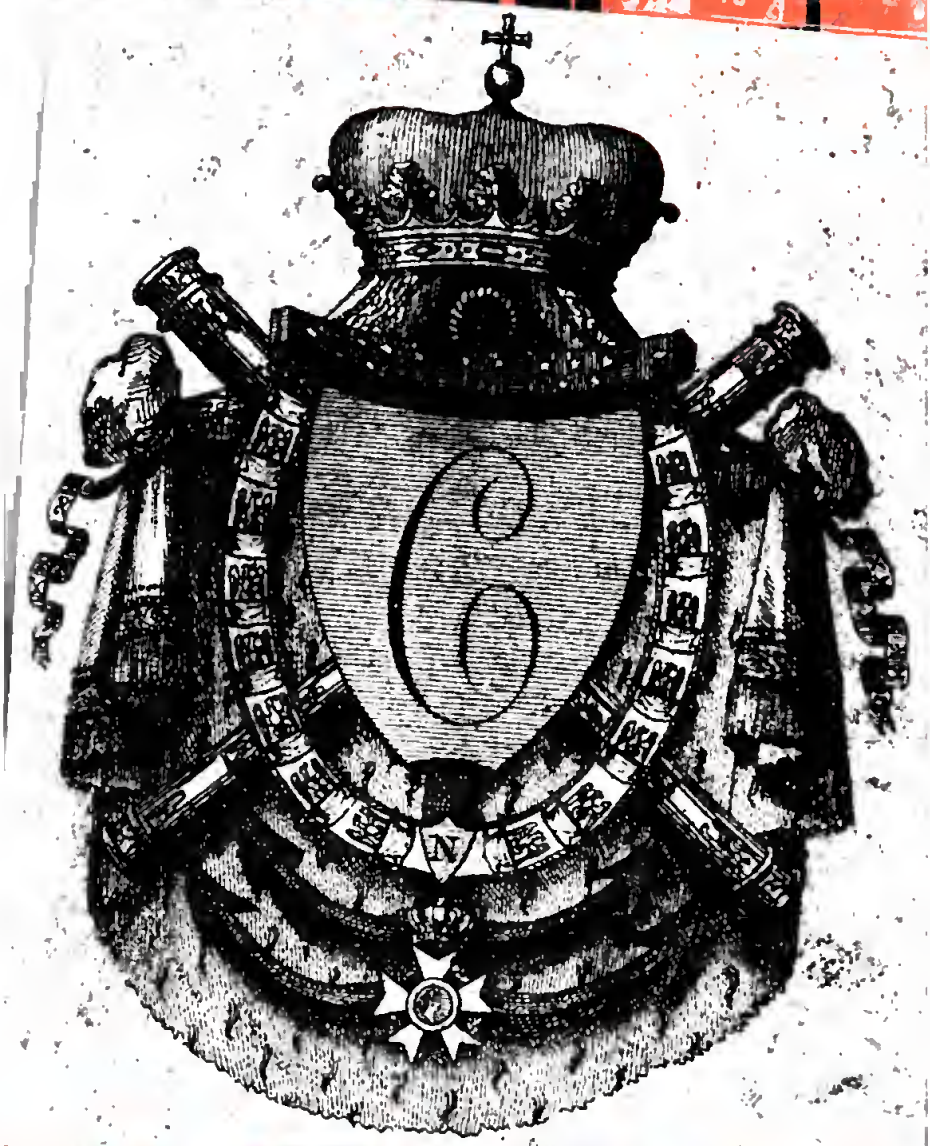
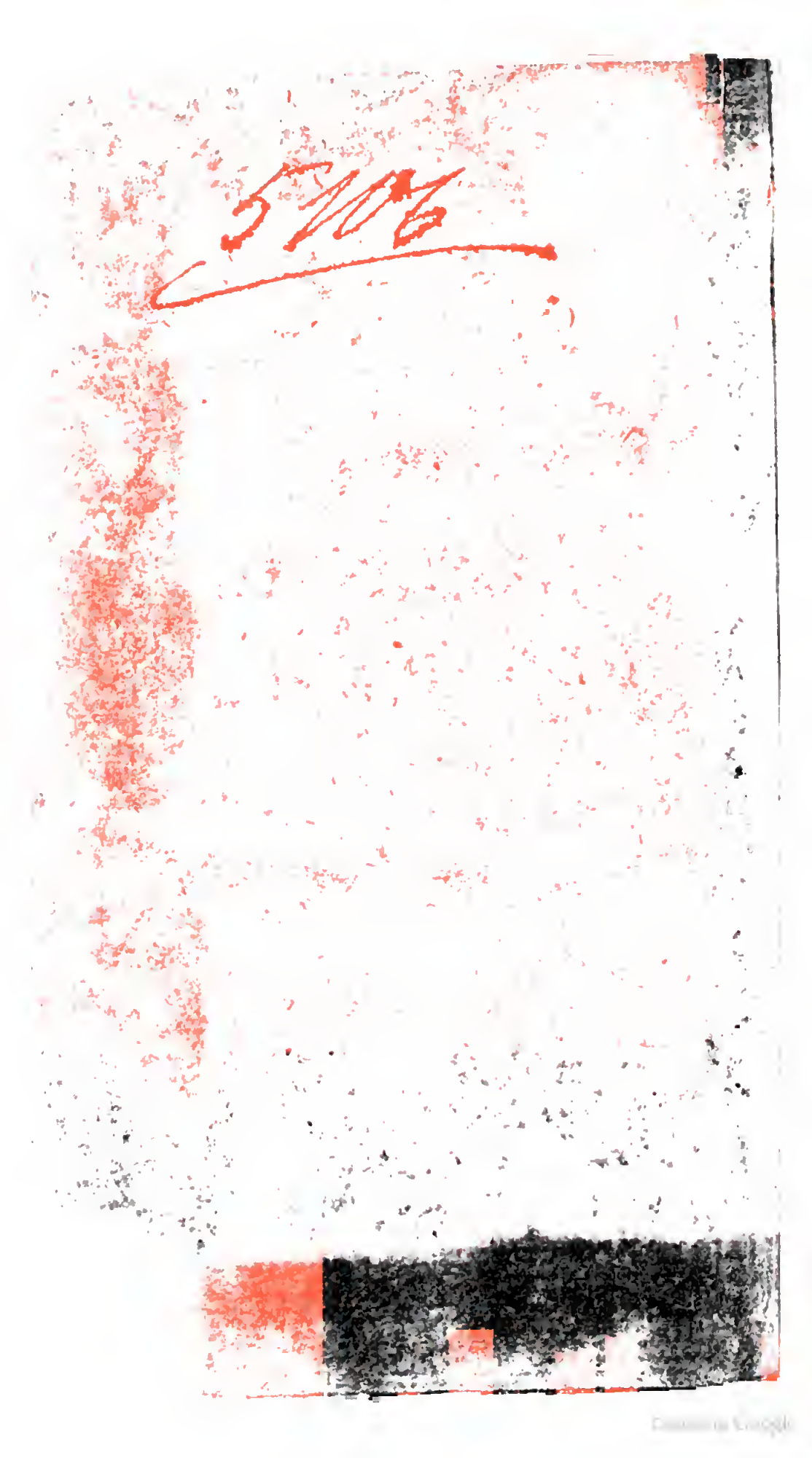


image
not
available




6
N



Rabat. LX 1 (a 6

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

Sixième Classe:

MORALE.

Il paroît tous les mois deux Volumes de cette Bibliothèque. On les délivre soit brochés, soit reliés en veau fauve ou écaillé, & dorés sur tranche, ainsi qu'avec ou sans le nom de chaque Souscripteur imprimé au frontispice de chaque volume.

La souscription pour les 24 vol. reliés est de 72 liv., & de 54 liv. pour les volumes brochés.

Les Souscripteurs de Province, auxquels on ne peut les envoyer par la poste que brochés, payeront de plus 7 liv. 4 s. à cause des frais de poste.

Il faut s'adresser à M. CUCHET, Libraire, *rue & hôtel Serpente, à Paris.*

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

MORALE.

TOME HUITIÈME.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

A PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

1787.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.
MORALE.
LA CONSOLATION
DE
LA PHILOSOPHIE,
DE BOÈCE.
LIVRE SECOND.

LA Philoſophie après m'avoir ainſi parlé, s'arrêta quelque tems, & quand elle vit que ſon ſilence n'avoit fait que réveiller mon at-

tention, elle recommença en ces termes :

Si je pénètre bien la cauſe & la nature de votre maladie, elle a pour principe le regret qu'excite en vous la perte de votre fortune. Vous vous exagérez à vous-même le changement de votre état ; voilà la cauſe du changement étonnant qui s'eſt fait dans votre ame. Je conçois par quels artifices la fortune a opéré cette eſpèce de prodige. Elle ſéduit par ſes careſſes les plus familières, ceux qu'elle a deſſein de tromper, & au moment qu'ils penſent jouir de ſes faveurs, l'infidelle les abandonne, & les laiſſe dans une douleur d'autant plus grande, qu'ils avoient

moins lieu de s'attendre à ſon infidélité. Mais ſi vous approfondiſſez ce qu'elle eſt, & ce qu'elle vaut en elle-même, vous verrez qu'elle n'avoit rien de ſi grand & de ſi beau ; & qu'en la perdant vous n'avez pas autant perdu que vous l'imaginez. Je crois que je n'ai pas beaucoup de peine à vous en convaincre, car dans le tems même qu'elle vous prodiguoit ſes careſſes, vous la traitiez avec un mépris généreux ; & rempli de mes maximes, vous inſultiez quelquefois à la vanité de ſes faveurs. Je ne ſuis point ſurpriſe néanmoins de vous voir un peu ſorti de votre ancienne tranquillité. Vous avez éprouvé les plus grands revers, &

il n'en eſt point qui, de quelque façon que ce ſoit, ne trouble l'ame, ſur-tout quand il eſt ſubit & inopiné.

Mais il eſt tems de vous diſpoſer, par quelque choſe d'agréable & de doux, à des remèdes plus forts & plus efficaces. Que la rhétorique qui ne va jamais plus droit à l'eſprit & au cœur, que quand elle eſt dirigée par mes préceptes; paroiſſe donc accompagnée de l'éloquence & de la perſuaſion; & que la muſique dont je me ſers quelquefois, joigne à leurs charmes les ſons, tantôt légers, tantôt ſublimes de ſon harmonie enchantereſſe. O homme! qui peut ainſi vous plonger dans une ſi accablante

triſteſſe ? Penſez-vous éprouver quelque choſe de bien nouveau & de bien ſurprenant ? En vous traitant comme elle fait, la fortune n'a point démenti ſa conduite ordinaire ; telle eſt ſa nature, telles ſont ſes mœurs. Uniquement conſtante dans l'inconſtance qui lui eſt propre, en changeant à votre égard, elle a ſoutenu ſon caractère. Elle étoit inconſtante dans le tems même qu'elle vous accabloit de careſſes, & qu'elle vous trompoit par les charmes d'un bonheur apparent. Vous avez dû appercevoir ſur le front de l'aveugle déeſſe, les traits de ſa duplicité. Elle peut encore ſe dérober aux yeux des autres, mais elle s'eſt entièrement

dévoilée aux vôtres. Profitez donc de l'avantage que vous avez de la connoître, & ne vous amuſez pas à de vaines plaintes. Si vous déteſtez ſa perfidie, mépriſez la perfide, & renoncez à ſes pernicieuſes faveurs. Ce qui fait votre peine aujourd'hui, auroit dû aſſurer votre tranquillité. La fortune vous abandonne, & qui jamais a pu la fixer? Pouvez-vous donc tant eſtimer une félicité paſſagère? Vous chériſſez cette fortune ſur laquelle vous ne devez pas compter au moment même que vous la poſſédez, & qui vous accablera de douleur en vous quittant? Si perſonne donc n'eſt maître de la fixer, & ſi ſon changement rend les hom-

mes malheureux, la préſence de cette inconſtante eſt le préſage aſſuré d'un malheur prochain. Car il ne ſuffit pas de conſidérer ce qu'on a ſous les yeux, la prudence porte plus loin ſes regards, elle prévoit les événemens; & comme elle ſait que la fortune eſt toujours prête à changer, elle ſait auſſi qu'on ne doit ni redouter ſes menaces, ni deſirer ſes careſſes. Dès qu'une fois on ſe ſoumet à ſon joug, il faut ſupporter avec tranquillité tout ce qui peut arriver ſous ſon empire. Vouloir preſcrire des loix à cette déeſſe capricieuſe, qu'on a choiſie pour ſa ſouveraine, c'eſt l'inſulter; impuiſſante pour guérir nos maux, l'impatience ne fait que les aigrir,

& les rendre plus insupportables. Quand une fois on a livré sa barque aux vents & aux flots, c'est leur impétuosité qui la conduit, & non pas notre volonté. Quand on a confié ses grains à la terre, il faut s'attendre aux années stériles, aussi bien qu'à celles qui sont plus fécondes. Vous vous êtes soumis à l'empire de la fortune, il faut obéir à ses caprices; vous voudriez fixer sa roue? Et ne voyez-vous pas, insensé, que son essence consiste dans son instabilité?

Cette souveraine maîtresse des événemens les conduit toujours à son gré. Plus inconstante & plus agitée que l'Euripe, de la même main dont elle renverse le roi le

plus redoutable, & le mieux affermi ſur ſon trône, elle relève l'eſpérance & la gloire d'un roi vaincu & détrôné. C'eſt peu pour elle d'être inſenſible aux larmes & aux ſanglots des malheureux, la cruelle s'en fait un jeu & un amuſement. Rendre en moins d'une heure, le même homme miſérable & heureux, c'eſt un prodige qu'elle ſe glorifie d'opérer ; c'eſt un ſpectacle qu'elle ſe plaît à donner à ceux qui ſont attachés à ſon char.

Mais je veux la mettre elle-même aux mains avec vous ; voyez ſi elle a tort : elle va parler.

Pourquoi, ô homme ! vous répandez-vous ſans ceſſe en plaintes contre moi ? de quoi vous plai-

gnez-vous? Quel tort vous ai-je fait? De quels biens vous ai-je dépouillé? Je m'en rapporte à qui vous voudrez ſur ce qui regarde la poſſeſſion des biens & des honneurs de ce monde; & ſi vous prouvez qu'il eſt quelqu'un ici-bas qui ait ſur eux un droit de propriété, j'avouerai que vous êtes en droit de les redemander comme vous ayant légitimement appartenu. Mais quand vous êtes venu en ce monde, vous étiez nud, & dépouillé de tout. Je vous ai pris alors entre mes mains, je vous ai prêté mes richeſſes, je vous ai prévenu de mes plus abondantes faveurs, j'ai prodigué pour vous tout ce que j'ai de plus précieux & de plus brillant. Il me

plaît de retirer aujourd'hui mes dons, ne vous plaignez pas que je vous dépouille de rien qui vous appartienne, rendez-moi plutôt les actions de graces qui me ſont dues pour vous avoir accordé la jouiſſance des biens qui n'étoient point à vous. Eh! quelle peut être la ſource de vos plaintes? Quelle violence vous ai-je faite? Les biens, les honneurs, & toutes les choſes de ce genre, ſont en mon pouvoir, j'en diſpoſe à mon gré; ce ſont des eſclaves qui me reconnoiſſent pour leur ſouveraine; ils viennent avec moi, & s'en vont de même: s'ils vous euſſent appartenu, rien n'auroit pu vous les ravir. Quoi donc! ſerai-je la ſeule qui ne pourrai libre-

ment diſpoſer de mes droits ? Le ciel à ſon gré fait briller le ſoleil de l'éclat le plus vif, ou le couvre de nuages épais ; l'année qui couvre la terre de fleurs & de fruits, la couvre auſſi de brouillards & de frimats : la mer peut à ſa volonté ſéduire nos yeux par un calme flatteur, ou nous effrayer par d'horribles tempêtes ; & moi dont l'inconſtance fait le caractère & la nature, le caprice des mortels prétend me rendre ſtable, & invariable, & me dépouiller ainſi de mon eſſence ! Ma roue tourne ſans ceſſe avec une rapidité ſans égale : tel qui étoit au haut, le moment d'après rampe dans la boue ; & celui qui étoit dans la pouſſière,

ſe voit en un inſtant élevé au plus haut degré. C'eſt ainſi que j'exerce ma puiſſance, voilà mes jeux & mon amuſement. Monte ſi tu le veux au plus haut de cette roue, mais à condition que quand il me plaira tu en deſcendras ſans te plaindre. Ignorois-tu ma nature & mes mœurs? Ne ſais-tu pas que par des revers inouis, Créſus, roi de Lidie, qui d'abord fit trembler Cyrus, peu après vaincu & captif, fut jeté dans un bûcher embraſé, & qu'il y auroit fini ſa vie, ſi je n'en euſſe éteint les flammes par une pluie ſoudaine & abondante? As-tu oublié qu'un puiſſant roi de Perſe, vaincu & pris par Paulus, fut réduit à un état ſi miſérable,

qu'il excita la compaſſion de ſon vainqueur. Des royaumes floriſſans détruits ſubitement par mes coups, ſont les événemens que la tragédie repréſente le plus ſouvent ſur ſes théâtres. L'ingénieuſe fable ne t'a-t-elle pas appris que dans le veſtibule du palais de Jupiter, deux tonneaux ſont placés, dont l'un contient les biens, & l'autre, les maux de ce monde. Qui ſait ſi tu n'as pas plus puiſé dans le premier que dans l'autre? Sais-tu toi-même, ſi je t'ai entièrement abandonné? Ma propre inconſtance eſt peut-être pour toi un juſte motif d'eſpérer un changement avantageux. En attendant, ne te laiſſe point accabler par la douleur, &

ſans vouloir toi-même régler ton ſort, ſubis patiemment la loi commune à tous les hommes.

Hommes injuſtes! ils ſe plaindroient toujours quand l'abondance répandroit ſans ceſſe ſur eux autant de bien que la mer contient de grains de ſable dans ſon ſein, autant que le ciel fait briller d'étoiles dans une belle nuit. En vain un dieu propice leur prodigueroit les richeſſes & les dignités, ce qu'ils ont, ils le comptent pour rien. Leur avidité dévore ce qu'elle a, & engloutit encore par ſes deſirs ce qu'elle ne peut ſe procurer. Quel frein pourra donc contenir dans de juſtes bornes, cette voracité inſatiable, puiſque l'ardente ſoif

des biens de ce monde s'accroît en elle par leur poſſeſſion, & qu'elle s'eſtime toujours moins riche de ce qu'elle a, que pauvre de ce qu'elle n'a pas?

Si la fortune vous parloit ainſi en ſa faveur, je ne vois pas ce que vous auriez à lui répondre; cependant ſi vous croyez avoir de quoi juſtifier vos plaintes, parlez; je vous écoute.

Alors je lui dis, toutes ces déclamations de la fortune ſont belles, ſans doute; elles ſont aſſaiſonnées de toutes les douceurs de l'éloquence, de tous les agrémens de l'harmonie. Elles enchantent les oreilles, mais elles ne pénétrent point juſqu'au cœur des malheu-

reux, où eſt le ſiége de leur douleur. Elles peuvent tout au plus en ſuſpendre le ſentiment pendant qu'on les prononce; mais ceſſe-t-on de les entendre, la douleur ſe fait encore ſentir plus vivement. Vous avez raiſon, me dit-elle, auſſi ne ſont-ce pas là les vrais remèdes dont je veux me ſervir pour vous guérir. Je ne m'en ſers que pour adoucir un peu votre douleur, le tems viendra, où je ferai uſage de remèdes plus forts & plus pénétrans.

Cependant ne vous imaginez pas qu'on vous croye malheureux. Avez-vous oublié l'étendue & la meſure de votre ancienne félicité? Je paſſe ſous ſilence la faveur que vous ont

faite ces grands Hommes qui ont bien voulu prendre ſoin de vous, & vous tenir lieu du pere que vous aviez perdu. Les premiers de Rome ont ambitionné de vous avoir dans leur famille, & ce qui forme la plus précieuſe des alliances, vous leur avez été uni par les liens de la tendreſſe, avant de leur appartenir par ceux du ſang. Qui ne vous a pas cru le plus heureux des mortels? Vous avez pour beaux-peres des hommes très-illuſtres; pour épouſe, une femme d'une vertu diſtinguée; deux fils ſont l'heureux fruit de votre premier mariage, & le ſoutien de votre maiſon. Je ne parle point de ces hautes dignités qu'on a refuſées à

des vieillards pour en honorer votre jeuneſſe. Je paſſe ſous ſilence ce qui peut vous être commun avec d'autres, & je me hâte de parler de ce qui vous concerne en particulier, de cet événement unique, qui a mis le comble à votre gloire. Si les avantages temporels peuvent en quelque choſe contribuer au bonheur des hommes, il n'y a aucun événement, quelque triſte qu'il ſoit, qui puiſſe vous faire oublier ce jour heureux, ce grand jour où vos deux fils élus conſuls en même-tems, furent conduits chez vous environnés de ſénateurs, au milieu de mille cris d'allégreſſe, ce jour où aſſis dans les premières places du ſénat, ils vous entendi-

rent prononcer le panégyrique du roi avec une éloquence qui vous attira les applaudiſſemens les plus flatteurs & les mieux mérités ; ce jour où marchant entre ces deux jeunes conſuls, vous fîtes dans le cirque des largeſſes au peuple d'une manière ſi ſatisfaiſante pour lui, & ſi glorieuſe pour vous. Vous eûtes lieu alors de vous louer de la fortune, puiſqu'elle vous témoigna la prédilection la plus marquée, en vous faiſant une faveur qu'elle n'a jamais faite à aucun particulier. Voulez-vous donc compter à la rigueur avec elle ? Voilà la première fois qu'elle a ſouffert que l'envie eût quelque priſe ſur vous. Conſidérez la nature & le nombre

des événemens agréables ou fâcheux qui vous ſont arrivés, vous ſerez forcé d'avouer que vous êtes encore heureux. Que ſi vous croyez avoir ceſſé de l'être parce que les apparences de votre proſpérité ont diſparu, ne vous eſtimez pourtant pas encore vraiment malheureux ; car ce que vous paroiſſez maintenant éprouver de fâcheux & de triſte, n'aura qu'un tems. Eſt-ce donc d'aujourd'hui que vous paroiſſez ſur le théâtre de ce monde? Y êtes-vous ſi étranger? Penſez-vous que les choſes humaines doivent être marquées au coin de la conſtance, puiſque la vie même des hommes eſt ſi peu aſſurée, & peut s'évanouir ſi prompte-

ment ? Quand, par une eſpèce de prodige, la fortune ſembleroit fixer ſes faveurs, la mort n'en interromproit-elle pas le cours du même coup dont elle trancheroit le fil de vos jours? Que vous importe donc qu'elle ſe ſépare de vous par la fuite, ou que vous vous en ſépariez par la mort ?

Après toutes les viciſſitudes qui changent continuellement la face de l'univers, peut-on compter ſur des biens périſſables, ſur une félicité d'un moment ? Tout change ici bas. Les plus brillantes étoiles diſparoiſſent le matin, quand le ſoleil monté ſur ſon char étincelant, commence à répandre ſes rayons victorieux. Les roſes que

le zéphire fait éclore par ſon ſouffle fécond, brûlées par les ardeurs du vent du midi, ſe deſſéchent & tombent, & la tige qui les portoit n'eſt plus qu'un vil arbuſte hériſſé d'épines: l'onde tranquille de l'océan ſe change dans un inſtant, en une écume épaiſſe, lorſqu'elle eſt agitée par la tempête: tout change de même en ce bas monde: rien de créé ne peut être durable: telle eſt l'éternelle & immuable loi du créateur.

Rien n'eſt plus vrai, m'écriai-je, ô mère féconde des vertus! je ne peux nier que ma proſpérité n'ait eu le cours le plus rapide; mais c'eſt préciſément ce qui redouble ma douleur; car parmi tou-

tes les eſpèces d'adverſités, la plus inſupportable eſt celle qui vient à la ſuite d'une grande fortune. Pure idée, me répondit-elle; ce prétendu malheur n'exiſte que dans votre opinion, & ne vient point du fond des choſes mêmes. En effet, ſi vous eſtimez tant le bonheur dont vous avez joui, comptez avec moi de combien d'avantages vous jouiſſez encore. Car ſi la providence vous a conſervé ce qu'il y a de plus précieux parmi tout ce qui eſt du reſſort de la fortune, poſſédant encore ce qu'il y a de plus cher & de plus eſtimable dans le monde, pouvez-vous vous eſtimer malheureux? Or il vit encore cet illuſtre Simmaque, votre beau-

beau-père, qui, par ſes vertus, fait tant d'honneur à l'humanité, & ce que vous payeriez volontiers de tout votre ſang, ce grand homme, ce ſage accompli oubliant ſes propres intérêts, eſt uniquement touché des vôtres. Elle vit cette épouſe incomparable, qui, joint à un eſprit élevé, la plus rare modeſtie, la vertu la plus épurée; & pour achever ſon éloge en deux mots, elle vit cette digne fille de Simmaque ſi parfaitement ſemblable à ſon père; elle vit, & entièrement détachée de la vie, elle ne reſpire plus que pour vous. Ah! ſi quelque choſe peut altérer le bonheur que vous avez de poſſéder une femme ſi reſpectable, c'eſt de

voir que l'amour qu'elle a pour vous la fait languir de douleur. Que dirai-je de vos fils qui ont déjà été conſuls, & qui, dès leur plus tendre jeuneſſe, ont montré par tant d'endroits qu'ils ont l'eſprit de leur pere & de leur aïeul? Ah! ſi tous les mortels font tant d'état de la vie, ne devez-vous pas vous eſtimer heureux, ſi vous conſidérez qu'il vous reſte encore ce que tout le monde eſtime plus que la vie? Eſſuyez donc vos larmes, la fortune ne vous a pas encore dépouillé de tout; vous ne devez pas vous regarder comme accablé par cette tempête. Tel qu'un vaiſſeau qui n'a pas encore perdu ſes ancres, il vous reſte des

reſſources qui peuvent, en vous donnant beaucoup de conſolation dans votre état préſent, vous donner de juſtes eſpérances d'un meilleur avenir. Ah! que ces reſſources me reſtent, m'écriai-je; tant que je n'en ſerai pas privé, de quelque façon que les choſes tournent, j'eſpère de me ſauver de ce naufrage. Vous voyez cependant combien j'ai perdu de mes dignités & de l'éclat dont je brillois. J'ai déjà, me répondit-elle, j'ai déjà gagné quelque choſe, puiſque vous n'êtes pas entièrement mécontent de votre ſort. Mais je ne puis vous pardonner votre exceſſive délicateſſe. Quoi! vous vous croyez malheureux, parce qu'il

manque quelque choſe à votre félicité? Eh! quel eſt donc l'homme dont le bonheur ſoit aſſez parfait pour qu'il n'y ait rien dans ſon état dont il puiſſe ſe plaindre? C'eſt en effet une choſe bien bizarre & bien inquiétante que la nature des biens de ce monde; car on ne les poſſéde jamais tous enſemble; ou ſi on les poſſéde, ce n'eſt jamais pour long-tems. Celui-ci régorge de richeſſes, mais ſa naiſſance le fait rougir. Celui-là eſt d'un ſang illuſtre, d'une maiſon connue; mais la médiocrité de ſa fortune lui fait deſirer de reſter inconnu au monde entier. Celui-ci eſt tout à la fois noble & riche; mais il paſſe ſes jours dans un cé-

libat affligeant. Cet autre a fait une alliance heureuſe ; mais privé des enfans qui en étoient le fruit, il voit avec regret que ſes biens vont paſſer en des mains étrangères. Un autre enfin voit ſous ſes yeux une nombreuſe famille ; mais la mauvaiſe conduite de ſon fils ou de ſa fille eſt pour lui une ſource intariſſable de chagrins & de larmes. Ainſi nul n'eſt content de ſon état ; car il n'en eſt aucun, ou qui ne ſoupire après ce qu'il ne connoît pas, ou qui n'ait lieu de regretter de l'avoir connu & éprouvé. Ajoutez à cela l'extrême ſenſibilité des gens heureux. Si tout ne leur vient pas à ſouhait, la moindre choſe révolte leur délicateſſe,

qui n'eſt point accoutumée à ſe voir contrarier ; un rien empoiſonne leur félicité : vous êtes de ce nombre. En effet, combien ſe croiroient au plus haut degré du bonheur, s'ils avoient la moindre portion des débris de votre fortune ? Ce lieu qui eſt un exil pour vous, eſt une patrie bien chère à ceux qui en ſont nés citoyens. Nul n'eſt malheureux que celui qui croit l'être ; & celui-là au contraire eſt toujours heureux, qui ſait ſupporter avec une parfaite égalité d'ame tous les événemens de cette vie. Mais quelqu'heureux que l'on ſoit, ſi l'on ſe laiſſe aller inconſidérément aux mouvemens de l'impatience, on deſirera ſans ceſſe

de changer de ſituation & d'état. Que les douceurs de cette vie ſont mêlées de cuiſantes amertumes! Félicité peu durable, ſi ta poſſeſſion a quelques agrémens, qu'il eſt cruel pour l'homme de ne pouvoir te fixer, & d'être expoſé tous les jours à devenir la victime de ton inſtabilité! Non, la prétendue félicité des hommes n'eſt qu'une véritable misère, puiſqu'elle n'a ni aſſez d'étendue pour remplir les deſirs ſans ceſſe renaiſſans des uns, ni aſſez de durée pour ſatisfaire la conſtance des autres. Pourquoi donc, ô mortels! cherchez-vous au dehors une felicité que vous ne trouverez qu'au-dedans de vous-mêmes? Vous êtes dans une dan-

gereuſe erreur, dans une ignorance bien pernicieuſe! Ecoutez-moi, je vas en deux mots vous apprendre en quoi conſiſte le ſouverain bonheur. Avez-vous rien de plus cher que vous-même? Non, me direz-vous. Eh bien! ſi vous êtes vraiment raiſonnable, vraiment maître de vous-même, vous poſſédez ce que vous ne voudrez, ni ne pourrez jamais perdre. Pour vous faire donc connoître que la vraie félicité ne conſiſte point dans tout ce qui dépend du haſard, raiſonnez ainſi avec moi. Si la félicité eſt le ſouverain bien d'un être raiſonnable, & qu'on ne puiſſe appeler ſouverain bien celui qui peut nous être ravi, puiſque ce qui

n'eſt point ſujet à la viciſſitude lui eſt certainement préférable, concluons que la fortune, puiſqu'elle eſt inconſtante, ne peut jamais nous procurer le vrai bonheur ; car celui qui croit que la fortune le peut conduire à la félicité, ſait qu'elle eſt ſujette au changement, ou il ne le ſait pas : s'il l'ignore, peut-il ſe croire heureux vivant, comme il fait, dans une aveugle ignorance; &, s'il le ſait, ne doit-il pas ſans ceſſe craindre de perdre ce qu'il ſait qu'il peut perdre à tout moment ? Or, peut-il être heureux dans les tranſes d'une crainte continuelle ? Que s'il fait aſſez peu de cas de ces biens, pour n'en pas regretter la

perte, c'eſt la preuve la plus formelle de leur frivolité. Mais vous qui, perſuadé par tant de raiſons démonſtratives, croyez que l'ame eſt immortelle, & qui voyez que le bonheur de ce monde finit avec la vie, vous ne pouvez douter que ſi le bonheur de l'homme conſiſte dans ces biens paſſagers, la mort ne ſoit pour lui le comble du malheur. Mais ſi au contraire il eſt des ames généreuſes qui, pour arriver au bonheur, non-ſeulement ont ſacrifié leur vie, mais ont bravé même les ſupplices les plus cruels, comment peut-on penſer que cette vie peut faire des heureux, puiſque ſa perte n'eſt point un véritable malheur?

Quiconque veut ſe procurer une demeure aſſurée & durable, qui ſoit à l'épreuve des efforts des vents, & de la violencce des flots, qu'il n'en poſe les fondemens, ni ſur une montagne élevée, ni dans des ſables arides. Les vents ſouffient avec plus d'impétuoſité ſur le ſommet des montagnes; c'eſt-là qu'ils exercent toute leur fureur; votre édifice y ſeroit expoſé à une ruine prochaine : il ne ſeroit pas plus aſſuré ſur un ſable mouvant, incapable d'en ſupporter le poids. Préférez donc à une ſituation plus agréable, un lieu plus bas & plus ſolide : là vous habiterez tranquillement. Que le vent gronde, que la mer mugiſſe, que le ciel tonne,

rien ne pourra troubler la paix profonde dont vous y jouirez.

Mais je m'apperçois que mes raiſons commencent à faire quelqu'impreſſion ſur votre eſprit & ſur votre cœur ; je vais donc aller plus avant, & vous propoſer des motifs de conſolation plus puiſſans encore. Je veux, pour un moment, que les biens de la fortune ſoient plus durables & moins caduques qu'ils ne le ſont en effet ; y a-t-il pour cela quelque choſe en eux qui puiſſe vous devenir propre & vous appartenir véritablement, ou qui, bien conſidéré, ne doive vous paroître vil & mépriſable ? Les biens de ce monde ſont-ils précieux par leur nature, ou par l'opinion

l'opinion que nous en avons ? Lequel de tous ces biens eſt le plus précieux ? Eſt-ce une maſſe d'or, un amas immenſe d'argent ? Mais l'or & l'argent n'ont de mérite qu'autant qu'on s'en ſert ; l'avarice qui les amaſſe eſt un vice odieux ; la libéralité qui les répand, eſt une ſource de gloire. Mais en faiſant uſage de cet or & de cet argent, vous ceſſez de le poſſéder ; il n'a donc aucun prix tant qu'il eſt à vous, puiſqu'il n'en a que quand vous le diſtribuez aux autres. Qu'un ſeul homme raſſemble tout ce qu'il y a d'or & d'argent ſur la terre, ſon abondance appauvrira le reſte des mortels. Qu'eſt-ce donc qu'un pareil bien ? La voix d'un ſeul

homme se fait entendre toute entière à une multitude, chacun de ceux qui la composent l'entend également; au contraire, l'argent ne peut qu'en se partageant être possédé par plusieurs; or, en le partageant, celui qui le possédoit s'en dépouille lui-même. Que les richesses les plus abondantes sont donc peu de chose, puisque plusieurs ne peuvent ensemble les posséder toutes entières, & qu'un seul ne les peut posséder sans réduire tous les autres à la misère! Seroit-ce l'éclat des pierres précieuses qui attireroit vos regards? Mais tout leur éclat n'en peut communiquer à ceux qui les possèdent. Est-il possible que les hommes puissent

admirer de pareilles choſes ! Une créature vivante & raiſonnable peut-elle donc être ſi touchée de la beauté d'un être matériel & inanimé ? Je ſais que ces brillantes productions de la nature, ſont l'ouvrage de Dieu, & qu'elles ont en effet quelques traits de beauté ; mais elles ſont d'un ordre ſi inférieur aux créatures raiſonnables, que je ne conçois pas comment des hommes peuvent, à leur vue, être frappés d'admiration. Les beautés de nos campagnes feroient-elles vos délices ? Et pourquoi non ? Elles ſont une des plus belles parties des ouvrages du Créateur. Nous admirons auſſi le grand ſpectacle qu'offrent à nos yeux l'immenſe plaine

de l'Océan, lorſque ſon onde n'eſt point agitée, cette voûte azurée qui embraſſe le monde, les aſtres qui y ſont attachés, le ſoleil, la lune, &c. mais toutes ces choſes ne vous ſont-elles pas entièrement étrangères? De toute leur ſplendeur, en rejaillit-il ſur vous le moindre rayon? Brillez-vous de l'éclat des fleurs que le printems fait éclore? Contribuez-vous en quelque choſe à la maturité des fruits que l'été nous prodigue? Pourquoi vous laiſſez-vous ſéduire par des plaiſirs frivoles? Pourquoi regardez-vous comme à vous appartenans des biens qui ſont tout-à-fait hors de vous? Jamais la fortune ne pourra vous approprier ce qui, par ſa na-

ture, vous eſt abſolument étranger. Les fruits de la terre, je le ſais, ſont deſtinés à être les alimens des créatures vivantes; mais vous n'en devez deſirer que ce que le beſoin exige: leur ſuperfluité n'eſt point une fortune pour vous. La nature ſe contente de peu; ſi vous la ſurchargez par des excès, vous éprouverez une ſatiété toujours déſagréable, ſouvent pernicieuſe. Vous penſerez peut-être qu'il eſt glorieux de briller par la variété & la magnificence des habillemens; mais que vous en revient-il? S'ils flattent ma vue, je me contenterai d'en admirer la matière, ou de louer l'art de l'ouvrier. Seroit-il plus glorieux de ſe voir ſuivi

d'une foule nombreuſe de valets? Mais s'ils ſont pour la plupart des gens vicieux, votre maiſon ſera un compoſé odieux à tout le monde, & dangereux pour vous-même : s'ils ſont gens de bien, leur probité n'eſt point la vôtre. D'où je conclus que toutes ces choſes que vous comptez au nombre de vos biens, ne vous appartiennent point véritablement, & ne font point votre bonheur ; & ſi elles n'ont rien qui mérite votre eſtime & vos deſirs, pourquoi avez-vous tant de joie quand vous les poſſédez, & tant de douleur quand vous les perdez? Si elles ne tiennent leur beauté que de la nature, elles plairoient quand elles ne ſe-

roient pas au nombre de vos poſſeſſions ; car ce n'eſt pas parce que vous les poſſédez, qu'elles ſont précieuſes, mais c'eſt parce qu'elles vous ont paru précieuſes, que vous avez jugé à propos de les compter parmi vos richeſſes. Pourquoi donc deſirez-vous avec tant d'empreſſement les biens de la fortune ? Peut-être cherchez-vous, par l'abondance, à éviter la pauvreté. Vous vous trompez, il faut en effet tant de choſes pour ſoutenir une grande maiſon, que dans la vérité, il manque toujours beaucoup à celui qui la tient ; & qu'au contraire, il ne manque preſque jamais rien à celui qui meſure ſon aiſance ſur ce qui ſuffit à ſes

beſoins, & non ſur ce qu'il faudroit pour raſſaſier les deſirs déréglés d'une ambition qui le porte à mille ſuperfluités. Quoi donc! eſt-ce parce que vous n'avez en vous-même aucun bien qui vous ſoit propre, que vous cherchez votre bonheur dans ce qui eſt hors de vous, & totalement étranger? Quel renverſement! L'homme, cet être en qui brille une émanation de la raiſon divine, s'imaginera ne pouvoir briller que par la poſſeſſion de mille bagatelles dépourvues de vie & de ſentiment! Chaque être ſe contente de ce qui eſt en lui; l'homme ſeul, dont l'ame eſt l'image de Dieu, peu content de l'excellence de ſon être, cher-

che à l'embellir par les productions de la nature, & il ne voit pas, l'aveugle qu'il eſt, l'outrage qu'il fait à la bonté & à la ſageſſe de ſon Créateur. Le maître ſouverain de l'univers a voulu que l'homme fût élevé au-deſſus de tout ce qui eſt ſur la terre, & l'homme inſenſé ſe dégrade & s'abaiſſe au-deſſous des plus viles créatures. Car ſi tout ce qui fait le vrai bonheur d'un être, eſt plus eſtimable que cet être lui-même, dès que vous mettez, ô mortels! votre félicité dans les biens de ce monde, vous les mettez au-deſſus de vous, & vous avez en quelque ſorte raiſon; car telle eſt votre condition, que lorſque vous con-

noiſſez votre excellence, vous êtes en effet au-deſſus de tous les autres êtres que renferme ce bas monde; mais ſi vous êtes aſſez aveugles pour ne pas vous connoître vous-mêmes, vous êtes au-deſſous des plus vils animaux. Ne ſe pas connoître eſt une ſuite néceſſaire de leur nature; mais ce ſeroit dans l'homme un défaut inexcuſable. Que votre erreur, encore une fois, eſt étrange, ô homme! de penſer que les choſes qui ſont hors de vous peuvent vous donner quelque mérite & quelqu'éclat. Non, cela eſt impoſſible. Un ornement extérieur a beau briller, il ne communique à ce qu'il couvre, aucun luſtre véritable, & ne peut donner aucun mérite à ce

lui qui n'en a point. D'ailleurs, je ſoutiens que c'eſt proſtituer le nom de *bien* que de le donner aux choſes qui peuvent nous nuire. Vous conviendrez de ce principe ſans doute. Or il eſt certain que les richeſſes ont cauſé les plus grands préjudices à ceux qui les poſſédoient, puiſqu'elles ont toujours été l'objet de la cupidité des hommes les plus méchans, qui cherchent à s'approprier, par toutes ſortes de voies, le bien d'autrui, parce qu'ils s'eſtiment ſeuls dignes de poſſéder tout ce qu'il y a de tréſors ſur la terre. Jugez-en par vous-même, vous qui craignez à tout inſtant que, pour vous ravir vos richeſſes, on ne cherche mille moyens de vous faire

périr. Vous chanteriez tranquillement, en la préſence même des voleurs, ſi vous étiez né ſans bien & ſans fortune. O le triſte avantage que celui d'être riche, puiſqu'on n'en peut jouir qu'aux dépens de ſon repos & de ſa tranquillité !

Heureux, & mille fois heureux ce premier âge du monde où l'homme ſe contentoit des productions de la nature ! le luxe & la ſenſualité n'avoient point encore corrompu ſes mœurs. Il ne connoiſſoit ni l'art de teindre en pourpre la brillante dépouille du ver-à-ſoie, ni celui d'apprêter les mêts, & de travailler les vins. Après une longue diète, un peu de glands ſuffiſoit à ſa faim.

Un gazon frais lui procuroit un ſommeil tranquille. Il ſe déſaltéroit au courant d'un ruiſſeau ; &, pour ſe rafraîchir, il n'avoit beſoin que de l'ombre d'un épais feuillage. Il ne s'expoſoit point ſur les flots de l'élément perfide, pour aller ramaſſer dans des climats éloignés, les marchandiſes inconnues à ſa patrie. Le bruit des trompettes n'effrayoit point alors l'univers ; la haine & la cruauté ne trempoient point leurs mains dans le ſang des mortels. Car, qui eût été aſſez inſenſé pour commencer le premier une guerre où il auroit eu tout à craindre & rien à gagner ? Plût au ciel que les mœurs de cet âge heureux régnaſſent dans le nôtre !

Mais la cupidité eſt aujourd'hui plus ardente que les fournaiſes du mont Etna. Ah ! quel eſt le malheureux mortel qui le premier arracha des entrailles de la terre cet or & les diamans, tréſors funeſtes que la nature y avoit ſi profondément & ſi ſagement cachés !

Que dirai-je des dignités & du pouvoir ſouverain ? Vous regardez comme des dieux ceux qui les poſsèdent, parce que vous ignorez ce que c'eſt que la vraie grandeur & la vraie puiſſance. Si les méchans deviennent dépoſitaires de l'autorité ſouveraine, les fleuves de feu qui ſortent des volcans, les torrens impétueux du plus affreux déluge, n'ont rien de comparable aux

ravages qu'ils feront ſur la terre. Le gouvernement conſulaire, vous le ſavez, ce principe heureux de la liberté, ne dégénéra-t-il pas autrefois dans un ſi grand excès d'orgueil & d'inſolence, que vos ancêtres furent prêts de l'abolir, comme ils avoient autrefois aboli, par la même raiſon, le pouvoir tyrannique des Rois. Que ſi les dignités (ce qui eſt très-rare) tombent entre les mains des gens de bien, qu'aime-t-on en eux? Ce n'eſt pas leurs dignités, mais le bon uſage qu'ils en font, & ce ſont moins les grandeurs qui honorent la vertu, que la vertu qui honore les grandeurs. Eh! qu'eſt-ce après tout que cette puiſſance & cette gran-

deur ſi vantée & ſi deſirée? Conſidérez quels ſont ceux ſur qui vous ambitionnez de dominer; car pourriez-vous, ſans éclater de rire, voir un inſecte vain & ſuperbe trancher du monarque, & s'arroger l'empire ſur ceux de ſon eſpèce? Et qu'y a-t-il au vrai de plus foible que l'homme, ſi vous ne conſidérez que ſon corps? Le moindre des inſectes peut déranger les reſſorts de cette fragile machine, & la détruire même entièrement. Or, le plus grand des monarques ne peut étendre plus loin ſon pouvoir; il ne peut l'exercer que ſur les corps qui ſont ſi peu de choſe, ou ſur la fortune, qui eſt quelque choſe de moindre encore. Pour l'ame, elle

eſt libre & ſouveraine d'elle-même : en vain tenteroit-on de l'aſſujettir. Lorſque, par ſes réflexions, elle s'eſt procuré la paix intérieure, qui pourroit la lui ravir ? Rappelez-vous ce tyran qui penſoit qu'à force de ſupplices, il arracheroit de la bouche d'un citoyen le ſecret d'une conſpiration formée contre lui. Que ſon attente fut honteuſement trompée ! Cet homme courageux trancha ſa langue avec ſes dents ; & la crachant au viſage du tyran, il fit triompher ſon courage par les tourmens mêmes par leſquels ce monſtre croyoit faire triompher ſon inhumanité. Et quel mal peut-on faire, qu'on ne doive craindre d'éprouver à ſon tour ?

Buziris égorgeoit ſes hôtes ; Hercule ayant logé chez lui, vengea leur mort en l'égorgeant lui-même. Régulus vainqueur avoit donné des fers aux Carthaginois ; vaincu à ſon tour, il tomba dans leurs fers. Quel cas peut-on donc faire de la puiſſance d'un homme qui ne peut empêcher que ce qu'il a fait aux autres ne lui ſoit fait à lui-même?

D'ailleurs, ſi la puiſſance & les grandeurs étoient, par leur nature, des biens réels & véritables, jamais les méchans ne les poſſéderoient. Les contraires ne s'allient point enſemble : c'eſt la loi de la nature. Puiſque donc les méchans, & les plus méchans mêmes, poſsèdent très-ſouvent les plus gran-

des dignités, il faut néceſſairement en conclure que ces prétendus avantages ne ſont pas de vrais biens.

Pour en juger encore mieux, examinons-en les effets. On reconnoît la force & la ſoupleſſe des organes à la force & à la légéreté des mouvemens du corps; on reconnoît le muſicien à ſon chant ou à ſa compoſition, le médecin au ſuccès de ſa pratique, l'orateur à l'éloquence de ſes diſcours; car chaque choſe produit ce qui eſt conforme à ſa nature, & eſt incompatible avec ce qui eſt d'une nature contraire; or, ni les richeſſes ne peuvent ſatisfaire les deſirs de la cupidité, ni la puiſſance la plus abſolue ne peut rendre maître

de ſoi-même un cœur eſclave de ſes paſſions, ni les dignités les plus reſpectables ne peuvent rendre reſpectables les méchans qui les poſsèdent ; au contraire, loin de leur donner aucun degré de mérite, elles ne ſervent qu'à mettre leur indignité dans un plus grand jour.

D'où vient ce contraſte ? C'eſt que nous donnons à ces choſes des noms qui ne leur conviennent point, comme il eſt aiſé d'en juger par leurs effets. Oui, c'eſt ſans raiſon que vous leur prodiguez les noms de richeſſes, de puiſſance & de dignités ; & pour tout dire, en un mot, rien de ce qui eſt ſous l'empire de la fortune n'eſt ni véritablement deſirable, ni bon en lui-même ;

puiſque le plus ſouvent ce qui dépend d'elle n'eſt point le partage des gens de bien, & ne rend pas gens de bien les méchans qu'elle en favoriſe.

Quels meurtres, quels ravages n'a point fait Néron, ce monſtre déteſtable qui brûla la capitale du monde, en égorgea les ſénateurs, empoiſonna ſon frère, trempa ſes mains parricides dans le ſang de ſa mère; &, par une abominable curioſité, oſa promener ſur ſes charmes éteints par la mort, des yeux que les remords auroient dû remplir de larmes. Ce tyran, dont la mémoire ſera à jamais en horreur, étoit pourtant le plus puiſſant des hommes. Son empire em-

braſſoit tout ce qui eſt compris entre les climats glacés du nord, & les plaines brûlantes du midi. Maître de l'univers, il ne put l'être de ſa fureur; &, pour la ſignaler davantage, il ſe ſervit également du fer & du poiſon.

Mais je n'ai jamais, lui dis-je alors, été dominé par l'ambition. J'ai deſiré ſeulement le pouvoir de faire le bien, & les occaſions d'exercer ma vertu, que l'oiſiveté pouvoit énerver. C'eſt-là, me répondit-elle, la paſſion des grandes ames, mais qui pourtant ne ſont point encore arrivées à la perfection. Elles ſe laiſſent enflammer par le deſir d'acquérir de la gloire en ſervant utilement leur patrie. Cette

paſſion eſt belle ſans doute ; mais au fond, qu'elle eſt frivole ! Conſidérez en effet ce que c'eſt que la terre. Il eſt démontré que comparée à la vaſte étendue des cieux, elle n'eſt qu'un point, un rien dans l'univers. Or de cette terre, qui eſt ſi peu de choſe, à peine, comme le dit Ptolémée, la quatrième partie en eſt-elle habitée ? Si de cette partie, nous retranchons encore ce que les lacs & les mers en couvrent de leurs eaux, & ce que les déſerts en occupent, à quoi ſe réduira ce que les hommes en habitent ? Cependant renfermé dans un point de cette petite partie de l'univers, vous ſongez à la remplir du bruit de votre renom-

mée, & à y rendre votre nom célèbre. La belle gloire en effet que celle qui eſt concentrée dans des bornes auſſi étroites ! & encore cet eſpace ſi borné eſt-il partagé entre des nations dont les langues, les mœurs & la manière de vivre ſont ſi différentes ! La difficulté des chemins, la diverſité du langage, le peu d'habitude & de relation qu'elles ont entr'elles, ſont autant d'obſtacles qui empêcheront votre réputation de s'y répandre. Eh ! comment un particulier y ſeroit-il connu ? la plupart des villes ne le ſont pas. Cicéron nous apprend que de ſon tems l'empire romain, qui pour lors étoit au plus haut point de ſa gloire, & ſi formidable aux Parthes,

Parthes, n'étoit pas connu au-delà du mont Caucaſe. Voyez donc dans quelles bornes étroites ſera concentrée cette gloire que vous penſez étendre autant que l'univers! Le nom d'un citoyen romain ſe fera-t-il connoître où l'empire romain n'eſt pas connu lui-même? Ajoutez à cela que les préjugés des nations ſont ſi oppoſés les uns aux autres, que ce qui mérite une couronne chez les unes, eſt puni de mort chez les autres. Ainſi donc quelqu'affamé de gloire que vous ſoyez, vous ne parviendrez jamais à étendre la vôtre parmi les peuples divers qui vous environnent. Contentez-vous donc de voir votre renommée renfermée dans vo-

tre patrie, & cette gloire immortelle qui fait l'objet de vos desirs les plus ardens ; concentrée au milieu de vos concitoyens. Etes-vous sûr même qu'elle passera à la postérité? Combien de noms illustres, faute d'historiens qui les aient célébrés, sont dans un oubli éternel! les histoires elles mêmes, ainsi que leurs auteurs, ne vont-elles pas se perdre dans l'ombre de l'avenir? Vous vous flattez pourtant d'une glorieuse immortalité, & vous prenez pour une réalité l'idée chimérique que vous vous en formez. Mais quelle que puisse être la durée de votre gloire, qu'est-elle comparée avec l'éternité? Le moindre moment a quelque proportion avec

dix mille années, parce que ces deux eſpaces ſont finis & limités; mais multipliez tant qu'il vous plaira ces dix mille années, la ſomme qui en réſultera ne pourra jamais entrer en comparaiſon avec la durée infinie de l'éternité. Car ſi une choſe finie & limitée a toujours quelque proportion avec une autre qui l'eſt auſſi, elle ne peut jamais en avoir aucune avec l'infini. Ainſi quelqu'étendue, quelque durée que puiſſe avoir votre gloire, elle doit être regardée par rapport à l'inépuiſable durée de l'éternité, non-ſeulement comme peu de choſe, mais comme un vrai néant. Cependant, inſenſés! vous ne faites le bien que pour acqué-

rir cette vaine fumée de gloire, cette ombre de réputation. La récompenſe de vos actions que vous ne devriez attendre que du témoignage ſatisfaiſant de votre conſcience, & du plaiſir de pratiquer la vertu pour la vertu même, vous la cherchez dans l'opinion & dans les vains diſcours des hommes. Foibleſſe ridicule dont un certain railleur ſe moqua bien plaiſamment un jour. Un de ces philoſophes, qui ne le ſont que de nom, ayant été inſulté par quelqu'un : Voici le moment, lui dit notre railleur, de connoître ſi tu es véritablement philoſophe, ta patience en décidera. Alors le prétendu ſage raſſemble toutes les forces de ſon ame,

ſe contient de ſon mieux ; & fier de ſa victoire : Ai-je ſu ſouffrir ? ſuis-je philoſophe ? s'écria-t-il inſolemment. Je croirois que tu l'es, dit le railleur, ſi tu avois ſu te taire. Qu'il me ſoit permis de le dire, ces hommes diſtingués qui ne penſent qu'à la gloire, car c'eſt d'eux qu'il s'agit ici, que leur reviendra-t-il après leur mort de toute la renommée qu'ils ſe ſeront faite ici-bas ? Car ſi, ce que je me crois bien fondé à nier, l'homme meurt tout entier, & que tout finiſſe avec lui, ſa gloire ne ſera plus rien quand il ne ſera plus. Si au contraire l'ame qui n'a rien à ſe reprocher, dès qu'elle eſt délivrée de la priſon de ſon corps, va faire

ſon ſéjour dans les cieux; raſſaſiée d'une gloire plus pure, elle mépriſe toute la gloire de ce bas monde. Penſe-t-on aux vanités de la terre, quand on jouit des biens ſolides qui nous ſont réſervés dans le ciel?

Que celui qui met le ſouverain bien dans la gloire, & qui n'a de paſſion que pour elle, meſure l'immenſe étendue des cieux & les bornes étroites de la terre. Il aura honte de chercher un nom qui, quelque célèbre qu'il ſoit, ne remplira jamais ce petit amas de boue. Hommes orgueilleux! vous cherchez en vain à vous élever audeſſus de votre condition mortelle. Quand votre renommée ſeroit

par-tout répandue; quand toutes les langues publieroient vos louanges, la mort ne reſpecteroit ni les titres de votre maiſon, ni ceux de votre gloire. Elle frappe également les grands & les petits: ſa faulx rend tout égal; & où ſont maintenant ce Fabricius, ſi fidèle à ſa patrie; ce Brutus, ſi généreux défenſeur de la liberté; ce Caton, cenſeur ſi ſévère des mœurs? Le peu de lettres qui forment leur nom, eſt tout ce qui nous reſte d'eux. Ces noms ſubſiſtent encore avec honneur; mais que ſont devenus ceux qu'ils déſignent? Quelle que ſoit votre renommée, vous n'en ſerez pas moins cendre & pouſſière dans le tombeau; & ſi vous

croyez qu'elle vous donnera une ſeconde vie, ſongez que quand elle viendra à s'anéantir, elle vous fera auſſi éprouver une ſeconde mort.

Mais afin que vous ne penſiez pas que j'ai contre la fortune une haine implacable & aſſez déraiſonnable pour ne pas lui rendre juſtice, j'avoue qu'elle rend quelquefois un grand ſervice aux hommes, & c'eſt lorſqu'elle ſe montre à eux à découvert, & qu'elle leur fait connoître à fond ſon caractère & ſa conduite. Vous ne comprenez peut-être pas encore ce que je veux dire; c'eſt en effet quelque choſe de ſi ſingulier, que j'ai de la peine à l'exprimer comme je le

deſire. Je penſe que la mauvaiſe fortune eſt plus avantageuſe aux hommes que la proſpérité. En effet, celle-ci les abuſe continuellement ſous l'apparence ſéductrice d'une fauſſe félicité : celle-là leur découvre la vérité, lorſque, par ſes changemens continuels, elle leur montre ſon inconſtance naturelle : celle-ci les abuſe ; celle-là les détrompe : celle-ci captive leurs cœurs par les charmes des faux biens de ce monde ; celle-là leur rend la liberté, en leur en faiſant connoître la fragilité & le néant. Auſſi l'une eſt toujours enflée d'orgueil, diſſipatrice, inſenſée; elle ne ſe connoît pas elle-même ; l'autre au contraire, eſt toujours ſobre, retenue,

& l'adverſité qu'elle éprouve la rend plus éclairée & plus prudente; enfin, la proſpérité corrompt les gens de bien même, & les entraîne au mal; la mauvaiſe fortune au contraire les arrache à la corruption, & les force de ſe tourner du côté du vrai bien. Et ne regardez-vous pas comme quelque choſe de bien précieux l'avantage que vous a procuré cette fortune lamentable que vous éprouvez, en vous faiſant connoître à fond le cœur de vos amis : vous avez, par ſon moyen, diſtingué ceux qui méritent ce nom d'avec ceux qui n'avoient que le maſque de l'amitié. Les amis de la fortune vous ont abandonné, les vôtres vous ſont reſtés fidèles. A

quel prix n'auriez-vous pas acheté cette connoiſſance dans le tems de votre prétendue félicité ? Ne vous plaignez donc plus d'avoir perdu de vaines richeſſes ; vous avez trouvé le plus grand des tréſors, de vrais amis.

Amitié ! amour ! principe de toute union, c'eſt vous qui faites la ſtabilité de l'univers. Si chaque jour le ſoleil ſur ſon char nous ramène la lumière, s'il prête à la lune ſa ſplendeur pendant la nuit, ſi les flots impétueux de la mer trouvent des bornes que leur fureur eſt forcée de reſpecter, c'eſt l'amour tout-puiſſant qui a établi ce bel ordre. Il règne ſur la terre, dans la mer & dans les cieux. S'il

en abandonnoit un ſeul moment la conduite, cette harmonie raviſſante ſe changeroit en une guerre univerſelle : ce monde, dont tous les mouvemens ſont ſi ſagement & ſi invariablement réglés, trouveroit ſa deſtruction dans les élémens mêmes qui le compoſent. C'eſt lui qui unit les peuples entr'eux par les liens ſacrés de la ſociété ; il unit les cœurs des époux par des liens plus tendres encore, ceux d'un chaſte mariage. O que les hommes ſeroient heureux ſi cet amour régnoit toujours dans les ames, comme il règne dans les cieux !

LIVRE TROISIÈME.

ENCHANTÉ de ce que la Philoſophie venoit de me dire, je reſtai long-tems dans une eſpèce de raviſſement; je n'en ſortis que pour m'écrier: ô puiſſante conſolatrice des cœurs affligés! la douceur de vos accens & l'excellence de vos maximes ont fait tant d'impreſſion ſur mon ame, que je me crois maintenant à l'épreuve de tous les coups de la fortune. Non-ſeulement je ne crains plus ces remèdes violens dont vous m'avez parlé, mais je vous prie avec inſtance de me les adminiſtrer ſans délai. J'ai bien ſenti, me répon-

dit-elle, que mes discours ont pénétré dans ton cœur. J'ai attendu patiemment ces bonnes dispositions, ou plutôt je les ai produites en toi. Ce qui me reste à dire, semblable à certains remèdes, a quelqu'amertume d'abord: mais rien n'est plus agréable ensuite. Tu me parois extrêmement avide, mais ton ardeur seroit encore mille fois plus violente si tu savois où je veux te conduire. C'est à la félicité: félicité dont tu as bien quelque légère idée; mais trop occupé de ce qui n'en est que l'apparence, tu ne peux encore la contempler en elle-même. Hâtez-vous donc, lui dis-je, de me la faire connoître telle qu'elle est. Je

l'entreprends volontiers, ajouta-t-elle; mais je veux auparavant essayer de dépeindre l'espèce de béatitude qui t'est connue, afin qu'enviſageant ensuite son contraire, tu reconnoisses enfin la vraie félicité.

Quiconque veut semer pour recueillir, commence à défricher son champ & à en arracher les épines & les mauvaises herbes, afin que la terre débarrassée de ces productions inutiles, puisse fournir plus d'alimens aux précieux dons de Cérès. Si notre palais est affecté par quelque chose d'un goût désagréable, le miel que nous mangeons ensuite nous paroîtra infiniment plus doux & plus délicieux. La sérénité des cieux a des char-

mes plus puiſſans après un violent orage. La clarté du jour n'eſt jamais plus agréable qu'au moment où l'aurore diſſipe les épaiſſes ténèbres d'une ſombre nuit. Ainſi commence par t'arracher aux illuſions des biens faux & trompeurs, & le vrai bonheur pénétrera plus facilement dans ton ame.

Alors les yeux fixés, recueillie en elle-même, & comme retirée dans le ſanctuaire le plus intime de ſon ame, elle commença ainſi ſon diſcours.

Tous les hommes que tant de ſoins agitent, que tant de paſſions tourmentent, tendent par mille chemins différens au même but, au bonheur. Or le vrai bonheur eſt

celui qui ſatisfait ſi pleinement le cœur qui le poſsède, qu'il ne lui reſte plus rien à deſirer. Ce ſouverain bien doit donc renfermer en ſoi tous les autres biens; car il ne ſeroit pas le bien ſuprême s'il laiſſoit deſirer quelque choſe hors de lui. La béatitude eſt donc un état parfait, par la réunion de tous les biens. C'eſt à cet état heureux que tous les hommes tendent par des routes différentes; car tout homme a un deſir inné du vrai bien; mais par une erreur funeſte, la plûpart ſe laiſſe ſéduire par des biens faux & trompeurs. Les uns croyant que le bien ſuprême conſiſte à ne manquer de rien, travaillent nuit & jour à accumu-

ler des richeſſes : les autres penſant qu'il conſiſte dans les honneurs, ne s'occupent que du ſoin d'y parvenir, afin de s'attirer les hommages de leurs concitoyens. Ceux-ci le mettent dans la ſouveraine puiſſance, & veulent en conſéquence ou régner ſur les hommes, ou partager le pouvoir de ceux qui portent la couronne : ceux-là s'imaginent que la gloire eſt le plus grand de tous les biens, & toute leur ambition eſt de ſe rendre illuſtres par les armes ou par les ſciences. Il en eſt d'autres qui font conſiſter la félicité dans la joie, & qui ne croient d'heureux que ceux qui nagent dans les plaiſirs. Il en eſt même qui ne recherchent quelques-

uns de ces moyens, que pour ſe procurer les autres. Tels ſont ceux qui ne deſirent les richeſſes que pour en acheter la puiſſance & les plaiſirs; & ceux qui n'ambitionnent le pouvoir ſouverain, que pour être en état d'amaſſer des richeſſes & de ſe faire un grand nom. Voilà donc ce qui partage toutes les affections des hommes; l'illuſtration, l'autorité & l'eſtime publique, qui ſemblent être des ſources infaillibles de gloire, une famille & des enfans qui ſemblent être une ſource aſſurée de joie & de bonheur. Je ne parle point de l'amitié; elle n'eſt point du reſſort de la fortune; elle ne reconnoît que l'empire de la vertu. Pour

tout le reſte, on ne le recherche que pour s'aſſurer une puiſſance plus abſolue, ou des plaiſirs plus abondans. Les avantages du corps ſe rapportent viſiblement aux biens dont je viens de parler; car une conſtitution forte, une taille avantageuſe, donnent une eſpèce de ſupériorité; la beauté donne de la réputation, & la ſanté eſt la ſource des plaiſirs. On ne recherche en tout cela que la béatitude; car il eſt certain que ce que chacun deſire avec le plus d'ardeur, c'eſt ce qui lui paroît être le ſouverain bien. Or, nous l'avons dit, le ſouverain bien & la vraie félicité ſont une même choſe : chacun regarde donc l'objet de ſes deſirs,

comme le vrai bonheur. Ainſi pour faire le tableau de la félicité de ce monde, il ne faut que réunir les richeſſes, les dignités, la puiſſance, la gloire & les plaiſirs. Epicure, qui ne conſidéroit que ces objets, faiſoit en conſéquence conſiſter le vrai bien dans la ſeule volupté qu'ils produiſent tous plus ou moins, parce que chacun d'eux affecte plus ou moins l'ame, mais toujours agréablement. Revenons aux différens penchans des hommes : tous cherchent le ſouverain bien ; mais leurs yeux étant obſcurcis par les affections humaines, ils s'égarent ſouvent dans la route qui y conduit. Tel dans le fort de ſon ivreſſe, un homme accablé

par le vin, s'égare à la porte de ſa maiſon. Quoi donc ! a-t-on tort de faire tout ce qu'on peut pour ne manquer de rien ? Non, ſans doute, puiſque rien ne contribue plus au bonheur que cette aiſance deſirable par laquelle l'homme ſe ſuffit à lui-même, & n'a pas beſoin d'autrui. A-t-on tort auſſi de penſer que le bien ſuprême eſt ſouverainement digne de nos hommages ? Encore moins ; car ce qui fait l'objet des deſirs de tous les hommes, ne peut être que quelque choſe de fort reſpectable. La puiſſance ne doit-elle pas auſſi être miſe au rang des vrais biens ? peut-il y avoir rien de parfait ſans elle ? la gloire n'a-t-elle pas auſſi

ſon prix? ce qui eſt ſouverainement excellent peut-il ne pas être infiniment glorieux! Je ne parle point des plaiſirs, mais la béatitude ne peut certainement être accompagnée de triſteſſe. La béatitude eſt l'objet de tous les deſirs, & l'on ne deſire jamais que ce qui fait plaiſir. Les hommes ne recherchent donc les dignités, la puiſſance, la gloire, la volupté, que parce qu'ils penſent par ces choſes, ſe procurer l'aiſance de la vie, des hommages flatteurs, une réputation éclatante & une ſatisfaction parfaite. C'eſt donc au vrai bien que les hommes tendent par tant de routes différentes, & telle eſt la force invincible de leur nature,

que quoiqu'ils ſoient ſi peu d'accord ſur les moyens, ils ne ſe propoſent pourtant tous qu'une ſeule & même fin.

Je veux chanter la puiſſance de la nature ; elle gouverne le monde en ſouveraine ; elle le conſerve par les ſages loix qu'elle y a établies ; elle unit par des liens indiſſolubles tous les êtres qui le compoſent. Malgré tous les changemens qu'ils éprouvent, ſon inſtinct eſt toujours le même en eux. Tirez un lion des déſerts de l'Afrique, & apprivoiſez-le ; qu'enchaîné il vous ſuive, il vous craigne, & reçoive familièrement de vous ſa nourriture ordinaire, ſi le háſard lui fait goûter une fois le ſang, ſa première

férocité reprenant le deſſus, il fera tout trembler par ſes rugiſſemens, il briſera ſa chaîne, & ſon propre maître ſera peut-être la première victime de ſa fureur. Mettez en cage un oiſeau accoutumé à voltiger en chantant d'arbre en arbre; faites votre plaiſir de lui fournir abondamment la nourriture la plus agréable, ſi en ſautant dans ſa priſon il apperçoit de loin l'ombre des forêts, il mépriſera la nourriture que vous lui préſenterez, il la foulera dédaigneuſement aux pieds, il tombera dans une mélancolie profonde: dans ſon ramage plaintif, il ne chantera que les forêts; il ſoupirera ſans ceſſe, & ne ſoupirera que pour elles. Pliez un arbriſſeau,

ſa cime obéiſſante s'incline au gré de votre main ; ceſſez de le retenir, il reprend ſon premier état, & ſe redreſſe avec effort. Le ſoleil chaque ſoir tombe dans les mers d'Heſpérie ; mais par une route ſecrette, le lendemain il ſe retrouve ſur ſon char aux portes de l'Orient. Ainſi, tout en ce monde revient à ſon premier état. L'ordre conſtant de l'univers, eſt que chaque choſe ſe renouvelle au moment qu'elle ſemble finir, & tout y roule ainſi dans un cercle éternel.

Les animaux eux-mêmes ont auſſi quelqu'idée, quoique très-imparfaite, de leur premier principe, & de la béatitude qui eſt leur fin. Leur inſtinct les fait tendre au

vrai bien, & mille erreurs les en éloignent, comme elles en éloignent les hommes. Les hommes en effet parviennent-ils jamais à la béatitude par les moyens qu'ils croient propres à les y conduire? Si les richeſſes, les honneurs & les autres choſes de ce genre peuvent procurer à un homme tout ce qu'il peut deſirer, j'avouerai que leur poſſeſſion peut faire des heureux; mais ſi elles ne peuvent tenir ce qu'elles promettent; ſi en les poſſédant on manque encore de bien des choſes, il faut convenir qu'elles ne ſont qu'une ombre trompeuſe de la félicité. Or, c'eſt toi-même que j'interroge, toi qui regorgeois de richeſſes il y a

peu de tems. Dans ta plus grande abondance, n'as-tu jamais reſſenti de trouble en ton ame? étois-tu à l'épreuve de ces émotions que cauſe une injure reçue? Non, je l'avoue, je n'ai jamais eu l'eſprit aſſez tranquille pour être libre de toute inquiétude. Cela venoit ſans doute de ce qu'il te manquoit des choſes que tu ſouhaitois, ou que tu en éprouvois d'autres dont tu aurois ſouhaité d'être délivré. Cela eſt vrai, j'en conviens. Puiſque tu ſouhaitois, il te manquoit donc quelque choſe? J'en conviens encore. Conviens auſſi que celui qui manque de ce qu'il deſire, ne peut nullement ſe ſuffire à ſoi-même? Il faut bien que j'en con-

vienne. Et cette insuffisance, tu l'éprouvois au milieu de la plus grande abondance ? Cela est vrai, je ne peux le désavouer. Tu dois donc en conclure que les richesses ne suffisent point à l'homme, puisqu'elles ne peuvent satisfaire ni ses desirs, ni même ses besoins ; & c'est pourtant ce qu'elles sembloient lui promettre. Il faut encore soigneusement considérer que les richesses n'ont rien par elles-mêmes qui puisse les garantir de la main des voleurs ; tu n'en peux pas disconvenir, puisque tous les jours le plus fort en dépouille le plus foible. Le Barreau en effet ne retentit que des clameurs de ceux qui se plaignent qu'on les a dépouillés de leurs

biens, ou par fraude, ou par violence. Chacun a donc beſoin d'un ſecours étranger pour défendre ſes richeſſes contre les attaques de ceux qui les convoitent. Voilà donc un effet bien contraire à l'idée qu'on ſe forme des richeſſes. On s'imagine qu'elles rendent l'homme indépendant, & ſe ſuffiſant à lui-même ; & au contraire, elles le mettent dans la néceſſité d'implorer le ſecours d'autrui. Richeſſes impuiſſantes peuvent-elles empêcher que l'homme ne ſoit tourmenté par la faim & par la ſoif ? Les glaces de l'hiver reſpectent-elles l'opulence ? Non, me diras-tu ; mais l'homme opulent trouve dans ſes richeſſes de quoi fournir abon-

damment à tous ſes beſoins. Dis plutôt qu'il y trouve de quoi les ſoulager ; mais l'en délivrent-elles abſolument ? D'ailleurs l'opulence, quelle qu'elle ſoit, deſire toujours avec avidité. Il lui manque donc toujours quelque choſe. Un rien ſuffit à la nature : rien ne ſuffit à la cupidité. Si donc les richeſſes, loin de délivrer l'homme de l'indigence, ne font qu'enflammer ſes deſirs ; ſans ſatisfaire ſes beſoins, pouvons-nous penſer qu'elles ſuffiſent à ſon bonheur ?

Qu'il en accumule à ſon gré ; que telles qu'un torrent, elles coulent ſans ceſſe dans ſes tréſors ; qu'il y réuniſſe toutes les pierres précieuſes que renferment les ri-

ches bords de la mer rouge; que les plus vaſtes campagnes ſoient couvertes de ſes nombreux troupeaux, & ne ſoient cultivées que pour lui, tant qu'il vivra il n'en ſera pas moins en proie aux ſoucis dévorans; & quand il mourra, ces richeſſes infidèles l'abandonneront pour toujours; elles ne le ſuivront point au tombeau.

Mais les dignités, me dira-t-on, ont quelque choſe de plus grand; elles attirent à ceux qui en ſont revêtus, la vénération & les hommages des peuples. Foibles moyens encore pour rendre l'homme heureux! Changent-elles ſon cœur, ces dignités ſi vantées? le purgent-elles des vices qu'il a? y introdui-

ſent-elles les vertus qu'il n'a pas? Loin de rendre meilleurs ceux qui les poſsèdent, elles ne font que mettre leurs mauvaiſes qualités dans un plus grand jour. Auſſi ſommes-nous pénétrés de la plus grande indignation de voir qu'elles ſont preſque toujours le partage des hommes les plus méchans. C'eſt ce qui porta Catulle à faire de Nonius, tout ſénateur qu'il étoit, la raillerie la plus piquante. Les dignités ſont, dans le vrai, l'opprobre des méchans. S'ils reſtoient cachés dans la foule des particuliers, leur indignité ſeroit moins connue. Toi même, quelque péril qui te menaçât, tu n'as pu te réſoudre à avoir Décoratus pour collègue dans

la magiſtrature, parce que tu le regardois comme un bouffon plein de ſcélérateſſe, & comme un infâme délateur. Qui peut en effet ſe figurer que les honneurs puiſſent rendre dignes de nos hommages ceux que nous regardons comme indignes des honneurs? Au contraire, ſi nous voyons un ſage, nous ne pouvons nous empêcher de le regarder comme digne de notre reſpect, & de la faveur que lui fait la ſageſſe en venant habiter en lui. Car la vertu porte toujours avec elle un caractère de grandeur & de dignité, qu'elle communique d'abord à ceux qui la poſsèdent. Puiſque donc les dignités ne peuvent opérer le même

effet, il eſt évident qu'elles n'ont point, comme la vertu, ce caractère intrinſéque de nobleſſe & de grandeur. Au contraire, & c'eſt ce qu'il faut attentivement conſidérer, ces dignités du ſiècle rendent les méchans plus mépriſables encore; puiſque, loin de leur attirer le reſpect des peuples, elles ſemblent ne les élever ſi haut, que pour leur attirer plus de témoins de leur honte & de leur indignité.

Mais ſi les honneurs leur font cette eſpèce d'outrage, ils le lui rendent amplement, en les ſouillant de leurs vices, & en les rendant mépriſables comme eux. Pour mieux connoître encore que ces fantômes de grandeur ne peuvent procu-

rer à ceux qui les poſsèdent une vraie vénération ; placez au milieu des nations barbares un homme qui ait été pluſieurs fois décoré du conſulat, ces nations en concevront-elles pour lui plus de reſpect ? Cependant ſi l'effet naturel des dignités étoit d'attirer la vénération, cet effet ſeroit uniforme par-tout, comme l'eſt celui du feu, qui fait ſentir ſa chaleur en quelqu'endroit qu'il ſoit. Mais comme cette idée de grandeur ne conſiſte que dans la fauſſe opinion de certains peuples, elle s'évanouit & diſparoît chez d'autres. Mais n'en cherchons point d'exemples hors de ton propre pays ; les dignités qui y ont pris naiſſance y ſont-elles éternelles ? Qu'eſt-ce aujourd'hui

jourd'hui que la préfecture du prétoire ? Autrefois c'étoit une dignité diſtinguée ; c'eſt maintenant une charge odieuſe, que chacun fuit. Celui qui exerçoit autrefois la police ſur les vivres étoit extrêmement conſidéré, aujourd'hui cette charge n'eſt rien. D'où viennent ces changemens ? De l'opinion. Elle donne & ôte à ſon gré l'éclat & la conſidération à ces magiſtratures, qui n'ayant par elles-mêmes aucune grandeur réelle, ne ſont que ce qu'il lui plaît. Si donc les dignités ne peuvent rendre reſpectables ceux qui les poſsèdent ; ſi elles s'aviliſſent entre les mains des pervers ; ſi le tems flétrit leur éclat ; enfin ſi l'opinion peut les dépouiller en

un inſtant de toute leur gloire, quelle gloire peuvent-elles communiquer, puiſqu'elles n'en ont aucune qui leur ſoit propre?

La pourpre & le luxe du cruel Néron ne le garantirent pas de la haine de l'univers, cet inſenſé qui déshonora le ſénat par les mépriſables magiſtrats que ſa méchanceté y introduiſit. Et qui pourra penſer que de telles dignités puiſſent rendre heureux, puiſque le plus malheureux & le plus infâme des hommes en étoit l'arbitre & le diſpenſateur?

Le trône & la faveur de ceux qui y ſont aſſis, ſont du moins des ſources aſſurées de puiſſance & de bonheur? J'en conviendrois peut-

être ſi leur félicité étoit conſtante. Mais combien les annales du monde nous font-elles voir des monarques tombés du faîte des grandeurs dans un abîme de misères? O la belle puiſſance que celle qui ne peut pas ſe conſerver elle-même! Si la ſouveraineté étoit la ſource du bonheur, moins elle auroit d'étendue, moins elle rendroit l'homme heureux. Or, quelque vaſte que ſoit un empire, ſes ſujets ne ſont encore qu'une bien petite partie de l'univers. Si donc le bonheur d'un monarque a les mêmes bornes que ſa puiſſance, il faut que le malheur commence pour lui où finit ſon pouvoir, & conſéquemment ſon malheur a bien plus d'étendue que

ſa prétendue félicité. Cette vérité étoit bien connue de ce tyran fameux qui, pour faire comprendre les dangers auxquels il étoit exposé, les repréſentoit ſous l'emblême d'un glaive ſuſpendu par un fil au deſſus de ſa tête. O la foible puiſſance que celle qui ne peut ſe garantir des agitations de l'inquiétude & de la crainte! Ces hommes puiſſans cherchent la tranquillité, & ils ne peuvent ſe la procurer. Qu'ils nous vantent après cela leur prétendu pouvoir. Peut-on donner le titre de puiſſant à celui qui ne peut pas faire ce qu'il veut, à celui qui eſt contraint de ſe faire environner d'une garde nombreuſe, qui craint plus ſes ſujets qu'il ne

s'en fait craindre, & dont la puiſſance dépend entièrement de ceux qui le ſervent. Que dirai-je après cela des favoris des Rois? Toujours compagnons de l'infortune de leurs maîtres, ils ſont ſouvent les victimes de leurs caprices. Néron ne laiſſa à Sénèque, ſon précepteur & ſon favori, que le triſte choix du genre de ſa mort. Antonin fit périr par le glaive de ſes ſoldats, Papinien, qui avoit eu long-tems le premier rang dans ſa cour. Ils périrent l'un & l'autre au moment où ils renonçoient à toute leur puiſſance; Sénèque même pour prix des immenſes richeſſes qu'il s'offroit d'abandonner à Néron, ne demandoit que la liberté de s'enſevelir

dans une profonde ſolitude ; mais tout leur fut inutile, & ils furent tous les deux entraînés par le poids de leur malheureuſe deſtinée. Et qu'eſt-ce donc que cette puiſſance qui eſt ſi dangereuſe pour celui qui la poſsède, & ſi fatale à ceux même qui cherchent à s'en débarraſſer ? Il n'y a de vrais amis que ceux que la vertu nous attache : ne comptons donc point ſur ceux que la fortune nous fait. Infidèles comme elle, non-ſeulement ils nous abandonnent dans l'adverſité, mais ils deviennent même nos ennemis ; ennemis d'autant plus à craindre, qu'ils auront vécu avec nous dans une plus grande intimité.

Que celui qui veut être vérita-

blement puiſſant, commence par régner ſur lui-même ; qu'il dompte ſa colère & ne ſoit pas le vil eſclave de ſes paſſions. En effet, quand il étendroit ſon empire d'une extrêmité de la terre à l'autre, pourroit-il ſe vanter d'être véritablement puiſſant, tant qu'il ne pourra pas chaſſer de ſon cœur les ſoucis dévorans ?

Parlons maintenant de la gloire. Oh ! que ſouvent elle eſt trompeuſe & honteuſe même ! & qu'un poëte tragique a eu bien raiſon de s'écrier : O gloire ! par ton pouvoir magique, tu fais honorer des hommes bien mépriſables par eux-mêmes ! Combien en effet ne ſont illuſtres que dans la fauſſe opinion,

& par les injuſtes éloges du vulgaire ? Eloges honteux ! La raiſon les déſavoue, & force ceux qui en ſont l'indigne objet, à rougir de leur propre gloire.

Mais je veux que cette gloire ſoit fondée ſur quelques mérites, qu'ajoute-t-elle au bonheur du ſage qui ne le meſure pas ſur la vaine opinion du vulgaire, mais ſur le témoignage irréprochable de ſa conſcience ? D'ailleurs, s'il eſt beau d'étendre au loin ſa réputation, il eſt donc honteux de n'y avoir pas réuſſi ; or, je l'ai déjà dit, il n'eſt pas poſſible que le nom d'un même homme ſoit en vénération à tous les peuples. Si c'eſt donc une gloire pour lui d'être connu en quel-

ques climats, c'eſt auſſi pour lui une eſpèce de honte d'être inconnu dans tous les autres. Quel cas enfin doit-on faire de l'eſtime du vulgaire ? elle n'eſt jamais l'effet d'un jugement réfléchi, & elle ne peut conſéquemment être d'aucune durée. Que dirai-je de la nobleſſe ? Ce n'eſt qu'une brillante chimère dont l'éclat nous eſt abſolument étranger, puiſque nous ne le devons pas à notre propre mérite, mais à celui de nos ancêtres. Leur renommée n'eſt que pour eux ; la véritable illuſtration ne vient point ainſi du dehors. Je vois pourtant un avantage dans la nobleſſe héréditaire, c'eſt d'impoſer à ceux qui s'en glorifient l'indiſpenſable

néceſſité de ne point dégénérer de la vertu de leurs aïeux.

Au reſte tous les hommes naiſſent également nobles, puiſqu'ils ont tous le même pere, premier principe de toutes choſes. C'eſt lui qui a donné au ſoleil & à la lune la lumière différente dont ils brillent; il a placé les hommes ſur la terre, & les aſtres dans le ciel. Il a renfermé dans des corps mortels des ames émanées du céleſte ſéjour. Ainſi tous les hommes ont une origine illuſtre. Ne vantez plus votre naiſſance & vos aïeux; remontez à votre premier principe, vous connoîtrez l'excellence de votre être, & vous verrez que le vice ſeul peut dégrader l'homme de la nobleſſe de ſon premier état.

Que dirai-je maintenant des voluptés corporelles? On ne les desire jamais sans inquiétude; on ne s'y livre jamais sans repentir. Les maladies & les douleurs les plus cruelles en sont toujours le fruit funeste; & quiconque voudra réfléchir, conviendra qu'elles ont toujours la fin la plus triste. Si ces voluptés grossières faisoient la félicité de l'homme, elles feroient également celle des brutes, dont l'instinct tend tout entier au contentement de leurs appétits sensuels.

Il semble pourtant que les agrémens & la fécondité d'une épouse procurent à l'homme une satisfaction honnête & raisonnable; cependant quelqu'un a dit avec vé-

rité, que la nature en donnant des enfans aux pères, leur prépare ſouvent des bourreaux. Tu ſais mieux que perſonne ce qu'il en faut penſer. L'expérience & ton (1) état préſent t'en ont aſſez inſtruit. Pour moi, je ne peux qu'applaudir à cette penſée d'Euripide : N'AVOIR POINT D'ENFANS, EST UN MALHEUR HEUREUX.

La volupté, comme l'abeille, porte avec elle ſon aiguillon. A peine a-t-elle donné quelques gouttes de miel, la perfide s'envole, & laiſſe un trait dont la bleſſure ſe fait ſentir long-tems.

(1) Etat d'inquiétude & de crainte ſur le ſort de ſes enfans qui pouvoient être enveloppés dans ſa diſgrace.

Il eſt certain que toutes ces choſes dont je viens de parler, ne ſont que des routes égarées, qui ne conduiſent jamais à la félicité qu'elles promettent. D'ailleurs, quelles peines, quels embarras ne traînent-elles pas toujours avec elles? Car enfin, mortels aveugles, que deſirez-vous? Les richeſſes? Mais vous ne les pouvez poſſéder qu'en en dépouillant ceux qui les poſsèdent maintenant. Les dignités? Mais vous ſerez obligés de faire le perſonnage de ſuppliant auprès de ceux qui les diſpenſent. Vous qui ne cherchez qu'à vous élever au-deſſus des autres, vous ſerez contraints de vous abaiſſer honteuſement devant eux. Voulez-vous

acquérir une grande puiſſance ? Vous ſerez ſans ceſſe expoſés à mille embûches, à mille dangers. Recherchez-vous la gloire ? En courant après elle, vous perdrez votre repos & votre liberté. Une vie voluptueuſe ſeroit-elle l'objet de vos deſirs ? Eh ! qui peut être aſſez inſenſé pour devenir volontairement le vil eſclave de ſon corps. Que ceux qui s'enorgueilliſſent des qualités de ce corps mépriſable, ſe fondent ſur bien peu de choſe ! L'homme le plus accompli ne le cède-t-il pas aux éléphans en grandeur, aux taureaux en force, aux tigres en vîteſſe ? Contemplez la vaſte étendue, la ſolidité & les rapides mouvemens des cieux, & vous mé-

priſerez tous ces vils objets, indignes de votre admiration : & qu'eſt-ce après tout que la beauté du corps ? Moins brillante que celle des fleurs, elle ſe flétrit plus vîte qu'elles. Ah ! ſi les hommes, s'écrioit Ariſtote, avoient les yeux aſſez perçans pour pénétrer le fond des choſes, que cet Alcibiade, qui leur paroît ſi beau au dehors, leur paroîtroit intérieurement hideux ! Si donc on fait quelque cas de votre beauté, ce n'eſt pas à l'excellence de votre nature que vous en êtes redevable, mais à la foibleſſe des yeux qui vous regardent. Et pour comprendre enfin, combien on a tort de tant eſtimer les qualités du corps ; il ſuffit de con-

fidérer que pour détruire cette prétendue merveille, il ne faut qu'une fièvre de trois jours. Concluons de tout cela que toutes ces choſes qui ne peuvent nous procurer, ni tous les biens qu'elles nous promettent, ni tous ceux que nous pouvons deſirer, ne ſont point les routes sûres par leſquelles les hommes peuvent parvenir à la félicité.

Mortels infortunés! dans quels égaremens tombe votre ignorance! Vous en ſavez aſſez, je l'avoue, pour ne point aller chercher l'or ſur les arbres de vos forêts, ni les perles ſur les pampres de vos vignes: vous n'êtes point aſſez ſtupides pour tendre ſur les montagnes l'hameçon perfide que vous préparez

aux poiſſons : ce n'eſt point ſur les bancs de ſable de la mer d'Etrurie que vous chaſſez les chevreuils timides : vous ſavez dans quels antres profonds la mer recèle les perles éclatantes & la pourpre vermeille : vous ſavez ſur quelles côtes ſe pêche chaque eſpèce de poiſſon : vous ſavez tant de choſes, & le ciel permet que vous ignoriez où réſide le vrai bien ! Aveugles que vous êtes, vous cherchez ſur la terre ce qui eſt au-deſſus des cieux ! Ames groſſières ! puiſſiez-vous courir en forcenés après les honneurs & les richeſſes, les acquérir, ces faux biens avec des peines incroyables ; & détrompés enfin, venir rendre hommage au

bien ſuprême ! C'eſt tout le mal que je vous ſouhaite.

Je crois t'avoir ſuffiſamment montré ce que c'eſt que le faux bonheur. Si tu t'en crois aſſez inſtruit, il ne me reſte plus qu'à te faire connoître le véritable. Je vois clairement, lui répondis-je, que ni les richeſſes ne peuvent faire que l'homme ſe ſuffiſe à lui-même, ni les couronnes le rendre véritablement puiſſant, ni les dignités véritablement reſpectable, ni la gloire véritablement illuſtre, ni les voluptés lui procurer une ſatisfaction parfaite. Rien n'eſt plus vrai, mon cher élève; mais en ſais-tu la raiſon? Je l'entrevois, lui dis-je; mais je vous ſupplie

de m'en inſtruire pleinement. Cela vient, me dit-elle, de ce que l'homme diviſe ce qui eſt indiviſible, & ſubſtitue le faux à la place du vrai ; & ce qui n'eſt qu'imperfection à ce qui eſt ſouverainement parfait. Tu ne peux diſconvenir que quiconque n'a beſoin de rien ne ſoit aſſez puiſſant ? non, ſans doute. Eh bien ! ſe ſuffire à ſoi-même, & être véritablement puiſſant, eſt donc une ſeule & même choſe. Avançons ; ce qui a ces deux qualités réunies, te paroît-il mépriſable ? n'eſt-il pas digne au contraire de la vénération de tout le monde ? Ajoutons donc cette qualité aux deux autres, & des trois ne fai-

ſons qu'un ſeul & même tout. Te paroîtra-il ſuffiſamment illuſtre ? ne conviendras-tu pas que ce qui ſe ſuffit à ſoi-même, ce qui eſt ſouverainement puiſſant & digne d'un ſouverain reſpect, n'a pas beſoin d'emprunter une ſplendeur étrangère ? J'en conviens, ſans doute. Ces quatre qualités réunies ne ſont-elles pas la ſource d'une joie parfaite ? J'en conviens encore ; car je ne vois pas que celui qui jouiroit de tous ces avantages pût jamais avoir aucun ſujet de triſteſſe. Ces cinq choſes donc, n'avoir beſoin de rien, être véritablement puiſſant, reſpectable, illuſtre & heureux, ne différent que dans les expreſſions, car dans le fond, ce

n'eſt qu'une ſeule & même choſe. Le malheur des hommes vient donc de ce qu'ils diviſent ce qui eſt eſſentiellement indiviſible ; ils courent ſeulement après une portion de cette unité qui n'a point de parties ; & ainſi ils ne parviennent ni à ſe procurer le tout, puiſqu'ils ne le recherchent pas ; ni la portion qu'ils convoitent, puiſqu'elle n'exiſte point ſéparément du tout. Développons cette penſée. Celui qui ne court qu'après les richeſſes, qui n'aſpire qu'à ſe délivrer de l'indigence, ne s'embarraſſe point d'être puiſſant & de dominer ; il lui importe peu d'être dans un état vil & obſcur ; il renonce même aux plus innocens plaiſirs, pour

ne veiller qu'à la conſervation de ſon argent. Il n'eſt donc pas ſuffiſamment heureux, puiſqu'il eſt ſans pouvoir, ſans joie & ſans gloire. Celui au contraire qui ne cherche qu'à dominer, prodigue ſes richeſſes, & mépriſe les plaiſirs. L'honneur & la gloire deſtitués du pouvoir ſuprême, n'ont pour lui aucuns appas, & dès-lors, de combien de choſes eſt-il dépourvu? Il manque quelquefois des plus néceſſaires, ſouvent il eſt en proie à mille inquiétudes, dont il ne peut ſe garantir. Il n'eſt donc point véritablement puiſſant, comme il cherchoit à l'être. On doit raiſonner de même des dignités, de la gloire & des voluptés; car

comme elles ſont indiviſibles, on ne peut les poſſéder l'une ſans l'autre dans un degré parfait. Quiconque les recherche ſéparément ne peut s'en procurer aucune, comme il le deſiroit. Que s'il les recherche toutes, il tend ſans doute à la béatitude; mais la trouvera-t-il dans toutes ces choſes, qui, comme nous l'avons démontré, ſont incapables de donner ce qu'elles promettent? Ce n'eſt donc pas par ces moyens inſuffiſans & trompeurs qu'il faut chercher la vraie félicité. Il faut en convenir, lui dis-je; c'eſt une vérité inconteſtable.

Te voilà donc inſtruit, mon cher élève; tu connois maintenant le faux bonheur, & ce qui y con-

duit. Tourne à préſent tes yeux du côté oppoſé, tu y trouveras ce bonheur véritable que je t'ai promis. Il faudroit être aveugle pour le méconnoître. Vous me l'avez montré en me faiſant le portrait de ſon contraire. Car, ſi je ne me trompe, celui qui eſt parvenu à la vraie félicité, ſe ſuffit à ſoi-même, & eſt tout à la fois ſouverainement puiſſant & reſpectable; & jouiſſant de la plus grande gloire, & de la ſatisfaction la plus parfaite. Puiſque donc toutes ces choſes ſont inſéparables, ce qui peut nous procurer la jouiſſance parfaite d'une d'entr'elles, nous procure infailliblement le bonheur véritable. O mon cher élè-

ve ! te voilà parfaitement heureux, ſi, à ces vérités, tu ajoutes encore.... Eh ! quoi ? lui dis-je. Attends un moment, & réponds-moi. Penſes-tu qu'aucune des choſes périſſables que renferme ce bas monde, puiſſe nous procurer cette vraie félicité ? Non, certainement : vous m'en avez pleinement convaincu. Ces apparences du vrai bien ne donnent donc à l'homme qu'une ombre de bonheur, & ne peuvent lui procurer cette béatitude parfaite que nous cherchons ? Non, ſans doute. Puiſque tu ſais diſtinguer la vraie béatitude d'avec ſon phantôme, il ne te reſte plus qu'à ſavoir où réſide cette félicité ſuprême. Et c'eſt, m'écriai-je ; ce

que je desire avec la plus grande ardeur, ce que j'attends avec la plus vive impatience. Me voilà disposée à te satisfaire; mais si, comme le dit Platon, dans son *Timée*, on doit, dans les moindres choses, implorer le secours divin, que penses-tu que nous devions faire pour obtenir la grace de trouver, dans sa source, le bien suprême? Nous devons, lui dis-je, invoquer le Tout-puissant, auteur de toutes choses; c'est un devoir indispensable: qui ne s'en acquitte pas ne peut rien entreprendre avec succès. Tu as raison, me répondit-elle; & élevant sa voix, elle commença cette invocation.

Etre infini, créateur du ciel &

de la terre, dont la ſageſſe éternelle gouverne l'univers depuis le commencement des ſiècles! vous qui dans un repos immuable, donnez le mouvement à toute la nature, rien ne vous a porté à créer ce grand ouvrage, que votre bonté ſeule. Pour le former, vous n'avez eu d'autres modèles que vos idées favorables. Source de toute beauté! les beautés de ce monde ne ſont qu'une foible image des vôtres; quoique parfait dans ſon tout, pour que cet ouvrage immenſe fût auſſi parfait dans chacune de ſes parties, votre ſageſſe toute-puiſſante a ſu concilier dans les élémens, les qualités les plus oppoſées entr'elles. C'eſt par ſes loix que le

froid s'accorde avec le feu, & l'humide avec ſon contraire; c'eſt par ſes loix, que malgré ſa légéreté, ce feu ſubtil & rapide ne s'évapore point dans les airs; & que, malgré ſon poids, la terre n'eſt point ſubmergée par ce fluide profond qui l'environne : c'eſt vous qui avez répandu dans l'univers cet eſprit puiſſant qui l'anime, & qui, ſans ſortir de lui-même, va diſtribuer le mouvement dans toute la nature, & régler les révolutions des cieux ſur le modèle qu'il en trouve dans les idées de l'intelligence infinie. Vous avez également créé les ames & les autres ſubſtances ſpirituelles d'un ordre inférieur. Vous les répandez ſur la terre &

dans les cieux, & elles y reſtent attachées au char que vous leur avez deſtiné, juſqu'à ce que, par une loi pleine de bonté, une flamme divine les ramène à vous, qui êtes leur premier principe. O mon Dieu! ô mon Père! élevez nos ames juſqu'au ſéjour auguſte que vous habitez. Conduiſez-nous à la ſource du bien. Favoriſez-nous de cette lumière céleſte, qui ſeule peut vous découvrir à nos yeux, & les rendre capables de vous contempler. Diſſipez l'obſcurité qui vous environne. Brillez de toute votre gloire. Nous ne pouvons trouver qu'en vous la paix & le bonheur que nous cherchons; car vous êtes notre premier principe,

notre dernière fin, notre guide, notre ſoutien. Vous êtes tout à la fois, & le terme heureux auquel nous aſpirons, & la voie qui y conduit.

Puiſque je t'ai appris à diſtinguer le bien parfait d'avec celui qui ne l'eſt pas, il faut maintenant te montrer en quoi réſide ce bien ſuprême, cette ſouveraine félicité; & pour y parvenir, examinons d'abord ſi ce bien, tel que tu l'as défini il y a un moment, exiſte véritablement dans la nature; ſans cela nous courons après un vain phantôme, en croyant chercher la vérité. Mais je crois qu'on ne peut nier qu'un tel bien exiſte, & qu'il eſt la ſource de tous les biens; car nous n'appellons une

choſe imparfaite, que parce qu'il lui manque quelque choſe de ce que contient ce qui eſt plus parfait. Si donc, dans quelque genre que ce ſoit, on reconnoît quelqu'imperfection, on doit conclure que, dans ce même genre, il y a quelque choſe de parfait. Si l'on ſuppoſe en effet qu'il n'y a rien de parfait dans la nature, on ne pourra jamais comprendre comment ce qui eſt imparfait peut exiſter. Car la nature n'a point commencé ſes ouvrages par des choſes imparfaites. D'abord elle a produit ce qui eſt parfait & accompli, & enſuite, comme laſſe & épuiſée par ſes premières productions, elle a fait paroître quelque choſe de moins

parfait. Si donc on trouve dans les choſes périſſables de ce monde quelqu'ombre de félicité, on ne peut douter qu'il n'y ait un bien plus réel, capable de nous procurer une félicité plus ſolide & plus parfaite. Tu en conviens, apprends maintenant où elle réſide.

Il ne faut qu'une étincelle de raiſon pour comprendre que Dieu, principe de toutes choſes, eſt ſouverainement bon; & que puiſqu'il eſt le meilleur de tous les êtres, le bien parfait ne réſide & ne peut réſider qu'en lui ſeul. Sans cela, il ne ſeroit pas au-deſſus de tous les autres êtres, puiſqu'il y en auroit quelqu'autre de plus excellent, dans lequel réſideroit le bien par-

fait, & dont par conſéquent l'exiſtence précéderoit la ſienne; car il eſt évident que les êtres les plus parfaits ont précédé les autres. Ainſi, pour ne pas faire une progreſſion qui aille à l'infini, il faut convenir que le Dieu ſuprême eſt la plénitude de tous biens & de toutes perfections; & conſéquemment qu'en lui réſide la vraie béatitude. O la grande! ô l'aimable vérité! m'écriai-je. Mais ajouta-t-elle, afin que tes ſentimens ſoient auſſi purs qu'invariables, comprends bien en quel ſens j'ai dit que le ſouveraïn bien eſt en Dieu. Ne vas pas te perſuader que ce principe tout-puiſſant de toutes choſes ait reçu d'un autre prin-

cipe ce bien parfait qui eſt en lui ; ni que ce Dieu en qui réſide la vraie béatitude, & cette ſouveraine béatitude ſoient d'une nature différente. Car ſi Dieu avoit reçu ſes perfections d'un autre principe, celui-ci ſeroit ſans doute plus excellent que Dieu même; car celui qui donne eſt préférable à celui qui reçoit. Or, nous faiſons avec raiſon, profeſſion de croire que Dieu eſt le plus excellent de tous les êtres ; il ne peut donc tenir ce qui eſt en lui, que de ſa propre nature ; que s'il tient de ſa propre nature ce bien parfait dans lequel conſiſte la félicité, mais que ce bien ſoit diſtingué de la nature divine, qui comprendra jamais d'où

peut venir leur union ? & ce qui achève de prouver que le bien parfait & Dieu ne ſont point deux choſes différentes, c'eſt qu'il eſt certain que ce qui eſt différent d'une autre choſe, ne peut être cette choſe même ; ainſi, ce qui eſt différent du ſouverain bien, ne peut être le ſouverain bien lui-même ; ce qu'il ſeroit impie de dire ou de penſer de Dieu, puiſque, ainſi que je viens de le dire, il eſt par ſa nature, le plus excellent de tous les êtres. Car c'eſt une vérité conſtante, que rien ne peut être meilleur que ſon principe ; d'où je conclus que ce qui eſt le premier principe de toutes choſes, eſt en même-tems, par ſa propre nature, le plus

parfait de tous les biens, le bien ſuprême. Or, le bien ſuprême & la vraie félicité ne ſont qu'une ſeule & même choſe; tu en conviens. Dieu eſt donc notre vraie, notre ſouveraine félicité. Je ne peux, lui dis-je, conteſter, ni la vérité de vos principes, ni les juſtes conſéquences que vous en tirez.

Voici encore, ajouta-t-elle, un argument qui les confirme. Il ne peut y avoir deux ſouverains biens différens l'un de l'autre; car s'ils ſont différens, il eſt évident que l'un n'a pas ce qu'a l'autre. Aucun des deux ne ſera donc parfait, puiſqu'il manquera à chacun ce qui eſt propre à l'autre. Or, ce qui n'eſt pas parfait ne peut être

ſouverainement

ſouverainement bon ; il ne peut donc y avoir deux biens ſuprêmes différens l'un de l'autre. Ainſi puiſque, comme nous l'avons montré, Dieu eſt le ſouverain bien, & que la vraie félicité eſt auſſi le ſouverain bien, il s'enſuit que la félicité ſuprême & la Divinité ſont une ſeule & même choſe. On ne peut certainement, m'écriai-je, rien dire de plus vrai, de plus juſte, ni de plus digne de Dieu. Je ne m'arrête pas là, me dit-elle ; je veux, ſuivant la méthode des géomètres, tirer des propoſitions que j'ai prouvées, cet excellent corollaire. Si les hommes ne ſont heureux qu'en parvenant à la béatitude, & que la béatitude ſoit la Divinité même, ils ne ſont donc heureux qu'en

parvenant à la Divinité. Or, comme la juſtice fait les juſtes, & la ſageſſe les ſages, la Divinité fait les Dieux. Tous les hommes donc qui ſont parfaitement heureux, ſont autant de dieux; dieux, dis-je, par participation; car il n'y a qu'un ſeul Dieu par eſſence. Mais quelque beau que ce corollaire te paroiſſe, je vais y ajouter quelque choſe de plus beau & de plus excellent encore. Ecoute: la béatitude paroiſſant renfermer tant de choſes, ſont-elles, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, comme autant de membres néceſſaires pour former le corps entier de la béatitude, ou en eſt-il une qui ſoit comme l'eſſence conſtitutive de la béatitude, & à

laquelle les autres ſe rapportent comme autant de propriétés ? Faites-moi comprendre cela, je vous prie. La béatitude, ajouta-t-elle, n'eſt-elle pas un bien ? Oui, ſans doute, & même elle eſt le ſouverain bien. Mais, ajouta-t-elle, être parfaitement ſuffiſant à ſoi-même, ſouverainement puiſſant, & jouir de la gloire la plus éclatante & de la ſatisfaction la plus entière, n'eſt-ce pas la vraie béatitude ? Oui, ſans doute; & qu'en concluez-vous ? Toutes ces eſpèces de bien ſont-elles donc autant de parties de la béatitude, ou ſe rapportent-elles au ſouverain bien, comme à leur principe ? Je crois entendre votre queſtion ; mais je

desire ardemment que vous y répondiez vous-même. Je vais te satisfaire, & t'apprendre ce que tu dois en penser. Si toutes ces choses étoient des parties de la béatitude, elles seroient différentes les unes des autres; car telle est la nature des parties, que différentes entr'elles, elles constituent cependant un seul & même tout. Mais je t'ai déjà démontré que toutes ces choses ne diffèrent en rien; ne les regardons donc pas comme les parties constituantes de la béatitude. D'ailleurs, il est certain que toutes se rapportent au bien en général; car on ne les recherche que parce qu'elles ont l'apparence du bien. Le bien est en effet l'uni-

que objet de nos desirs; & jamais nous ne nous porterons à rechercher avec ardeur ce qui n'est pas, ou du moins ce qui ne nous paroît pas être un bien; & au contraire nous sommes naturellement portés à ce qui se présente à nous sous l'apparence du bien, quand même il n'en seroit pas véritablement un. Le bien, encore une fois, est donc l'unique objet des desirs de notre ame; car ce qui nous porte à desirer une chose, est plus réellement l'objet de nos desirs que la chose elle-même. Si quelqu'un, par exemple, veut aller à cheval pour sa santé, il desire certainement plus sa santé que le plaisir de monter à cheval. Puisque donc nous ne

desirons aucunes choses qu'à cause du bien que nous croyons trouver en elles, c'est moins vers ces choses que vers le bien lui-même que tendent nos desirs. Or, nous avons établi pour principe, que ce centre où tous nos desirs aboutissent, est la béatitude; la béatitude & le vrai bien sont donc essentiellement une seule & même chose; tu ne peux pas en disconvenir. Or, je t'ai fait voir que Dieu & la béatitude sont aussi une même chose; Dieu est donc par essence le véritable, le souverain bien.

Approchez, venez ici, misérables esclaves de la cupidité des choses de ce monde! vous y trouverez un repos durable, un port

assuré, un asyle inviolable ouvert à tous les malheureux. Tous les trésors que roulent avec eux le Tage & l'Hermus, tous ceux que l'Inde renferme en son sein, dans le climat brûlant où il coule sur un sable parsemé d'émeraudes & de diamans; tous ces objets funestes de votre convoitise, mortels insensés! toutes ces brillantes productions que la sage nature a enfouies dans de profondes cavernes, ne servent qu'à vous aveugler de plus en plus. La lumière des cieux, cette lumière qui en fait l'ornement, qui les anime & les conduit; cette lumière divine peut seule dissiper les ténèbres de votre ame. Sans son secours, vous courez in-

failliblement à votre perte : lumière auſſi ſalutaire que brillante : quiconque en eſt éclairé, n'eſt plus frappé de l'éclat du jour : toute la ſplendeur du ſoleil s'écliſpe & s'évanouit devant elle.

Cette lumière, lui dis-je, vous l'avez fait briller à mes yeux. Je conviens de tout ce que vous venez de dire. Vous l'avez appuyé par les raiſons les plus ſolides & les plus perſuaſives. Mais n'eſtimerois-tu pas encore plus, reprit-elle, l'avantage de connoître la nature du vrai bien ? Je l'eſtimerois infiniment, puiſque je parviendrois en même-tems à connoître Dieu, qui eſt le ſouverain bien. Je vais te ſatisfaire, ajou-

ta-t-elle, en partant de ce que je viens de dire, comme d'autant de principes inconteſtables. Je t'ai fait voir que ce que l'on ne peut trouver qu'en pluſieurs choſes, ne peut être le vrai bien, le bien parfait; puiſque ces choſes étant différentes entr'elles, ce qui ſeroit dans l'une, manqueroit néceſſairement à l'autre; & qu'ainſi aucune ne pourroit procurer le vrai bien, qui, comme je te l'ai montré enſuite, ne peut ſe rencontrer que dans le ſeul être où ſe trouvent réunies l'indépendance abſolue, la puiſſance ſuprême, la véritable gloire & la ſouveraine volupté, qui ſéparées les unes des autres, ne ſeroient pas dignes de nos

desirs, & qui ne sont le véritable bien que par leur réunion. Le bien suprême ne se trouve donc que dans la parfaite unité : ils ne sont l'un & l'autre qu'une même substance, puisqu'ils ont les mêmes effets.

Considérons maintenant que les choses ne subsistent que par l'union, & que la désunion les fait périr. Dans les animaux, par exemple, tant que le principe qui les anime est uni au corps, l'animal existe ; il vit : mais que cette union cesse, que ce principe de vie se sépare du corps, l'animal périt, il n'est plus. Le corps de l'homme subsiste tant que les membres qui le composent sont réunis ; mais si on les sépare, si on les désunit, s'ils cessent de

former un ſeul & même tout, ce n'eſt plus qu'une maſſe informe. Si je parcours ainſi tous les êtres, je te ferai voir que l'union les fait ſubſiſter, & que la déſunion les détruit. Or il n'eſt point d'être qui, tant qu'il ſuivra l'inſtinct de ſa nature, abandonne le ſoin de ſa conſervation, & cherche ſa deſtruction & ſa fin. Sans doute les animaux qui jouiſſent de la faculté de vouloir & de ne pas vouloir, ne renonceront point d'eux-mêmes à la vie; chacun d'eux travaille à ſa conſervation, & fuit la mort avec horreur; mais dois-je penſer de même des arbres & des plantes? dois-je le penſer des choſes inanimées? Sans doute, tu le dois. Car pour

parler d'abord des eſpèces végétatives, ne les vois-tu pas naître chacune dans les terreins qui leur ſont les plus convenables & les plus propres à leur procurer la durée dont elles doivent jouir, ſelon leur nature. Les unes couvrent nos champs, les autres croiſſent ſur les montagnes; celles-là prennent naiſſance dans le ſol fangeux d'un marais, celles-ci s'attachent aux rochers; il en eſt même que produit abondamment un ſable aride, & ſtérile pour tout le reſte. Changez-les de terrein, elles périront incontinent. La nature leur a aſſigné, s'il eſt permis de parler ainſi, à chacune leur pays natal; tant qu'elles y reſtent, cette ſage mere

en

en prend ſoin, & les y conſerve tout le tems que, ſelon les loix générales, elles doivent y demeurer. Pour leur fournir la ſubſiſtance, de profondes racines vont puiſer dans les entrailles de la terre les ſucs qui forment & nourriſſent la moelle, le bois & l'écorce dont elles ſont compoſées. Quelle attention de la nature! ce qu'elles ont de plus délicat, la moelle, par exemple, eſt toujours au centre, enveloppée de pluſieurs couches d'un bois dur, qui lui-même eſt revêtu d'une écorce épaiſſe, eſpèce de cuiraſſe deſtinée à défendre le corps de la plante des injures de l'air & des ſaiſons. Peut-on voir ſans admiration le ſoin que

cette mère féconde a pris pour multiplier & conſerver les eſpèces par des graines & des ſemences qui ſe développent par ſucceſſion, les reproduiſent ſans ceſſe, & ſemblent leur aſſurer une eſpèce d'immortalité.

Les choſes mêmes qui nous paroiſſent inanimées, n'ont-elles pas auſſi une eſpèce d'inſtinct pour ce qui leur eſt propre? Le feu, par ſa légèreté, s'élève vers le ciel; la terre, par ſon poids, retombe toujours ſur elle-même. Ainſi chaque élément a le mouvement & la région qui lui eſt propre: là il trouve le principe de ſa ſubſiſtance; ailleurs il trouveroit celui de ſa deſtruction. Les corps durs, les pier-

res, par exemple, ont leurs parties fortement attachées les unes aux autres, comme pour réſiſter à leur deſtruction. Les fluides au contraire, comme l'air & l'eau, cédent facilement & ſe diviſent au moindre effort; mais auſſi-tôt leurs parties ſe réuniſſent ſans laiſſer la moindre trace de leur diviſion. Pour le feu, il n'en ſouffre aucune.

En parlant du penchant qui nous porte à tout faire pour notre conſervation, je n'entends point parler des mouvemens libres & volontaires de l'ame, mais des ſimples mouvemens naturels, tels que ſont ceux qui nous font faire la digeſtion ſans que nous nous en

appercevions, ou qui entretiennent en nous la reſpiration pendant que nous dormons profondément. Ainſi les animaux ne deſirent pas leur conſervation par un deſir libre & réfléchi, mais par le ſimple inſtinct de leur nature. De-là vient que ſouvent, tandis que la nature en eſt ſaiſie d'horreur, la volonté de l'homme reçoit la mort avec tranquillité, avec joie même; & ſouveraine maîtreſſe d'elle-même, elle renonce quelquefois au penchant invincible qui le porte à multiplier & à éterniſer ſon eſpèce.

Ainſi par un inſtinct général, tout cherche à conſerver ſon exiſtence; & dans les idées de la pre-

vidence, cet inſtinct eſt le principe le plus efficace de la ſubſiſtance de tous les êtres créés. Je vois à préſent de la manière la plus claire, ce qui tantôt me paroiſſoit très-incertain. Tout cherche donc ſa conſervation, reprit-elle. Or tout ce qui cherche ſa conſervation, craint ſur toutes choſes la diviſion de ſes parties. En effet, ſi on détruit ſon unité, on détruit ſon être. Ainſi tout tend à l'unité. Or je t'ai montré que la parfaite unité & le vrai bien ſont une même choſe: tout tend donc au bien, & on peut le définir parfaitement, en diſant : *le bien eſt ce que tout deſire.* Rien n'eſt plus vrai que ce que vous venez de

dire; car, ou les choſes n'ont aucune fin à laquelle elles tendent, & alors tout ira au haſard; ou il y a une fin dernière, à laquelle tout ſe rapporte, & cette fin dernière ne peut être que le ſouverain bien. Quelle joie pour moi, s'écria-t-elle! tu commences, mon cher élève, à comprendre la vérité, & ce qui t'y a conduit, c'eſt la connoiſſance de la fin de toutes choſes. Or comme c'eſt à cette fin que tout tend, & que le bien eſt auſſi le but où tendent tous nos deſirs, nous avons raiſon d'en conclure que le ſouverain bien eſt la fin de toutes choſes.

Si nous deſirons ſincèrement connoître la vérité, & que nous ne

cherchions pas à nous faire illuſion, rentrons en nous-mêmes, portons le flambeau juſqu'au fond de notre cœur, nous y trouverons le tréſor que nous cherchons vainement au-dehors de nous-mêmes. La vérité que de ſombres nuages cachoient à nos yeux, nous paroîtra alors plus brillante que le ſoleil : car cette maſſe terreſtre qui enveloppe notre ame, n'en peut éteindre entièrement la lumière. Nous portons au-dedans de nous-mêmes le germe de toutes les vérités ; l'étude & les inſtructions ne ſervent qu'à l'y faire éclore. Sans cela, comment pourrions-nous répondre ſi promptement & ſi bien aux interrogations que l'on nous

fait ? La lumière étoit en nous ; & pour la ranimer, il ne falloit qu'une étincelle d'un feu étranger & ſi cela eſt ainſi, Platon a bien raiſon de dire, que ce que nous croyons apprendre, nous le ſavions déjà, & que toute la ſcience conſiſte à ſe reſſouvenir de ce qu'on a oublié ſans s'en appercevoir.

Platon a raiſon ſans doute ; car c'eſt déjà pour la ſeconde fois que vous me rappellez toutes ces choſes. J'en ai deux fois perdu la mémoire. La première quand mon ame a participé à la contagion de la maſſe terreſtre qui lui ſert de priſon ; & la ſeconde, lorſque l'excès de ma douleur en a comme

étouffé toutes les facultés. Eh bien! reprit-elle, ſi tu réfléchis mûrement ſur tous les principes dont tu viens de convenir, tu te rappelleras bientôt par quels reſſorts la providence divine régit l'univers, ce que tu croyois n'avoir jamais ſu. Il eſt vrai que quoique je vous aie avoué que j'étois ſur cet article dans la plus profonde ignorance, j'entrevois en ce moment ce que vous voulez m'en dire; je vous ſupplie néanmoins de vouloir bien m'en inſtruire à fond. Ne m'as-tu pas avoué, il y a un moment, que la ſageſſe divine gouverne le monde? Je l'ai avoué, ſans doute, & je le confeſſe encore: c'eſt une vérité dont

je ne me départirai jamais, & voici les raiſons qui me portent à la croire. Ce monde eſt compoſé de parties ſi différentes & ſi contraires, qu'elles n'auroient jamais pu former un tout ſi régulier, ſi un être ſouverainement puiſſant ne les avoit réunies enſemble, & cette union n'auroit pas ſubſiſté long-tems entre des choſes qui tendent mutuellement à s'entre-détruire, ſi cet être ſuprême n'avoit pas conſervé, par ſa ſageſſe, ce qu'il a formé par ſa puiſſance. L'ordre invariable qui règne dans toute la nature, ces mouvemens ſi réglés, qui ſe font toujours dans les mêmes eſpaces de tems & de lieu, avec les mêmes influences & avec

les mêmes effets, ne peuvent être que l'ouvrage d'un être infini, qui, immuable, fait tout mouvoir; & ce principe créateur & modérateur de toutes choſes, quel qu'il ſoit, je le reconnois pour mon dieu.

Tu penſes ſi bien, me dit-elle, que je ne te crois pas fort éloigné de parvenir à la béatitude, & de revoir ta vraie patrie. Mais revenons au ſujet de notre entretien. Nous avons dit que Dieu eſt la ſouveraine béatitude, & qu'une des principales propriétés de la béatitude eſt de ſe ſuffire à ſoi-même. Par conſéquent Dieu n'a beſoin d'aucun ſecours étranger pour gouverner l'univers; car s'il

en avoit le moindre beſoin, on ne pourroit pas dire qu'il ſe ſuffit à lui-même. C'eſt donc par lui-même qu'il régit tout; or, il eſt le vrai bien par eſſence; c'eſt donc par le ſouverain bien que tout eſt conduit; il eſt le mobile & comme le gouvernail de tout l'univers; c'eſt par lui qu'il exiſte, & il ne ſubſiſte que par lui. J'en conviens de tout mon cœur, m'écriai-je, & j'avois quelqu'idée que vous vouliez en venir là. Tu commences donc à connoître la vérité: écoute, ce qui me reſte à te dire te la fera comprendre de plus en plus. Dieu ſe ſervant du bien comme d'un gouvernail pour tout conduire en ce monde; & tout, comme

je te l'ai montré, tendant naturellement au bien, peut-on douter que tout n'obéiſſe volontairement aux loix de cet Etre ſuprême; autrement ſon gouvernement, loin de faire le bonheur des êtres qu'il gouverne, ſeroit une eſpèce de ſervitude & de tyrannie. Ainſi tant qu'on ſe conduira par le véritable inſtinct de la nature, on ne s'oppoſera point aux volontés du Créateur. Eh! qui pourroit s'y oppoſer, puiſqu'étant la ſouveraine béatitude, il eſt ſouverainement puiſſant? Rien donc ne veut ni ne peut réſiſter au ſouverain bien. C'eſt donc ce bien ſuprême qui conduit tout avec force, & règle tout avec douceur. Ce que vous me

dites ; & la manière dont vous le dites, me plaiſent également, & les hommes inſenſés devroient bien rougir des vaines objections qu'ils font avec tant d'oſtentation contre ces vérités. La fable, reprit-elle, en te racontant les attentats des géans, & leur révolte contre le ciel, n'a pu te diſſimuler qu'ils ont été terraſſés & punis comme ils le méritoient, par la force & par la douceur tout enſemble. Téméraires comme eux, ces inſenſés dont tu parles, auront le même ſort. Mais oppoſons leurs raiſons aux miennes, peut-être du choc de ces raiſons contraires, ſortira-t-il quelqu'étincelle de vérité.

Dieu eſt tout-puiſſant, tu le ſais, & perſonne n'en doute. S'il eſt tout-puiſſant, il n'y a rien qu'il ne puiſſe faire ; cependant tu conviendras qu'il ne peut faire le mal ; le mal n'eſt donc rien, puiſque celui qui peut tout, ne le peut faire. Prenez-vous donc plaiſir, répliquai-je, à m'embarraſſer dans un labyrinthe de raiſonnemens dont il paroît impoſſible de ſe tirer? Cette multiplicité de principes n'eſt-elle point contraire à l'infinie ſimplicité de l'eſſence divine? Tantôt vous commenciez par la béatitude, vous diſiez qu'elle eſt le ſouverain bien, & vous ajoutiez que le ſouverain bien eſt Dieu ; que Dieu conſéquemment eſt la vraie béatitude,

& que quiconque jouit de cette béatitude eſt Dieu. Vous avez ajouté que l'eſſence du vrai bien eſt en même-tems l'eſſence de Dieu & celle de la béatitude, & que le vrai bien eſt celui que tout deſire. Vous avez dit enſuite que la bonté de Dieu eſt le ſceptre dont il gouverne le monde, que tout en ſuit volontairement les loix; & vous avez fini par dire que le mal n'eſt point un être réel. Vous avez tiré toutes ces propoſitions les unes des autres, & vous ne les avez appuyées que ſur des raiſons tirées d'elles-mêmes, ſans en chercher au dehors. Non, mon cher élève, non, reprit-elle, je n'ai point voulu t'embarraſſer, mais t'inſtrui-

re : & par la grace du Dieu que nous avons invoqué, nous voilà parvenus à expliquer ce qu'il y a de plus difficile & de plus important. Telle eſt en effet la nature de l'eſſence divine, qu'elle ne ſe communique à aucun être, & n'admet rien d'étranger en elle, mais, comme le dit *Parménides*, c'eſt un cercle infini de perfections, qui ſe renferment toutes les unes & les autres. J'ai donc dû ne point chercher au dehors les raiſons des grandes vérités que je viens d'établir, mais les tirer du fond même de ces vérités ; car, comme le penſe excellemment *Platon*, les raiſons doivent toujours être analogues au ſujet que l'on traite.

Heureux qui, briſant les triſtes liens qui nous attachent à la terre, peut s'élever vers le bien ſuprême & le contempler dans ſa ſource. Le fameux chantre de la Thrace déplorant la perte de ſa chère Euridice, tira de ſa lyre des ſons ſi touchans, qu'il rendit tous les êtres ſenſibles à ſon malheur. Les forêts couroient après lui; les fleuves ſuſpendoient leurs cours impétueux; les animaux les plus farouches oubliant leur férocité, laiſſoient ceux dont ils ont accoutumé de faire leur proie, écouter en paix le chantre divin. Les lions cruels, la biche timide, le chien affamé & le lièvre craintif, n'étoient plus ſenſibles qu'à la douceur de ſes

accords. Mais voyant que ſes ſons capables de tout charmer, ne pouvoient charmer ſa douleur : Impitoyables dieux du ciel ! s'écria-t-il, puiſque vous êtes inſenſibles à ma voix, je cours implorer le dieu des enfers. Arrivé ſur les ſombres bords, il met en uſage toute la ſcience de ſa mère (1) : ſa voix d'accord avec ſa lyre, exprime de la manière la plus touchante toute la force de ſa douleur, & toute l'ardeur de ſon amour. Il adreſſe à Pluton les vœux les plus ardens & les plus tendres. A ſes accens enchanteurs, Cerbère étonné reſte

(1) La fable lui donne Apollon pour père, & Callioppe pour mère.

ſans voix; les Furies vengereſſes devenues ſenſibles, pleurent pour la première fois; la roue, inſtrument éternel du ſupplice d'Ixion, s'arrête ſubitement; Tantale oublie la ſoif qui le dévore, & ne cherche plus à l'éteindre. Le cruel vautour qui déchire ſans ceſſe les entrailles ſans ceſſe renaiſſantes de l'infortuné Titie, raſſaſié des ſons enchanteurs, oublie ſa voracité; Pluton lui-même, l'inflexible Pluton, ſent la compaſſion naître au fond de ſon ame. Je ſuis vaincu, dit-il; Orphée, tu triomphes: la vie & la liberté d'Euridice ſeront la récompenſe de l'harmonie victorieuſe de tes chants. Je te la rends; mais voici la loi que je t'impoſe.

Tant que tu ſeras dans les enfers, garde-toi de jetter les yeux ſur elle : ſi tu la regardes, tu la perds. Mais qui peut donner des loix à l'amour ? L'impérieux amour n'en reçoit que de lui-même. Prêt de franchir la barrière qui ſépare les enfers du ſéjour des vivans, Orphée ne put réſiſter à l'impatience de ſon amour, il regarda Euridice, & il la perdit pour toujours.

Cette fable eſt une inſtruction pour quiconque aſpire au ciel. Si, vaincu par ſes paſſions, il jette un regard de complaiſance ſur les faux biens de ce bas monde, il perd au même inſtant tous les droits qu'il avoit à l'héritage céleſte.

LIVRE QUATRIÈME.

LA Philoſophie me diſoit toutes ces choſes avec autant de majeſté que de douceur ; & elle alloit reprendre la parole, lorſque, preſſé par le chagrin que j'avois encore au fond de mon cœur, je l'arrêtai, en lui diſant : Toutes les vérités dont vous m'avez entretenu juſqu'à ce moment, me paroiſſent invinciblement établies, & par la ſolidité de vos raiſons, & par l'évidence dont elles portent le divin caractère en elles-mêmes. Mais vous ne m'avez rien appris d'abſolument nouveau. Vous n'avez fait que me rappeler ce que la

force de la douleur m'avoit fait oublier. Mais pour guérir entièrement cette douleur qui m'accable, il faudroit en détruire la cauſe, & la voilà. Je ſuis inconſolable de voir qu'un Dieu ſouverainement bon, ſouffre que le mal ſe faſſe, & le laiſſe impuni. Vous conviendrez que cette ſeule idée ſuffit pour jetter l'ame dans la plus grande conſternation; mais voici ce qui m'alarme encore davantage. Tandis que la méchanceté proſpère & règne ici-bas, la vertu non-ſeulement eſt privée des juſtes récompenſes qu'elle mérite, mais abattue, mépriſée; les méchans la foulent aux pieds, & lui font ſouffrir les peines qui ne ſont dues

qu'aux crimes, & cela ſe paſſe ſous l'empire d'un Dieu qui ſait tout, qui peut tout, & qui ne veut que le bien! Voilà ce dont on ne peut ni aſſez s'étonner, ni trop ſe plaindre.

Ce ſeroit ſans doute, me répondit-elle, le renverſement le plus déplorable & le plus monſtrueux, ſi, comme tu te l'imagines, dans une maiſon auſſi bien réglée que celle du ſouverain Père de famille, ce qu'il y a de plus vil étoit en honneur, tandis que ce qu'il y a de plus précieux, ſeroit dans l'humiliation & dans le mépris. Mais il n'en eſt pas ainſi; car en poſant pour principes les vérités que nous venons d'établir, tu comprendras, avec l'aide de celui dont le gouvernement eſt

le

le ſujet de notre entretien, que la vraie puiſſance eſt le partage des bons, & que les méchans ſont toujours foibles & mépriſables; que le vice n'eſt jamais ſans châtiment, ni la vertu ſans récompenſe; que les gens de bien ſont toujours véritablement heureux, & les méchans toujours réellement malheureux, & pluſieurs autres vérités ſemblables, qui feront ceſſer tes plaintes, & te rempliront d'un courage à toute épreuve. Et puiſque je t'ai fait connoître la nature & le ſéjour de la béatitude, je crois que, ſans m'arrêter à bien des choſes qui ne ſont pas abſolument néceſſaires, je dois te montrer tout de ſuite le chemin qui doit te con-

duire à ta véritable patrie. Je donnerai des aîles à ton ame, afin que, ſortant de l'abattement où elle eſt plongée, elle puiſſe s'élever à cette patrie deſirable. Je lui en montrerai le chemin : je lui ſervirai de guide, & je lui fournirai tous les moyens néceſſaires pour y parvenir en sûreté ; car j'ai des aîles capables de me porter au-deſſus des nues : par leur ſecours, l'ame mépriſant ces bas lieux, s'élève dans les airs, laiſſe derrière elle les nuages & les tempêtes, vole au-deſſus de la ſphère du feu, pénètre juſqu'à ces maiſons brûlantes que le ſoleil habite ſucceſſivement (1); elle ſuit ce bel aſtre dans

(1) Les douze ſignes du Zodiaque.

toute ſa courſe ; elle s'élève au-deſſus de la plus haute des planètes, s'élance impétueuſement d'un pôle à l'autre, parvient juſqu'au plus haut de l'empirée, & vole enſuite au ſéjour de la lumière éternelle. C'eſt là que le Roi des Rois a établi ſon trône ſur des fondemens inébranlables. C'eſt delà qu'il gouverne le monde, & que quoiqu'immuable, il ſe porte par-tout ſur ſon char rapide. Si tu as le bonheur de revenir un jour dans cette demeure auguſte que tu cherches, ſans te reſſouvenir que tu l'as connue, tu t'écrieras : Ah ! voilà ma patrie, je m'en ſouviens : c'eſt delà que je ſuis ſorti : c'eſt-là que je veux demeurer éternel-

lement. Alors, ſi du haut de ce ſéjour de lumière, tu daignes abaiſſer tes yeux ſur ces ténèbres épaiſſes qui couvrent la face de la terre, tu verras que ces fiers tyrans qui font trembler des peuples, ne ſont, malgré toute leur grandeur, que de vils eſclaves, que de malheureux exilés.

Vous me faites-là de bien magnifiques promeſſes : hâtez-vous de les remplir ; car je ne doute point que vous ne ſoyez en état de le faire : hâtez-vous de ſatisfaire les deſirs que, par ces promeſſes, vous avez fait naître dans mon cœur. Je le veux bien, me répondit-elle, & je commence par te faire voir que les gens de bien ſont toujours

véritablement puiſſans, & que les méchans ſont la foibleſſe même. Ces deux propoſitions ſe démontrent l'une par l'autre; car le bien & le mal étant deux contraires, dont les qualités s'excluent mutuellement, ſi les gens de bien ſont puiſſans, il s'enſuit que les méchans ne le ſont pas; & ſi je montre au contraire que les méchans ſont ſans puiſſance, il eſt évident qu'elle eſt le partage des gens de bien. Mais pour rendre ma démonſtration plus complette, je ne m'en tiendrai pas à l'une de ces deux propoſitions; je les démontrerai alternativement l'une & l'autre.

Il y a deux principes qui concourent néceſſairement aux actions

des hommes ; la volonté & le pouvoir. Le défaut de l'une ou de l'autre eſt un obſtacle inſurmontable à tous les actes humains. Car ſi le vouloir manque, l'homme n'eſſaie ſeulement pas d'agir ; & s'il manque de pouvoir, en vain s'efforceroit-il de le faire. Ainſi, quand tu vois quelqu'un ne point parvenir à ce qu'il deſire avec ardeur, tu conclus d'abord qu'il n'en a pas le pouvoir ; & par une conſéquence contraire, s'il y parvient, tu ne doutes point qu'il n'ait été puiſſant à cet égard. Or, tu ne doutes pas non plus que la force conſiſte à pouvoir agir, & la foibleſſe à ne le pouvoir pas. Rien n'eſt plus clair que ce raiſonnement. Eh bien ! con-

tinua-t-elle, te reſſouviens-tu que je t'ai montré que tous les hommes, par un penchant naturel, tendent à la béatitude, quoiqu'ils prennent différentes routes pour y parvenir ! Te rappelles-tu auſſi que la béatitude & le bien ſont une même choſe, & qu'ainſi on ne peut aſpirer à celle-là, ſans aſpirer à l'autre ? Par conſéquent tous les hommes, les méchans comme les bons, tendent naturellement au bien. Or, il eſt certain que les bons ne ſont tels, que parce qu'ils parviennent au bien : ils parviennent donc au but de leurs deſirs ; & les méchans au contraire ceſſeroient de l'être, s'ils parvenoient à ce but deſirable.

Reprenons ce raiſonnement en

peu de mots. Les bons & les méchans tendent naturellement au bien; les premiers y parviennent, les autres n'y parviennent pas; les premiers ont donc en partage le vrai pouvoir, dont il faut néceſſairement que les autres manquent, puiſqu'ils n'y parviennent pas. Cela, lui dis-je, me paroît indubitable, & fondé ſur la nature des choſes, & ſur les conſéquences les plus juſtes. Suppoſons, reprit-elle, que de deux hommes qui ont tous les deux le même projet, l'un l'accompliſſe naturellement, & que l'autre prenant toute une autre route que celle que la raiſon lui dicte, ne parvînt point à l'accomplir, & ne fît que l'imiter, lequel des

deux croirois-tu le plus puiſſant? Et pour te faire mieux comprendre mon idée, marcher, n'eſt-il pas vrai, eſt un mouvement naturel à l'homme? Ses pieds ſont naturellement deſtinés à cet office. Si donc, pour marcher, l'un ne ſe ſert que de ſes pieds, & que l'autre ait beſoin, pour le faire, de ſe ſervir encore de ſes mains, lequel des deux penſes-tu être le plus fort? Certainement c'eſt celui qui tout naturellement & ſans effort, fait ce que l'autre ne peut faire. Mais tu me demanderas peut-être à quoi nous mène ce raiſonnement? Le voici.

Le ſouverain bien eſt l'objet deſirable dont l'acquiſition eſt pro-

poſée aux méchans comme aux bons : ceux ci y parviennent naturellement par le véritable chemin, qui eſt celui de la vertu ; les méchans au contraire s'efforcent inutilement d'y parvenir, parce qu'ils ſuivent les routes égarées que leurs paſſions leur font prendre. J'entends cela, & j'en conclus avec vous, ainſi que des principes dont j'étois convenu, que la vraie puiſſance eſt le partage des bons ; & la foibleſſe, celui des méchans. Tu vas droit à la vérité, & c'eſt une marque aſſurée des progrès de ta convaleſcence. Mais pour mettre à profit les heureuſes diſpoſitions où je te vois, je veux entrer dans un

plus grand détail, & te donner de nouvelles preuves. Tu vois déjà quelle eſt la foibleſſe des méchans qui ne peuvent parvenir à ce but commun, où les porte ſi fortement le penchant de la nature; penchant impérieux & preſqu'invincible, & qui pourtant eſt en eux ſans effet. Que leur impuiſſance eſt donc grande, & qu'elle eſt funeſte! Car ce n'eſt pas ſeulement de quelques avantages frivoles qu'ils ſe voient privés, mais de la ſeule choſe eſſentielle; ils la cherchent ſans ceſſe; ils courent après elle jour & nuit, & les miſérables qu'ils ſont, ne peuvent jamais l'atteindre; leurs vains efforts ne font que manifeſter leur foibleſſe, tan-

dis que les gens de bien font à cet égard le plus heureux uſage de la ſupérioriré de leurs forces. Tu regarderois en effet comme ſupérieur en force & en vigueur, celui qui de ſon pied parviendroit au bout de l'univers : tu dois donc regarder comme un prodige de force, celui qui eſt parvenu au but ſuprême, à ce but où ſe terminent & ſes deſirs & nos idées. Par la raiſon contraire tout ſcélérat eſt rempli de foibleſſe. Car pourquoi les méchans ſe livrent-ils au vice? Eſt-ce parce qu'ils ignorent le vrai bien ? Une ſemblable ignorance eſt la preuve certaine de la petiteſſe de leur génie. Connoiſſent-ils leurs devoirs, & ne en écartent-ils que parce que la convoitiſe

convoitiſe & les paſſions les en éloignent & les précipitent dans l'abîme du vice? Nouvelle preuve de leur foibleſſe, puiſqu'ils ne peuvent réſiſter à ces ennemies de leur bonheur. Eſt-ce avec une pleine connoiſſance & une volonté décidée qu'ils abandonnent la vertu, pour ſe livrer au crime? En ce cas, non-ſeulement je ne leur connois plus de vraie force; mais je ne les regarde plus comme des hommes. Car c'eſt n'être plus rien que de ne pas tendre à ce qui eſt la fin de tout ce qui exiſte. Quand je dis que les méchans qui font le plus grand nombre des hommes, ne ſont rien, cela paroît un paradoxe étrange. Rien de plus vrai

pourtant; car je ne dis pas qu'ils n'exiſtent en qualité d'hommes méchans, mais je nie qu'ils ſoient ſimplement & à proprement parler, des hommes. Un cadavre eſt un homme mort; mais ce n'eſt point véritablement un homme. Ainſi les méchans ſont des hommes vicieux; mais ils ne méritent point au vrai la qualité d'hommes. Car pour être quelque choſe, il faut en conſerver le rang & le caractère; dès qu'on s'en écarte, on ceſſe d'être ce qu'on étoit. Mais les méchans, me dira-t-on, ont pourtant une eſpèce de puiſſance. J'en conviens; mais cette puiſſance pernicieuſe eſt la ſuite fatale de l'excès de leur foibleſſe.

Ils ne ſont puiſſans que pour le mal ; & s'ils avoient le vrai pouvoir, qui eſt le partage des gens de bien, ils ſeroient dans l'heureuſe impuiſſance de faire le mal. Mais plus ils ont de diſpoſition & de force pour le faire, plus ils montrent qu'ils ne peuvent rien ; puiſque, comme nous l'avons fait voir, le mal, à parler ſtrictement, n'eſt rien. Pour te donner encore une idée plus préciſe de l'eſpèce de puiſſance dont jouiſſent les méchans, rappelle-toi que le ſouverain bien eſt le plus puiſſant de tous les êtres : cependant il ne peut faire le mal ; tu en conviens. Revenons maintenant aux hommes : à moins que d'être inſenſé, on ne

peut pas dire qu'ils ſoient tout-puiſſans: or cependant ils peuvent faire le mal. Ah! je ne le ſais que trop, lui dis-je; plût au ciel qu'ils fuſſent impuiſſans à cet égard! Puiſque donc, ajouta-t-elle, le ſouverain être qui ne peut faire que le bien, eſt tout-puiſſant, & que les foibles mortels ſi puiſſans pour le mal, ne le ſont pas pour bien d'autres choſes, concluons que le pouvoir de faire le mal eſt au fond une impuiſſance réelle. Ajoutons à tout cela, que toute puiſſance eſt deſirable, & que tout ce qui eſt deſirable ſe rapporte au bien, comme à ſa fin dernière: or la puiſſance de faire le mal, ne peut jamais ſe rapporter au-bien,

elle n'eſt donc pas deſirable; & ſi toute vraie puiſſance eſt en effet deſirable, celle de faire mal n'en eſt donc pas véritablement une. De tout ceci, il eſt aiſé de conclure que le vrai pouvoir eſt le partage des gens de bien, & que la plus déplorable foibleſſe eſt celui des méchans. Platon a donc bien eu raiſon de dire que les ſages ſont les ſeuls qui faſſent ce qu'ils deſirent. Les méchans font, il eſt vrai, ce qui les flatte; mais ils ne ſatisfont jamais leurs deſirs, quoiqu'ils penſent le faire en ſuivant leurs goûts déréglés; car les actions honteuſes ne conduiſent jamais à la félicité, qui eſt le but commun de tous les deſirs des hommes.

Voyez ſur leurs trônes ces Rois ſuperbes ; la pourpre brillante qui les couvre, la garde qui les environne, cet orgueil féroce qui éclate ſur leur front, ne ſont que de vains dehors, qui cachent le trouble & la rage qui les dévorent dans le cœur. Ces maîtres de l'univers ſont des eſclaves infortunés qui gémiſſent ſous le poids de leurs chaînes. La convoitiſe verſe à grands flots ſon poiſon dans leurs cœurs, la colère les enflamme, le chagrin les deſsèche, leurs eſpérances trompées ſont leur tourment. Chacun de ces tyrans eſt en proie à mille tyrans intérieurs. Accablés ſous le cruel empire de tant de maîtres inhumains, ſont-ils ja-

mais véritablement maîtres de faire ce qu'ils desirent ?

Comprends donc enfin à quelle basseſſe indigne les vices conduiſent, & de quel éclat au contraire brille toujours la probité, & conclus-en que les gens de bien ne reſtent jamais ſans récompenſe, ni les ſcélérats ſans châtimens. Car on peut regarder comme la récompenſe ſolide de nos actions, la fin pour laquelle nous les faiſons. Ainſi la couronne propoſée à ceux qui courent dans la lice, eſt la récompenſe qui les anime. Mais nous avons déjà vu que la béatitude eſt en même-tems le bien ſuprême, auquel nous aſpirons tous. Le bien eſt donc tout enſemble le mobile

univerſel, la fin & la récompenſe de nos bonnes actions. La vertu ne manque donc jamais de ſa juſte récompenſe. Le diadême glorieux qui la couronne, eſt à l'épreuve des attentats & de la cruauté des méchans. Ils ne dépouilleront jamais l'honnête homme de cette ſatisfaction intime & glorieuſe inſéparable de la probité. Si elle lui venoit du dehors, elle pourroit peut-être lui être ravie, ou par celui dont il l'auroit reçue, ou par quelqu'autre; mais puiſqu'elle eſt eſſentiellement attachée à la vertu même, il ne peut la perdre qu'en perdant ſa vertu. Enfin on n'aſpire aux récompenſes que parce qu'on les croit un véritable bien:

celui donc qui pratique le bien, trouve dans le bien même ſa récompenſe; & quelle récompenſe! La plus belle & la plus grande dont nous puiſſions jamais avoir l'idée. Souviens-toi de la conſéquence que je tirois il y a un moment, & raiſonne ainſi: La béatitude & le vrai bien ſont une même choſe; celui donc qui parvient au vrai bien, parvient à la béatitude: ainſi tous les gens de bien ſont véritablement heureux, préciſément parce qu'ils ſont gens de bien. Or on ne peut être véritablement heureux, ſans participer en quelque choſe à la divinité; les gens de bien ſont donc en quelque façon des dieux dont le bon-

heur & la gloire ne peuvent être altérés, ni par la durée du tems, ni par l'effort d'aucune puiſſance, ni par les attentats de la malignité.

Par ce que je viens de dire, le ſage comprend aiſément que le vice ne reſte jamais impuni; car le bien & le mal, la récompenſe & le châtiment, étant des contraires, comme la vertu eſt elle-même la récompenſe de l'homme vertueux, la perverſité des méchans fait elle-même leur ſupplice; car la peine étant un mal, & le mal une peine, peuvent-ils ſe croire exempts de peines, eux qui ſont entièrement livrés au vice, qui eſt le plus grand de tous les maux. On peut même inférer de ce que nous avons dit

ci-devant, qu'ils ceſſent d'être ce qu'ils étoient; ils n'ont plus en effet que la ſeule apparence d'hommes. Leur perverſité leur en fait perdre la nature. Car comme la probité élève l'homme au-deſſus de ſa condition mortelle, le vice au contraire le dégrade, & le rend ſemblable aux bêtes. Oui, le vice opère cette honteuſe métamorphoſe. L'injuſte uſurpateur n'eſt plus un homme, c'eſt un loup raviſſant, un plaideur de profeſſion, un monſtre de chicane, & un chien hargneux, qui inquiète & maltraite tout ſon voiſinage. Ces fourbes adroits, qui tendent des embûches d'autant plus dangereuſes, qu'elles ſont plus cachées, n'ont-ils pas le

caractère & l'odieuſe fineſſe du renard? Ces gens colères, toujours dans l'emportement & dans la rage, ne ſont-ils pas des lions furieux? Cette ame tremblante que tout alarme, qui frémit où il n'y a pas la moindre apparence de danger, n'a-t-elle pas toute la timidité du cerf? Ce pareſſeux, cet inſenſible, qui croupit dans ſa ſtupidité, ne mene-t-il pas la vie de la plus vile des bêtes de charge? Cet eſprit léger que rien ne fixe, qui change à chaque inſtant de deſirs & d'idées, n'eſt-il pas tout ſemblable à l'oiſeau qui voltige ſans ceſſe de branche en branche? Enfin ce débauché, qui ſe plonge dans les voluptés les plus groſſières &

les plus honteuſes, vit-il comme un homme, ou comme un pourceau? C'eſt ainſi qu'en ceſſant d'être vertueux, l'homme ceſſe d'être homme. La vertu en eût fait un dieu, le vice en fait une bête immonde, & il lui arrive quelque choſe de plus funeſte que ce que la fable nous raconte des compagnons d'Ulyſſe.

Ce prince, après avoir longtems erré ſur les flots, fut pouſſé par les vents dans l'iſle où règnoit la fameuſe Circé, fille du Soleil. Cette déeſſe, par la force de ſes enchantemens, donna à la liqueur traîtreſſe qu'elle offrit à ces nouveaux hôtes, le pouvoir de les métamorphoſer. Ils bûrent à longs traits la liqueur pernicieuſe; auſſi-tôt la tête

de celui-ci ſe change en une hure de ſanglier. Celui-là eſt couvert de la peau d'un lion; il en a les dents & les griffes terribles. Cet autre mêlé parmi les loups, auxquels il reſſemble, veut déplorer ſa triſte aventure; mais au lieu de gémiſſemens, il pouſſe des hurlemens affreux. Cet autre, ſous la peau d'un tigre, devenu animal domeſtique, rode dans toute la maiſon. Il eſt vrai qu'un dieu propice avoit empêché le chef de ces malheureux de boire dans la coupe empoiſonnée; il l'avoit préſervé du changement honteux qui lui étoit préparé; mais ſes compagnons avoient éprouvé l'indigne métamorphoſe. Réduits à la vie des

animaux, ils avoient perdu & la voix & la figure humaine; il ne leur reſta de leur premier être, que l'ame ſeule, gémiſſante ſans ceſſe ſur le changement monſtrueux que l'enchantereſſe venoit d'opérer. Impuiſſante enchantereſſe! ta magie n'a donc de pouvoir que ſur les corps; il ne peut s'étendre ſur les ames: elles ſont à l'épreuve de tes enchantemens. Ah! il eſt des poiſons malheureuſement plus puiſſans & plus pernicieux. Ce ſont ceux qui pénétrant juſqu'au fond de l'ame, exercent leur fureur ſur elle, quoiqu'ils ne laiſſent à l'extérieur aucune marque du déſordre affreux qu'ils y cauſent.

Je le vois, & je l'avoue, lui

dis-je; les hommes vicieux ſe dégradent par leurs mauvaiſes actions; ils n'ont que l'apparence d'homme; leur ame a tous les ſentimens des plus vils animaux: mais je deſirerois que ceux d'entre les méchans, dont l'ame atroce exerce ſa cruauté ſur les gens debien, n'euſſent jamais eu le pouvoir de leur nuire. Auſſi ne l'ont-ils pas, me répondit la philoſophie. Cependant s'ils étoient dans l'impuiſſance de faire le mal, leur peine & leur malheur ſeroient beaucoup moins grands. Car quoique cela paroiſſe incompréhenſible, il eſt pourtant vrai que les méchans ſont plus malheureux quand ils ont aſſouvi leurs deſſeins criminels, que quand ils ont été

dans l'impuiſſance de le faire. Car ſi c'eſt un malheur de deſirer le mal, c'eſt un plus grand malheur de le pouvoir commettre; puiſque ſans ce pouvoir funeſte, leur mauvaiſe volonté reſteroit ſans effet, & que leurs deſirs pernicieux s'anéantiroient. Ainſi c'eſt un malheur de deſirer le mal, un plus grand malheur de pouvoir le faire, le comble du malheur de le faire en effet; & ces trois eſpèces d'infortunes ſe réuniſſent dans celui qui accomplit ſa mauvaiſe volonté, pour le rendre ſouverainement malheureux. Je le crois ainſi, répondis-je; & c'eſt ce qui me porte à deſirer qu'ils ceſſent d'être ſi malheureux en ceſſant de pouvoir faire le mal. Ils

ceſſeront, ajouta-t-elle, ils ceſſeront de l'avoir ce pouvoir funeſte, plutôt que tu le penſes, & qu'ils ne le penſent eux-mêmes. Que cette vie en effet paroît courte, & que le terme le plus éloigné paroît proche à une ame créée pour l'immortalité! Il ne faut qu'un moment pour anéantir les eſpérances perverſes des méchans, pour renverſer leurs projets criminels, & pour les empêcher de mettre le dernier comble à leur malheur. Si c'eſt en effet un malheur d'être vicieux, c'eſt un plus grand malheur de l'être long-tems, & c'eſt par conſéquent un bonheur pour les méchans que la mort vienne mettre fin à leur vie criminelle.

Car ſi ce que nous avons dit du malheur attaché au vice, eſt bien vrai, il s'enſuit que ce malheur eſt infini quand il eſt éternel. Cette conſéquence, m'écriai-je, eſt bien ſurprenante & bien difficile à comprendre; je vois cependant qu'elle a une connexion néceſſaire avec ce que vous avez précédemment établi. Rien de plus vrai, me dit-elle; car ou il faut admettre ſans difficulté cette conſéquence, ou il faut démontrer que les prémices ſont fauſſes, ou que cette conſéquence n'y eſt pas renfermée; car ſi les prémices ſont vraies & la forme de l'argument juſte, la conſéquence eſt vraie auſſi. Voici encore quelque choſe d'auſſi ſurpre-

nant, mais qui émane également de ce que nous venons de dire. L'aurois-tu penſé? Les méchans ſont beaucoup plus heureux quand ils paient la juſte peine dûe à leurs forfaits, que quand ils reſtent impunis. Pour le prouver, je pourrois dire que le châtiment les corrige, qu'il épouvante les autres & leur ſert d'exemple, &c. Mais ce n'eſt point par ces raiſons, qui viennent d'abord à l'eſprit de tout le monde, que je veux prouver combien l'impunité contribue au malheur des méchans. Ecoute-moi: que les gens de bien ſoient heureux, & les méchans vraiment malheureux, nous en ſommes convenus. Convenons maintenant que

ſi on mêle quelque bien à l'infortune d'un miſérable, il eſt moins malheureux que celui dont la misère n'eſt adoucie par rien ; & que ſi à l'infortune de celui-ci, on ajoute encore un nouveau degré de mal, ſon ſort eſt infiniment plus à plaindre que le ſort de celui dont le malheur a reçu quelqu'adouciſſement par l'eſpèce de bien qu'il éprouve. Or le châtiment des méchans eſt un bien, puiſque c'eſt la juſtice qui l'exerce ; & par une raiſon contraire, l'impunité de leurs crimes eſt un mal, puiſque c'eſt une injuſtice manifeſte. Les méchans ſont donc beaucoup plus à plaindre, lorſque, contre les règles de la juſtice, ils échappent

au châtiment qui leur eſt dû, que lorſque la juſtice les punit, comme ils le méritent. Car on ne diſconviendra pas que rien n'eſt plus juſte que de punir le crime, ni rien de plus injuſte que de le laiſſer impuni; & on ne diſconviendra pas non plus que ce qui eſt juſte eſt un bien, & ce qui eſt injuſte, un véritable mal.

Tout cela, lui dis-je, eſt une ſuite naturelle de ce que vous avez déjà établi; mais je vous ſupplie de me dire ſi vous croyez que le malheur des méchans finit avec leur vie, & ſi leur ame ne ſouffre rien après leur mort? Ah! les ſupplices qui les attendent, me répondit-elle, ſont terribles, mais d'un genre différent. Car les uns peuvent ſer-

vir à les purifier, & les autres plus affreux, ne ſervent qu'à les tourmenter ſans fruit (*a*). Mais ce n'eſt pas de cela dont il s'agit à préſent. Revenons à ce que nous venons d'établir. Je t'ai montré le néant de cette prétendue puiſſance des méchans, qui te cauſoit tant d'indignation: je t'ai fait voir que leurs crimes ne reſtent jamais impunis; que le pouvoir qu'ils ont de les commettre, pouvoir qui te faiſoit tant de peine, & dont tu deſirois ſi ardemment la fin, ne

(1) Il eſt évident, par ce paſſage, que la créance du purgatoire étoit celle des premiers ſiècles de l'Egliſe; & que c'eſt contre toute vérité que les Proteſtans en regardent le dogme comme une invention nouvelle.

peut jamais être de longue durée, que plus il dure, plus il contribue à leur malheur; & que s'il duroit toujours, leur malheur ſeroit infini. Enfin, je t'ai fait connoître que les méchans ſont plus malheureux lorſque la juſtice ſouveraine les épargne, que quand elle les punit; d'où j'ai conclu que leur punition n'eſt jamais plus terrible que lorſqu'ils paroiſſent n'en éprouver aucune. Quand je pèſe vos raiſons, lui répondis-je, rien ne me paroît plus vrai que ce que vous venez de dire; mais que la plupart des hommes ſont bien peu diſpoſés, je ne dis pas ſeulement à le croire, mais à l'écouter. Je le ſais, reprit-elle; leurs yeux couverts

verts des ténèbres de l'ignorance, ne s'ouvrent pas aiſément à la lumière de la vérité. Ils reſſemblent à ces oiſeaux nocturnes, que le grand jour aveugle. Car n'enviſageant point l'ordre établi par la Providence, & ne conſultant que leurs ſentimens déréglés, ils regardent comme un grand bonheur le pouvoir de faire le mal, & de le faire impunément. Mais que ces idées ſont contraires à la loi éternelle! Voici ce qu'elle nous apprend. Quiconque s'efforce d'atteindre à la perfection, n'a pas beſoin d'une autre récompenſe; il la mérite, & ſe l'adjuge lui-même. Quiconque au contraire ſuit ſes inclinations perverſes, & ſe tourne du côté du

mal, devient ſon propre bourreau, en ſe précipitant dans l'abîme de l'iniquité. Ainſi, maître de s'attacher par ſes penſées au ciel ou à la terre, l'eſprit de l'homme tantôt s'élève, & prend ſa place au milieu des aſtres, & tantôt ſe plonge dans l'ordure & dans la fange. Mais ces idées ſont au-deſſus du vulgaire. Eh quoi! penſerons-nous comme lui? Nous mettrons-nous au rang de ces mortels mépriſables, plus ſemblables à de vils animaux qu'à des hommes? Si quelqu'un, non-ſeulement avoit perdu la vue, mais ne ſe reſſouvenoit pas même d'en avoir joui, & qu'il penſât que rien ne manque à la perfection de ſa nature, certaine-

ment il n'y a que des aveugles qui puſſent penſer comme lui, & preſque tous les hommes le ſont. Qui d'entr'eux, par exemple, concevra que celui qui fait une injure, eſt plus malheureux que celui qui la reçoit? Cette vérité eſt pourtant fondée ſur les raiſons les plus ſolides. Juges-en. Tu conviens que tout ſcélérat eſt digne de punition, & je t'ai ſuffiſamment montré qu'il eſt en même-tems malheureux. Tu conviendras aiſément auſſi que tout homme eſt malheureux dès qu'il eſt digne de châtiment. Or, ſuppoſons que tu ſois juge, & qu'aſſis ſur le tribunal, tu décides entre celui qui a reçu l'injure & celui qui l'a faite, le-

quel des deux, à ton jugement, doit être puni? Je n'héſiterois pas, lui dis-je; je forcerois l'aggreſſeur de faire à l'offenſé une ſatisfaction proportionnée à l'injure. Celui qui fait l'injure eſt donc plus malheureux que celui qui la reçoit, puiſqu'à ton jugement, il eſt ſeul digne de punition. J'en conviens, lui dis-je, & je vois que par ces raiſons & beaucoup d'autres qui ſe tirent des mêmes principes, une injure ne fait le malheur que de celui qui en eſt l'auteur, & non de celui qui en eſt l'objet, parce qu'une action honteuſe rend, par ſa nature, ceux qui la font réellement malheureux. Les Orateurs, reprit-elle, ne conſidèrent guère cette

vérité, lorſqu'ils s'appliquent à émouvoir la compaſſion des juges, en faveur de ceux qui ont reçu quelque grand outrage. En effet, ceux qui en ſont les auteurs ſont ſeuls dignes de compaſſion; & leurs accuſateurs, loin de ſe déchaîner contr'eux, devroient les prendre en pitié, comme des malades qu'on mène au Médecin, & les conduire ainſi avec bonté aux pieds de leurs Juges, recevoir dans une punition ſalutaire, le vrai remède aux maladies de leurs ames déréglées. Leurs défenſeurs eux-mêmes ne devroient les défendre que foiblement, ou plutôt, pour leur être d'un plus grand ſecours, ils devroient changer de ſtyle, & de-

venir leurs accuſateurs. Je n'en dis pas aſſez. Les méchans eux-mêmes, s'ils ſentoient que la vertu peut encore, par quelqu'endroit, rentrer dans leur cœur, & que les châtimens peuvent les purifier de leurs fautes; loin de les enviſager avec horreur, ils les regarderoient comme le principe de leur bonheur; & loin de chercher à ſe défendre, ils s'abandonneroient ſans réſerve aux rigueurs ſalutaires de la juſtice.

Par ce que nous venons de dire, il eſt aiſé de voir que la haine ne peut jamais avoir d'accès dans le cœur du ſage; car il faut être inſenſé pour haïr les gens de bien, & inhumain pour haïr les méchans.

En effet, la méchanceté eſt une maladie de l'ame, comme la langueur eſt une maladie du corps. Or, ſi l'humanité nous apprend que les malades ſont dignes de toute notre compaſſion, pourquoi n'aurions-nous pas la plus grande pitié de ceux qui ſont engagés dans le vice, puiſque le vice eſt la plus funeſte de toutes les maladies.

Quelle fureur vous porte, aveugles mortels! à chercher dans la guerre, une fin plus prompte? Ah! ſi vous deſirez la mort, la cruelle ne vient que trop vîte au-devant de vous. Inſenſés! les animaux féroces arment contre vous leurs dents meurtrières, qu'eſt-il beſoin, pour vous détruire, d'avoir recours à vos

épées ? Qui peut vous porter à ces guerres barbares, où vous vous préparez une mort mutuelle ? Eſt-ce la différence de vos mœurs d'avec celles de vos voiſins ? Motif tout à la fois inhumain & injuſte ! Guidés par la juſtice & par la raiſon, voulez-vous rendre à chacun ce qui lui eſt dû ? Chériſſez les gens de bien ; ils méritent tous votre amour : & plaignez les méchans, ils ſont dignes de toute notre pitié.

Alors je repris la parole, & je lui dis : Je vois clairement que le bonheur des uns & le malheur des autres ont leur ſource dans la bonté ou dans l'iniquité de leurs œuvres. Mais que penſerons-nous de la fortune ? Il n'eſt certaine-

ment point d'hommes ſenſés qui préfèrent l'exil, la pauvreté & l'humiliation au plaiſir de tenir dans ſa patrie le premier rang par ſes richeſſes, ſes dignités & ſon pouvoir. La ſageſſe ne devient-elle pas plus glorieuſe & plus utile, lorſqu'elle peut communiquer aux peuples commis à ſes ſoins la félicité dont elle jouit? La priſon, les chaînes & le reſte des ſupplices inventés par les loix, ne ſont deſtinés qu'aux mauvais citoyens; ils n'ont été établis que contr'eux; pourquoi donc, par un contraſte injuſte, les méchans raviſſent-ils les récompenſes qui n'étoient dûes qu'à la vertu, tandis que les gens vertueux ſouffrent les peines qui ne

devoient être infligées qu'aux méchans? Cette confuſion déraiſonnable me jette dans le plus grand étonnement, & je voudrois bien en apprendre la cauſe; car enfin je ſerois moins ſurpris ſi un aveugle haſard préſidoit à tout ce qui arrive; mais c'eſt Dieu qui gouverne tout en ce monde, & cependant, tantôt par une juſte rétribution, le ſort des gens de bien eſt rempli d'agrémens, & celui des méchans eſt rempli d'amertume; & tantôt, au contraire, par un renverſement étrange, les déſagrémens de la vie ſont le partage des bons, tandis que les pervers jouiſſent à leur gré de tout ce qu'ils deſirent. En arriveroit-il

autrement, s'il n'y avoit point de Providence? Ah! répondit la Philoſophie, ſi tu connoiſſois l'ordre établi par cette Providence, tu ne penſerois pas que les choſes arrivent ici-bas fortuitement & ſans deſſein; mais quoique cet ordre ne te ſoit pas connu, tu ne dois pas en être moins perſuadé que ce monde eſt bien gouverné, puiſqu'il l'eſt par un maître ſouverainement bon.

L'ignorance eſt la ſource ordinaire de notre étonnement. Voir l'étoile polaire preſqu'immobile, & la conſtellation qui en eſt proche, prévenir avec tant d'empreſſement le lever des autres aſtres, & reſter cependant ſur l'horiſon long-tems

après eux, c'eſt un phénomène pour ceux qui n'entendent rien en aſtronomie. Quand la lune s'éclipſe au milieu de la nuit, & que les étoiles recouvrent la clarté que la ſupériorité de ſa lumière leur déroboit, le vulgaire ſuperſtitieux, ſaiſi d'admiration & de frayeur, pouſſe des cris lugubres, & croit, par les ſons aigus dont il frappe les airs, ſecourir l'aſtre défaillant, & lui rendre ſon premier éclat. Sait-on au contraire la cauſe de quelqu'événement? on n'en eſt plus frappé. On voit ſans ſurpriſe les flots de la mer ſe rompre en mugiſſant contre le rivage, lorſqu'ils ſont pouſſés par un vent orageux. On n'eſt point étonné de voir la neige

neige ſe fondre en torrens aux premières ardeurs du ſoleil. Les hommes ne ſont ſurpris que de ce qui arrive ſubitement ou inopinément. Ont-ils le tems d'en pénétrer la cauſe ? la connoiſſance qu'ils acquièrent, en diſſipant leur erreur, fait ceſſer leur étonnement.

J'en conviens, lui dis-je; mais comme c'eſt à vous qu'il appartient de découvrir les cauſes les plus cachées, & de dévoiler les myſtères les plus profonds, daignez m'expliquer celui qui me cauſe tant de perplexités. Tu me demandes, reprit-elle en ſouriant, la choſe du monde la plus difficile. Cette matière eſt une ſource inépuiſable de difficultés. Semblables aux têtes

de l'hydre, quand on en tranche une, il en renaît mille autres. Il faut tout le feu du génie pour en venir à bout ; car il ne s'agit pas de moins ici que de traiter tout enſemble de la Providence, du deſtin, des événemens fortuits, de la preſcience divine, de la prédeſtination & de la liberté de l'homme. Sens-tu de quel poids eſt un pareil engagement? Je veux pourtant bien employer le peu de tems qui me reſte, à faire ſur ces importantes matières une courte diſſertation, puiſqu'elle peut concourir à ta guériſon. Mais quoique la poëſie ait pour toi de ſi grands charmes, je différerai quelque tems pour t'en donner le plaiſir. Il faut

que je te développe auparavant, par des raiſonnemens ſuivis, ces matières qui ſont ſi étroitement liées l'une à l'autre. Alors elle commença ainſi :

C'eſt de l'immuable volonté de Dieu que tout ce qui ſe produit en ce monde par la génération ; que tout ce qui, dans la nature, eſt ſujet à tant de changemens & à tant de mouvemens divers, reçoit ſon exiſtence, ſon arrangement & ſa forme. L'intelligence infinie, ſans jamais ſortir de la ſimplicité qui lui eſt eſſentielle, eſt le mobile univerſel de tout ce qui arrive dans le monde en tant de manières. Cet enchaînement des choſes & des événemens, conſi-

déré dans ſa ſource divine, eſt ce que nous appelons la providence; mais ſi nous l'enviſageons dans ſon objet, c'eſt-à-dire dans les choſes créées, qui reçoivent de la providence la forme & le mouvement, c'eſt ce que les anciens nommoient deſtin. Au premier coup d'œil, la providence & le deſtin ſemblent être une même choſe; mais à les approfondir, on en ſent la différence; car la providence eſt la ſouveraine intelligence elle-même, qui règle & conduit tout; & la deſtinée, eſt le différent arrangement des choſes créées, par lequel elle les met chacune à ſa place. La providence en effet embraſſe tout à la fois, toutes les choſes

de ce monde, quelque différentes, quelque innombrables qu'elles ſoient, & la deſtinée eſt attachée à chaque choſe en particulier, & diverſifiée, pour ainſi dire, autant que les choſes le ſont par les différentes combinaiſons du mouvement, des modifications, des tems & des lieux; de ſorte que cet ordre des choſes & des tems réuni dans les idées de Dieu, eſt ce qu'on doit appeler providence; & quand on le conſidère diviſé & diſtribué ſucceſſivemenr aux créatures, c'eſt ce qu'on a nommé deſtin. Ces deux choſes ſont donc différentes; l'une cependant dépend de l'autre. Car l'ordre des deſtinées n'eſt que l'effet de la providence. En effet,

comme un ouvrier, en concevant l'idée de l'ouvrage qu'il projette, le produit intérieurement tout entier, quoiqu'il ne l'exécute enſuite que ſucceſſivement au dehors. De même, la providence, par un ſeul acte, règle d'une manière immuable tout ce qui doit ſe faire dans l'univers; & elle ſe ſert enſuite du deſtin pour l'exécuter en détail ſucceſſivement, & de mille manières différentes. Soit donc que le deſtin exerce ſon action par l'influence directe de la providence, ſoit qu'il l'exerce par l'impulſion particulière de l'ame, ou par celle de toute la nature, ſoit par l'influence des aſtres, ſoit par le miniſtère des anges, ou par l'arti-

fice des démons, ſoit enfin que toutes ces puiſſances y courent, ou que quelques-unes ſeulement y aient part, il eſt toujours certain que l'idée univerſelle & invariable de tout ce qui doit ſe faire au monde, telle qu'elle eſt en Dieu, eſt ce que nous devons appeler providence; & que le deſtin n'eſt que le miniſtre de cette providence, qui ſert à développer, dans la ſuite des tems, ce que la providence a réglé par un ſeul acte de ſa volonté toute-puiſſante. Ainſi ce qui eſt ſoumis au deſtin, & le deſtin lui-même, tout eſt ſujet aux loix ſouveraines de la providence; mais la providence embraſſe bien des choſes qui ne dépen-

dent aucunement du deſtin. Telles ſont celles qui ſont plus prochainement & plus intimement unies à la divinité. L'exemple ſuivant va éclaircir ma penſée. Suppoſons un grand nombre de cercles concentriques mus les uns dans les autres, le plus petit étant le plus proche du centre commun, devient à l'égard des autres une eſpèce de centre, autour duquel ils tournent; le plus éloigné au contraire, eſt celui dont le diamètre a le plus d'étendue, & l'eſpace qu'il embraſſe devient plus grand à proportion qu'il s'éloigne davantage du point central. Ainſi, pendant qu'il eſt dans la plus grande agitation, ce qui touche de plus près au centre

commun, n'en éprouve aucune. De même, ce qui eſt le plus éloigné de dieu, eſt plus ſujet aux loix du deſtin; ce qui en eſt plus proche en dépend moins, & ce qui eſt uni invariablement à dieu, en eſt tout-à-fait exempt. L'ordre du deſtin n'eſt donc, par rapport à la providence, que ce que l'effet eſt à ſon principe; le raiſonnement, à l'entendement; la circonférence du cercle, à l'indiviſibilité de ſon centre; & le tems, à l'éternité. C'eſt cet ordre du deſtin qui donne le mouvement aux cieux & aux aſtres, qui conduit les élémens, & les change mutuellement les uns dans les autres. C'eſt par ſes loix que la génération remplace ſans ceſſe les

êtres qui périſſent, par d'autres qui leur ſuccèdent; ce ſont elles qui règlent les actions & le ſort des hommes, par un enchaînement auſſi invariable que la providence, qui en eſt le premier principe. Tel eſt en effet l'ordre admirable de cette providence immuable & infiniment ſimple; elle produit au dehors, d'une manière toujours entièrement conforme à ſes vues, cette multitude de choſes qui, ſans l'ordre qu'elle leur preſcrit, ſeroient abandonnées au caprice du haſard. Il eſt vrai que les hommes ne pouvant appercevoir cet ordre admirable, s'imaginent que tout ici-bas eſt dans une confuſion univerſelle; mais il n'en eſt pas moins

certain que, par la direction de la Providence, il n'eſt point d'être qui de ſoi ne tende au bien. Car (comme je te l'ai déjà évidemment démontré) les ſcélérats eux-mêmes ne font point le mal, comme mal; ils ne le font que parce qu'il ſe préſente à leur imagination ſous l'apparence du bien. Ils ne cherchent que le bien; & s'ils n'y parviennent pas, c'eſt une erreur fatale qui les égare; mais leur égarement n'eſt, ni ne peut être l'effet de cet ordre divin, qui émane du bien ſuprême. Cependant, me diras-tu, peut-il y avoir une confuſion plus déplorable & plus injuſte que celle qui règne ſur la terre? Les biens & les maux

y ſont indiſtinctement le partage des bons & des méchans. Des bons & des méchans : ah ! les hommes ont-ils aſſez de lumière & d'équité pour diſcerner les gens de bien d'avec ceux qui ne le ſont pas ? Leur opinion à ce ſujet ne ſe contredit-elle pas le plus ſouvent ? Tel au jugement des uns, eſt digne de récompenſe, qui, au jugement des autres, mérite les derniers ſupplices. Mais ſuppoſons un moment qu'il eſt parmi les hommes quelqu'un d'aſſez étlairé pour pouvoir connoître les gens de bien & les méchans, le ſera-t-il aſſez pour approfondir cette diſpoſition intérieure de l'ame, que j'appellerai ſon tempérament, s'il m'eſt permis de me ſervir à ſon égard d'un

terme qui ſemble n'être propre qu'au corps? Eh! pourquoi n'en uſerois-je pas? Celui qui ignore la différence des tempéramens, n'eſt-il pas également ſurpris de ce que parmi ceux qui jouiſſent d'une bonne ſanté, il en eſt à qui les choſes douces ſont néceſſaires, tandis que les amers conviennent à beaucoup d'autres, & que dans le nombre de ceux qui ſont malades, il en eſt à qui les remèdes doux ſuffiſent, tandis qu'il faut, pour la guériſon des autres, uſer des plus violens? Cela au contraire n'a rien d'étonnant pour les médecins qui connoiſſent la différence des tempéramens, & qui ſavent juger des différens degrés de ſan-

té & de maladie. Or, dis-moi, qu'eſt-ce qui fait la ſanté de l'ame? n'eſt-ce pas la probité? Quelles en ſont les maladies? ne ſont-ce pas les vices? Et quel eſt celui qui ſait conſerver ce qui eſt bien, & détruire ce qui eſt mal? n'eſt-ce pas Dieu? Ce ſouverain maître des eſprits & des cœurs, qui du haut de ſon trône éternel, jette un regard de providence ſur tous les êtres créés, connoît, par ſa ſcience infinie, ce qui convient à chacun, & le lui prépare par ſa ſouveraine bonté. La merveille conſiſte donc en ce que la Providence fait avec intelligence & deſſein, ce qui ne jette les hommes dans la ſurpriſe, que parce qu'ils

ignorent quel en eſt le motif, l'ordre & la fin. Car pour approfondir les ſecrets de cette Providence divine, autant qu'il eſt permis à la raiſon humaine de le faire, je t'apprendrai que ſouvent elle condamne ce qui paroît à tes yeux la juſtice & la probité même. Notre bon ami Lucain ne nous dit-il pas que la cauſe de Céſar trouva grace devant les dieux; tandis que celle de Pompée paroiſſoit la plus juſte aux yeux de Caton. Ce qui ſe fait donc ici-bas de contraire à tes idées, n'en eſt pas moins dans l'ordre; le déſordre apparent qui t'afflige ſi fort, n'exiſte que dans ta fauſſe opinion. Mais ſuppoſons, pour un moment, quelqu'un d'aſſez

bonne conduite pour mériter l'approbation de Dieu & des hommes; mais qui n'ait pas assez de force d'ame pour soutenir avec constance la mauvaise fortune, & qui peut-être abandonneroit la vertu, la regardant comme inutile, parce qu'elle ne l'auroit pas garanti de l'adversité, la sagesse compatissante de la Providence le ménagera cet homme foible, & lui épargnera des revers qui pourroient lasser sa patience, & le porter au mal. D'un autre coté, s'il est une vertu parfaite en ce monde, un homme saint, & qui approche de Dieu autant qu'il est permis à la foiblesse humaine d'en approcher, la Providence ne permettra pas qu'il lui

arrive la moindre adverſité ; elle le rendra inacceſſible aux maladies. Car, comme l'a dit excellemment quelqu'un qui penſe mieux que moi, le corps d'un homme ſain eſt pêtri de perfections & de vertus. C'eſt par une diſpoſition également ſage de cette Providence adorable, que ſouvent le pouvoir ſouverain eſt entre les mains des gens de bien, afin qu'ils ſoient en état de réprimer l'inſolence des méchans. Quelquefois, ſelon la différence des caractères, elle mêle, pour les uns, les biens avec les maux ; elle interrompt, par quelqu'adverſité, la proſpérité de ceux-ci, de peur qu'elle ne les corrompe ; elle permet que ceux-là éprou-

vent les plus grands revers, afin d'exercer leur patience, & de perfectionner leur vertu. La timidité des uns s'effraie-t-elle ſans raiſon? La témérité des autres brave-t-elle tout avec audace? La Providence leur fait faire, par les adverſités, l'expérience de leurs forces, & leur apprend à ſe connoître eux-mêmes. Il en eſt qui, par une mort glorieuſe, ſe ſont acquis une réputation immortelle; il en eſt d'autres dont la conſtance inébranlable au milieu des plus grands ſupplices, nous a fait voir qu'il n'eſt rien dont la vertu ne puiſſe triompher. Ainſi tout, par la ſageſſe de la Providence, arrive à propos, & pour le plus grand bien d'un cha-

cun, juſqu'à ce mêlange même de biens & de maux qu'éprouvent les méchans. Car s'il leur arrive des diſgraces, il n'eſt rien de plus convenable, puiſqu'au jugement de tout le monde, ils ſont dignes de punition; punition ſalutaire pour eux, puiſqu'elle ſert à les corriger, & ſalutaire pour les autres qu'elle épouvante, & qu'elle détourne du crime. Si au contraire ils jouiſſent de quelque proſpérité, c'eſt une leçon vivante qui apprend aux gens de bien le peu de cas qu'ils doivent faire de la fortune, puiſqu'elle ſe prête ſi indignement aux deſirs de l'iniquité. Peut-être auſſi la Providence n'accorde-t-elle des biens à certaines gens, que parce

qu'elle prévoit qu'indubitablement l'indigence porteroit au mal leur naturel fougueux, & incapable de rien ſouffrir. Ainſi elle les retient par ſes bienfaits; elle les corrige même. Car conſidérant d'un côté le mauvais état de leur conſcience chargée de crimes honteux; & de l'autre, l'état floriſſant de leur fortune, ils craignent qu'en continuant leur vie criminelle, ils ne perdent tous les avantages dont ils jouiſſent; & ils changent leurs mœurs corrompues, pour éviter un changement de fortune, dont l'idée ſeule les fait frémir. La Providence permet que d'autres ne s'élèvent au comble du bonheur, que pour tomber de plus haut dans l'abîme qu'ils

ſe ſont creuſé eux-mêmes. Il en eſt d'autres à qui elle n'accorde le droit de vie & de mort, qu'afin qu'ils exercent la patience des gens de bien, & qu'ils faſſent ſubir à ceux qui ſont pervers comme eux, le juſte châtiment de leur méchanceté. Car ce n'eſt pas ſeulement entre les gens de bien & les méchans, qu'il y a une guerre éternelle; les méchans ſe la font entr'eux mêmes; & comment pourroient-ils s'accorder enſemble? Chacun d'eux n'eſt jamais d'accord avec ſa propre conſcience, qui, déchirée par les remords, déteſte le mal après l'avoir fait. Souvent même l'horreur qu'ils ont pour de plus méchans qu'eux, les porte à

haïr l'iniquité, & à mener une vie vertueuſe, afin de ne plus reſſembler à ceux qu'ils abhorrent; & ainſi, par un miracle inſigne de la Providence, les méchans ſervent à la converſion des méchans mêmes. Il n'y a que Dieu ſeul qui puiſſe tirer de cette ſorte le bien du mal. Telle eſt la ſageſſe de ſon gouvernement, que ce qui s'écarte dans un ſens de l'ordre général qu'il a établi, rentre dans un autre ordre de la Providence; car ſous ſon empire, rien ne ſe fait au haſard, tout a ſon motif & ſa fin. Au reſte, il ne m'eſt pas poſſible de ſuivre la providence dans toutes ſes opérations; il n'eſt permis, ni d'entrer dans le ſanctuaire de

ſes conſeils, ni d'en développer les myſtères. Je me contente donc d'avoir montré en général, que Dieu, auteur de tout être, gouverne tout par ce penchant invincible qui fait que tout tend au bien ; & que rapprochant ainſi tout de lui-même, tout ce qui eſt ſous ſon empire eſt bien, & dans l'ordre de la deſtinée. Auſſi ce qui paroît mal aux yeux de notre aveugle raiſon, nous paroîtroit tout différent, ſi nous pouvions pénétrer les reſſorts ſecrets de la ſage conduite de la Providence. Mais je vois qu'un ſujet ſi difficile & ſi ſublime, & un raiſonnement ſi long, commencent à te fatiguer. Je vais donc prendre le ton poë-

tique pour te délaſſer un peu, & te donner la force d'aller encore plus avant.

Si ton ame veut connoître dans ſes effets, la ſageſſe toute-puiſſante du Dieu qui lance le tonnerre; qu'elle élève ſes regards juſqu'au firmament. Les aſtres dont il brille, conſervent entr'eux une paix éternelle. Le ſoleil, malgré la rapidité de ſon char, ne ſort point de ſa carrière pour aller fondre les glaces du nord. L'ourſe qui roule ſur l'un des pôles du monde, toujours élevée ſur l'horiſon, voit ſans envie le reſte des étoiles ſe plonger dans les flots, & jamais ne va s'y rafraîchir comme elles. C'eſt toujours le même aſtre

tre qui dit à la nuit d'étendre ſur l'univers ſon voile ténébreux : c'eſt le même qui tous les matins l'avertit de le replier pour faire place à l'aurore. Ainſi l'amour de l'ordre renouvelle ſans ceſſe le cours des globes céleſtes. Ainſi, il conſerve entr'eux une harmonie invariable. Il fait également ſentir ſa puiſſance aux élémens ; il accorde l'humide avec le ſec, & le froid avec le chaud. Il donne au feu cette légéreté rapide qui le porte toujours vers les cieux ; il donne à la terre ce poids toujours égal qui la maintient invariablement dans ſon aſſiette. C'eſt cet amour bienfaiſant qui fait éclore mille fleurs charmantes dans les beaux

jours du printems; il mûrit dans l'été les riches dons de Cérès, il nous fait recueillir dans l'automne les fruits les plus abondans, & ramène enſuite la triſte & humide ſaiſon de l'hiver. Par cette alternative ſalutaire, il produit & conſerve tout ce qui reſpire; & le détruiſant enſuite, il le fait périr & diſparoître quand le moment fatal eſt arrivé. Pendant ces révolutions, l'Etre ſuprême aſſis ſur ſon trône, tient en ſes mains les rênes de l'univers; ſa toute-puiſſance eſt le principe de tout ce qui s'y fait; ſa volonté en eſt la loi, & ſa ſageſſe en eſt le juge. Il donne le mouvement à tout; & le dirigeant à ſon gré, il ramène à l'or-

dre tout ce qui paroît s'en écarter. Si ſa Providence abandonnoit le ſoin du monde; ſi elle ceſſoit un inſtant de contenir les êtres dans le cercle qu'elle leur a tracé, tout ſe détruiroit & rentreroit dans le néant; mais l'amour du bien contient tout dans l'ordre, & conſerve tout, en faiſant tout remonter à la ſource d'où il eſt ſorti.

Vois-tu maintenant la juſte conſéquence de ce que nous avons dit juſqu'à préſent? Et quelle eſt-elle, lui dis-je? Que chacun doit être ſatisfait de ſon ſort. Comment cela peut-il être, répliquai-je tout étonné? Le voici, continua-t-elle. Tout ce qui arrive ici bas d'agréable ou de fâcheux, ſert à ré-

compenſer ou à exercer la vertu, & à punir & corriger le vice. La mauvaiſe fortune, comme la bonne, eſt donc toujours juſte ou avantageuſe, & nul dès-lors n'a droit de s'en plaindre. Ce que vous dites, eſt une vérité certaine, répondis-je; & plus je conſidère ce que vous venez de dire de la providence & du deſtin, plus cette vérité me paroît conſtante. Il faut pourtant convenir qu'elle eſt contraire à l'opinion de la plûpart des hommes, qui penſent & qui diſent hautement qu'il y a des malheureux dont la ſituation eſt très-déplorable. Je le ſais bien, me dit-elle, & je veux bien condeſcendre à ces idées du vulgaire,

& ne point trop m'écarter de ſa manière de parler, ni de ſes uſages. Mais, réponds-moi; ce qui eſt avantageux, n'eſt-il pas un vrai bien? Or ce qui ſert à corriger le vice, ou à exercer la vertu, eſt avantageux; n'ai-je pas droit d'en conclure que la fortune qui produit ces bons effets, eſt un vrai bien. Et telle eſt celle de ces hommes eſtimables qui briſent les chaînes qui les attachent au mal, & s'efforcent d'entrer dans le chemin de la vertu; ou de ceux qui y marchent depuis long-tems, en combattant avec courage contre les obſtacles qui s'y rencontrent. Quant à la proſpérité, qui ſert de récompenſe à la vertu, le vul-

gaire lui-même la regarde comme un vrai bonheur. J'en conviens, lui dis-je; mais auſſi regarde-t-il comme le comble du malheur l'adverſité, qui ſert de châtiment au vice. Prends garde, reprit-elle, de ne pas te jetter dans une erreur inſoutenable, en entrant trop dans l'opinion populaire. De tout ce que tu viens de m'accorder, il réſulte que toute fortune, quelle qu'elle ſoit, eſt un bien pour ceux qui pratiquent ou qui cherchent à pratiquer la vertu; & qu'au contraire tout tourne à mal pour ceux qui perſévèrent dans le vice. Je l'ai avoué, lui dis-je, & cela eſt vrai, quoique perſonne n'oſe le dire. L'homme ſage, ajouta-

telle, ne doit donc pas plus s'allarmer quand il a à combattre contre l'adverſité, que l'homme courageux quand il faut marcher à l'ennemi; car plus il y a d'obſtacles à vaincre, plus il y a pour celui-ci de gloire à acquérir, & plus il y a pour l'autre de moyens de croître en mérite & en ſageſſe. La vertu même ne tire ſon nom que de la vigueur avec laquelle elle réſiſte à tant d'adverſités. Vous donc qui y avez fait tant de progrès, fuyez une vie molle & voluptueuſe qui énerveroit votre ame, & combattez avec courage contre la proſpérité, ainſi que contre l'adverſité, ne vous laiſſant ni abattre par celle-ci, ni corrompre par

l'autre, & tenant en tout ce juſte milieu où réſide la vertu : quiconque en ſort peut rencontrer une ombre de félicité ; mais il n'obtiendra point le prix ineſtimable réſervé à la pratique de la vertu. En un mot, l'homme eſt toujours maître de tirer avantage de ſa condition quelle qu'elle ſoit : fût-elle des plus miſérables, ſelon les idées du vulgaire, elle peut ſervir à exercer ſa conſtance, à corriger ſes défauts, ou à punir ſes vices.

Agamemnon paya d'un ſang bien précieux le vent favorable qui conduiſit ſa flotte à Troyes. Il fut obligé, pour l'obtenir, d'étouffer les ſentimens de ſa tendreſſe pa-

ternelle, & de conſentir au ſacrifice de l'infortunée Iphigénie ſa fille, qu'un miniſtre des dieux égorgea en ſa préſence: il éprouva enſuite, pendant dix ans entiers, toutes les horreurs d'une cruelle guerre; mais enfin il vengea, par la ruine de Troyes l'opprobre de ſon frere. Ulyſſe eut le cœur percé de douleur, quand il vit ſes compagnons dévorés par le géant Poliphème; mais il vengea leur mort, en privant de la lumière du jour ce monſtre affreux, & lui faiſant payer par des larmes de ſang, celles que le malheureux ſort de ſes compagnons lui avoit fait répandre. C'eſt à ſes pénibles travaux que l'immortel Alcide doit toute ſa

gloire. Il lui fallut dompter l'indomptable orgueil des centaures, terraſſer un lion formidable, & en arracher la ſanglante & glorieuſe dépouille; percer de ſes flèches des monſtres aîlés, ravir le tréſor confié à la garde d'un dragon furieux, enchaîner d'une main puiſſante ce monſtre à trois têtes, gardien des enfers; faire dévorer par ſes propres chevaux un prince inhumain; couper les têtes renaiſſantes de l'hydre de Lerne, terraſſer le géant Anthée; éteindre, par la mort de l'infame Cacus, le juſte reſſentiment d'Evandre; abattre le monſtrueux ſanglier d'Erimanthe. Il couvrit de ſa peau ſes épaules robuſtes qui devoient un

jour porter le ciel ; il en ſoutint en effet le poids énorme ſans en être ébranlé, & ce fut le dernier de ſes travaux. Le ciel, dont il avoit été le ſoutien, devint pour jamais ſon ſéjour.

Mortels courageux, ſuivez ces traces glorieuſes ; combattez avec conſtance, vous triompherez des obſtacles qui ſe rencontrent ſur la terre, & le ciel ſera la récompenſe éternelle de votre courage & de vos combats.

LIVRE CINQUIÈME.

LA philoſophie parut alors vouloir changer de converſation ; mais je l'arrêtai, en lui diſant : L'exhortation que vous venez de faire, eſt ſans doute très-belle, très-ſolide & très-digne de vous ; mais j'éprouve en ce moment que la queſtion de la providence eſt, comme vous le diſiez tantôt, unie & impliquée avec bien d'autres ; car je ne puis m'empêcher de vous demander ſi vous croyez qu'il y ait un haſard, & ce que c'eſt. Je veux me hâter, répondit-elle, de ſatisfaire à la promeſſe que je t'ai faite de te montrer le chemin par lequel

lequel tu dois retourner à ta véritable patrie. Les queſtions que tu me fais peuvent ſans doute avoir quelqu'utilité ; mais elles nous éloignent un peu de notre but, & je craindrois que, fatigué par ces digreſſions, tu n'euſſes pas la force de parvenir où je veux te conduire. Raſſurez vous, lui dis-je; c'eſt pour moi une récréation & un repos que d'apprendre ce qui pique & flatte ma curioſité. D'ailleurs, en réſolvant d'une manière ſolide ces différentes queſtions que notre diſſertation fait naître, le reſte en devienda beaucoup moins difficile. Je veux bien, ajouta-t-elle, condeſcendre à tes deſirs, & ſans perdre de tems, elle commença ainſi.

Si on définit le haſard, un événement produit par un mouvement fortuit, & qui n'a aucune connexion avec les principes ordinaires des choſes; je le dirai hardiment, il n'y a point de haſard, & ce mot eſt abſolument vide de ſens. Car puiſque Dieu ne permet pas que rien ſorte de l'ordre de ſa Providence, il ne peut rien arriver fortuitement, & qui n'ait été preſcrit ou permis par elle. RIEN NE SE FAIT DE RIEN; c'eſt un axiôme conſacré, & qui a paſſé de tout tems pour inconteſtable. Il eſt vrai que les anciens l'entendoient plutôt de la matière que des cauſes efficientes; mais l'un ſuit de l'autre; & ſi quelque choſe

n'avoit point de principe, on pourroit dire qu'elle viendroit de rien. Or, comme cela eſt impoſſible, il eſt impoſſible auſſi que le haſard, dans le ſens que je viens de le définir, ſoit quelque choſe de réel.

Mais n'y a-t-il donc rien, repliquai-je, qu'on puiſſe appeler de ce nom, quoique le vulgaire ne ſache pas bien ce que c'eſt? N'y a-t-il rien de fortuit, & qu'on puiſſe attribuer au haſard? Ariſtote, me dit-elle, va te répondre pour moi. Il a, dans ſa phyſique, expliqué cette queſtion en peu de mots, & d'une manière qui paroît très-conforme à la vérité. Toutes les fois, dit ce grand Philoſophe, que l'on ſe propoſe de faire quelque choſe,

& que, par des cauſes inconnues, la choſe arrive tout différemment de ce qu'on ſe propoſoit, c'eſt un événement imprévu, que l'on appelle haſard. Par exemple, ſi quelqu'un, dans le deſſein de cultiver ſon champ, en remue la terre, & y trouve un tréſor, cette découverte eſt regardée comme l'effet fortuit du haſard. Néanmoins elle a différentes cauſes dont le concours l'a produite. Car ſi le propriétaire du champ l'eût laiſſé inculte, & ſi quelqu'homme riche n'eût eu la fantaiſie d'y enfouir ſon tréſor, il n'y auroit jamais été trouvé. Cet événement heureux & inopiné, n'eſt donc fortuit que parce que celui qui a caché ſon or, & celui qui a cul-

tivé ſon champ, y ont concouru, ſans en avoir l'intention. On peut donc définir le haſard, un événement inopiné, produit par différentes cauſes, qui concourent enſemble à ce que l'on faiſoit par un autre motif, & pour une autre fin; & ce concours eſt l'effet de l'ordre invariable établi par cette Providence adorable, qui diſpoſe tout avec ſageſſe, & fait que chaque choſe vient dans le tems & dans le lieu qu'elle lui a marqué.

Dans la région habitée par ce peuple guerrier qui combat en fuyant, & par une retraite artificieuſe, n'engage ſes ennemis à le pourſuivre que pour les percer de coups, d'autant plus inévitables,

qu'ils ſont moins prévus, le Tigre & l'Euphrate ſortent d'un même rocher ; mais bientôt leurs flots ſe ſéparent, & coulent dans des lits différens. Si dans la ſuite de leurs cours, ils ſe réuniſſent de nouveau, les vaiſſeaux & tout ce qu'ils rouloient avec leurs ondes, portés d'abord ſéparément par chacun de ces fleuves, ſe trouvent après leur jonction fortuitement réunis & mêlés de mille manières différentes ; mais ces combinaiſons, quelque fortuites qu'elles paroiſſent, ſont l'effet naturel de la pente du terrein ſur lequel coulent ces fleuves, & de la direction de leur cours. Ainſi, le haſard quoiqu'il paroiſſe indépendant de tout, eſt pourtant

assujetti aux loix de la Providence, & n'existe que par elles.

Cela est ainsi, sans doute, répondis-je; mais cet enchaînement des choses, cet ordre du destin ne détruit-il pas la liberté de l'homme? Non, me dit-elle; l'homme est véritablement libre. La liberté est l'appanage de toute créature raisonnable. Car tout être doué de raison, est capable par lui-même de discerner les choses, & de connoître ce qu'il doit desirer ou fuir. Dès-lors il peut se porter à l'un & se détourner de l'autre. Ainsi, tout être en état de raisonner & de juger, a la liberté de vouloir ou de ne pas vouloir. Il est vrai que cette faculté n'est pas

égale dans tous les êtres raiſonnables. Car les ſubſtances céleſtes ont une intelligence plus pénétrante, une volonté plus pure, & un pouvoir plus parfait de ſe porter à ce qu'elles deſirent. Les ames moins libres qu'elles, le deviennent encore moins quand, s'éloignant de la Divinité, elles ſont renfermées dans la priſon d'un corps mortel, & elles ſemblent perdre toute leur liberté, & devenir entièrement eſclaves, lorſque fermant les yeux à la raiſon, elles ſe plongent honteuſement dans le vice. Car auſſitôt qu'elles ſe détournent de la ſouveraine vérité, qui eſt la vraie lumière, pour s'attacher aux choſes d'ici-bas, l'ignorance vient les

couvrir d'un voile ténébreux ; elles ſont agitées de mille affections tumultueuſes & déréglées ; & ſi elles y conſentent, ſi elles s'y livrent, elles appeſantiſſent les fers qu'elles ſe ſont forgés elles-mêmes, & leur liberté corrompue devient le principe de leur eſclavage honteux. Dieu qui voit tout, qui entend tout, a prévenu tout cela de toute éternité, & a deſtiné à chacun ce qu'il a mérité par ſes bonnes ou par ſes mauvaiſes actions.

Homére célèbre, avec tous les charmes de la poëſie, le ſoleil, père de la lumière. Cependant ce ſoleil impuiſſant ne peut pénétrer, ni les entrailles de la terre, ni les abîmes de la mer. Les yeux

du Créateur de l'univers ſont bien plus pénétrans. Ni la profonde maſſe de la terre, ni les nuages épais de la plus ténébreuſe nuit, ne peuvent rien dérober à ſa vue. D'un ſeul regard, il voit tout ce qui a été, tout ce qui eſt, & tout ce qui ſera; & puiſqu'il eſt le ſeul qui connoiſſe tout, c'eſt lui ſeul auſſi qui eſt le vrai ſoleil & la vraie lumière du monde.

Me voilà, lui dis-je, accablé de nouveau par le poids d'une difficulté bien plus grande encore. La preſcience de Dieu me paroît abſolument contraire à la liberté de l'homme. Car ſi cette preſcience s'étend ſur tout, & qu'elle ſoit eſſentiellement infaillible, il faut né-

ceſſairement que ce qu'elle a prévu arrivé. Si donc, de toute éternité, elle connoît non-ſeulement les actions des hommes, mais encore leurs deſſeins & leurs deſirs les plus cachés, que devient leur libre arbitre, puiſque tout arrivera infailliblement, comme l'aura prévu cette preſcience infaillible? Si en effet l'événement pouvoit la tromper, elle n'auroit plus une connoiſſance aſſurée de l'avenir. Sa prétendue ſcience ne ſeroit qu'une opinion douteuſe, & ſujette à l'erreur; ce qu'on ne peut dire de Dieu ſans blaſphême. Je ſais qu'il y en a qui croient réſoudre cette difficulté, en diſant que les choſes n'arrivent pas néceſſairement,

parce que Dieu les a prévues ; mais que Dieu les prévoit néceſſairement, parce qu'elles doivent arriver. Mais je n'approuve point leur idée ; car c'eſt tomber d'une difficulté dans une autre. En effet, alors la néceſſité ne ſera plus, il eſt vrai, du côté des choſes futures ; mais elle ſera du côté de la preſcience. Au reſte, ce n'eſt point là le véritable état de la queſtion. Il s'agit uniquement de prouver que les événemens prévus arrivent néceſſairement ſans que pour cela la preſcience de Dieu néceſſite leurs cauſes efficientes. Je me ſers pour expliquer ma penſée, d'un exemple familier. Si quelqu'un eſt aſſis, l'opinion de ceux qui le croient dans

cette posture, est nécessairement vraie ; & en retournant la proposition, on peut dire que si ceux qui le pensent ainsi, pensent vrai, il est néeessaire en effet qu'il soit assis. Il y a donc nécessité des deux côtés ; & l'existence de la chose & la vérité de l'opinion qu'on en a, sont alors également nécessaires. Cependant la vérité de l'idée de celui qui me croit assis, n'est point la cause de ce que je le suis ; mais plutôt c'est parce que je suis effectivement assis, que son idée est vraie ; & quoique la cause de ma situation vienne d'ailleurs, cependant il y a, ainsi que je l'ai dit, nécessité des deux côtés. On doit raisonner de même de la Pro-

vidence & des choſes futures. Car quoiqu'elles ſoient prévues, parce qu'elles doivent arriver, & qu'elles n'arrivent pas préciſément, parce qu'elles ſont prévues, cependant il ſembleroit qu'il y auroit néceſſité abſolue, ou que Dieu prévît les événemens, parce qu'ils doivent arriver, ou que ces événemens arrivaſſent, parce que Dieu les auroit prévus; ce qui ſuffit aſſurément pour détruire la liberté de l'homme. D'ailleurs, y a-t-il rien de plus déraiſonnable que de dire que des événemens futurs ſoient la cauſe de la preſcience de Dieu. Ce qui ne doit ſe faire que dans la ſuite des tems, peut-il être la cauſe de cette preſcience, qui

eſt de toute éternité ? L'avenir n'en peut pas plus être la cauſe que le paſſé. A cet égard tout eſt égal entr'eux ; car s'il eſt de toute néceſſité qu'une choſe ſoit, quand je ſuis sûr qu'elle eſt, il eſt également néceſſaire qu'elle arrive, quand je ſuis sûr qu'elle arrivera. L'événement d'une choſe prévue, eſt donc abſolument inévitable ; que ſi elle n'arrive pas comme je le penſe, l'opinion que j'en ai eſt une erreur véritable, & non pas une ſcience. Eh ! comment avoir une vraie connoiſſance d'un événement, s'il ne doit pas certainement & néceſſairement arriver ? Comme la ſcience ne peut s'allier en aucune façon avec l'erreur, il

eſt indubitable que ce qu'elle conçoit évidemment devoir arriver, arrivera, de toute néceſſité, de la manière qu'elle le conçoit. Comment donc comprendre que Dieu, de toute éterniré, a prévu les événemens, s'ils ſont incertains? Car s'il croit qu'ils arriveront infailliblement, & que cependant il ſoit poſſible qu'ils n'arrivent pas, il ſe trompe; ce qu'on ne peut ni dire ni penſer ſans blaſphême. D'un autre côté, s'il ne les connoît que pour ce qu'ils ſont, c'eſt-à-dire, pour des choſes *contingentes*, qui peuvent arriver, ou ne pas arriver, quelle idée aurons-nous alors de ſa preſcience? Elle ne différera pas de ce ridicule oracle de Tiréſias: *Tout ce que*

je dirai ſera ou ne ſera pas. Elle n'auroit aucun avantage ſur l'opinion des hommes, ſi ſa connoiſſance ſe bornoit à regarder l'avenir comme quelque choſe d'incertain; mais comme il ne peut y avoir la moindre ombre d'incertitude dans cet Etre adorable, ſource & principe de tous les êtres, il eſt conſtant que les choſes dont il a prévu l'exiſtence, arriveront infailliblement. Mais que devient alors la liberté de l'homme dont la volonté & les actions ſont liées par la néceſſité que leur impoſe l'infaillibilité de la preſcience? Et ſi l'homme eſt dépouillé de ſon libre arbitre, quelle confuſion, quel déſordre, quelle abſurdité ne s'en-

ſuivra-t-il pas? Qu'on ceſſe alors d'encourager les gens de bien par l'eſpoir des récompenſes, & d'épouvanter les méchans par la crainte des ſupplices. Alors ce que nous appelons équité deviendra le comble de l'injuſtice; car pourquoi récompenſer ou punir l'homme qui ne peut plus rien mériter, puiſqu'il ne fait plus rien par la détermination de ſa volonté, dans la néceſſité où il eſt de juſtifier, par ſes actions, l'infaillibilité de la preſcience divine? Alors il n'y aura plus ni vices ni vertus; le bien & le mal, tout ſera confondu; & ce qui eſt le comble de l'impiété, nos mauvaiſes actions mêmes auront la Providence pour prin-

cipe, puiſque toutes les choſes qui ſe font ici-bas, ſe font par ſes ordres, & que l'homme privé de ſon libre arbitre, ſera néceſſité à les exécuter. Toute notre eſpérance eſt donc éteinte; toutes nos prières deviendront ſuperflues. Car que nous reſte-t-il à eſpérer ou à demander, ſi tout arrive par un enchaînement néceſſaire, & que rien ne peut changer? Le ſeul lien qui unit l'homme à Dieu ne ſubſiſtera donc plus? Nous avons penſé juſqu'à préſent qu'une humble prière nous attiroit les graces de Dieu : delà eſt venu ce commerce ſacré, par lequel nous nous élevons juſqu'à la lumière inacceſſible qu'il habite, pour nous

entretenir avec lui. Mais ſi une fatalité toute-puiſſante néceſſite nos actions, nos prières n'ont plus aucune force; il n'y a plus aucune union entre Dieu & nous; & ſéparé de ce principe ſouverain de toutes choſes, l'homme dépourvu de ſon ſoutien, retombera dans le néant.

Quelle contrariété règne parmi les choſes les plus étroitement unies! Dieu a-t-il donc mis tant d'oppoſition entre deux vérités, que quoiqu'elles ſubſiſtent chacune priſe à part, elles ne puiſſent cependant ſubſiſter enſemble? Non, les vérités ne peuvent être contraires les unes aux autres; elles ſont indiſſolublement unies entr'elles par

des nœuds ſecrets ; mais notre ame appeſantie, accablée par le poids de ſon corps mortel, n'a point aſſez de lumière pour les appercevoir ; mais pourquoi brûle t-elle donc d'un ſi grand deſir de découvrir les vérités cachées ? Sait-elle déjà ce qu'elle recherche avec tant d'empreſſement & tant d'inquiétudes? Non, ſans doute. Mais ſi elle l'ignore, que cherche-t-elle donc, l'aveugle qu'elle eſt ? Peut-elle deſirer, peut-elle rechercher ce qu'elle ne connoît pas ? Sait-elle où le trouver? Et n'en ayant aucune idée, comment le reconnoîtroit-elle, quand le haſard le lui feroit rencontrer ? N'eſt-ce point que cette ame, quand elle contemploit l'in-

telligence ſuprême, y puiſoit les idées générales & particulières de chaque être ; & qu'à préſent qu'elle eſt renfermée dans la priſon ténébreuſe de ſon corps, elle a perdu la connoiſſance diſtincte & particulière de chaque choſe, mais que cependant il lui en reſte encore quelques notions générales ? Ainſi, lorſque l'homme cherche la vérité, on peut dire que s'il ne la connoît pas comme il faut, du moins il ne l'ignore pas abſolument ; mais conſultant les idées générales qui lui ſont reſtées, il s'efforce, par ce peu de connoiſſances qui lui reſtent, de parvenir à une connoiſſance plus parfaite, en rappelant ce qu'il a oublié, pour

le joindre à ce peu qui reſte encore gravé dans ſa mémoire.

Voilà, me répondit la Philoſophie, une vieille plainte qu'on fait depuis long-tems contre la Providence. Cicéron, dans ſes Livres de la Divination, s'eſt beaucoup tourmenté pour y répondre : tu es depuis long-tems dans le même embarras ; mais perſonne juſqu'à préſent n'y a répondu avec aſſez d'exactitude & de ſolidité. La difficulté vient de l'impuiſſance où ſont la plupart des hommes de comprendre la ſimplicité infinie de la preſcience divine. Si l'on pouvoit s'en former une juſte idée, toutes les difficultés s'évanouiroient bientôt. Je vais eſſayer de le faire,

après avoir dissipé ce qui fait à présent le sujet de ton trouble & de ton embarras. Je te demande d'abord pourquoi tu ne goûtes pas la réponse de ceux qui disent que la prescience ne blesse point la liberté, parce qu'elle n'impose aucune nécessité aux choses futures. Car, dis-moi, n'est-ce pas uniquement parce que dès qu'elles sont prévues, elles ne peuvent plus ne pas arriver, que tu conclus qu'elles sont nécessitées? Mais si, comme tu en es convenu, la prescience n'impose aucune nécessité, pourquoi, libres dans leur principe, deviendroient-elles nécessaires dans l'événement?

Pour te faire entendre les conséquences

ſéquences de ces raiſonnemens, ſuppoſons un moment qu'il n'y a aucune preſcience, les actions libres ne pourront être cenſées contraintes ou néceſſités par ce qui n'exiſte pas. Convenons maintenant que cette preſcience exiſte, mais qu'elle n'impoſe aucune néceſſité aux choſes futures, je crois que la liberté de l'homme reſte pour lors également dans tout ſon entier.

Mais, me diras-tu, ſi la preſcience ne néceſſite pas les évènemens, il eſt toujours certain qu'elle eſt une marque aſſurée qu'ils arriveront infailliblement. Mais arriveroient-ils moins infailliblement s'il n'y avoit point de preſcience?

Ce qui n'eſt que la marque & le ſigne d'une choſe, eſt bien la preuve de ſon exiſtence ; mais elle n'en eſt pas le principe. C'eſt pourquoi il faudroit commencer par démontrer que tout arrive par les loix d'une néceſſité abſolue, avant d'établir que la preſcience en eſt la marque. Car s'il n'y a aucune néceſſité, la preſcience ne pourra en être le ſigne. Ce n'eſt d'ailleurs ni par les ſignes d'une choſe, ni par aucun autre moyen pris hors d'elle, mais par ſes ſeuls principes intrinſéques que l'on parviendra à faire une démonſtration ſolide. Mais comment peut-il ſe faire, dira-t-on, que les choſes prévues n'arrivent pas ? Vaine demande.

Je ne dis point que je crois qu'elles n'arriveront pas, je dis ſeulement que quoiqu'il ſoit certain qu'elles arriveront, il n'eſt pas moins certain qu'elles ne ſont aucunement néceſſitées. Pour t'aider à le comprendre, rappelle-toi mille choſes qui ſe font tous les jours à nos yeux. Un habile cocher, par exemple, conduit un char avec adreſſe; il fait obéir à ſon gré les chevaux fougueux qui le traînent, &c. Eſt-ce par néceſſité que cela ſe fait? Non, ſans doute. Il n'y auroit plus d'art ni d'adreſſe en rien ſi tout ſe faiſoit par les loix d'une néceſſité impérieuſe. Ce qui ſe fait donc librement, n'étoit certainement pas néceſſité avant ſon exiſtence; ainſi

bien des événemens arriveront librement dans leur tems. Car tout le monde, je crois, conviendra que ce qui arrive, étoit futur, de la même manière qu'il arrive; l'exiſtence de ces choſes eſt donc parfaitement libre, quoiqu'elle ait été prévue. Car la connoiſſance & la préviſion des choſes futures, ne leur impoſe pas plus de néceſſité que notre connoiſſance & notre vue n'en impoſent à celles qui arrivent journellement ſous nos yeux.

Mais voilà préciſément, me diras-tu, le point de la difficulté. Je ne puis ſuppoſer qu'un événement futur puiſſe être prévu, & reſter libre & contingent. Cela ſemble

impliquer contradiction; car s'il eſt prévu, il arrivera néceſſairement; & s'il n'arrive pas néceſſairement, il ne peut être prévu; puiſque la preſcience ne peut avoir pour objet qu'une vérité dont la certitude ſoit infaillible. Car encore une fois, prévoir comme certain, ce qui eſt libre & contingent, c'eſt moins avoir une connoiſſance lumineuſe, qu'une opinion ténébreuſe, & ſujette à l'erreur.

Toute l'obſcurité de cette matière vient de ce que tout le monde croit connoître les choſes à fond, & telles qu'elles ſont elles-mêmes; ce qui eſt abſolument faux. Puiſque l'étendue de nos connoiſſan-

ces ne dépend point de la nature des choſes, mais de celle de notre intelligence ; car pour expliquer ma penſée par une comparaiſon, l'œil & la main connoiſſent d'une manière différente, la rondeur d'un même objet. L'œil, quoique éloigné, n'a beſoin que d'un regard pour ſaiſir tout d'un coup la figure de l'objet ; mais la main eſt obligée de s'en approcher, de s'y attacher & de le ſuivre dans tout ſon contour, avant que de pouvoir en connoître la rondeur ; l'homme lui-même le connoît d'une manière différente, par les ſens, par l'imagination, par la raiſon & par l'intelligence. Les ſens ne peuvent juger de la figure que comme

inhérente à la matière. L'imagination détache la figure du ſujet même, & en juge ſéparément. La raiſon va plus loin, faiſant abſtraction des individus, elle conſidère l'eſpèce en général, & ſe forme l'idée de l'univerſel. L'intelligence a des vues encore plus ſublimes; ſans s'arrêter à ces idées générales, elle conſidère la ſimplicité de l'eſſence conſtitutive de chaque choſe, & ce qu'il faut bien remarquer, ces différentes facultés renferment les qualités de celles qui leur ſont ſubordonnées; mais les inférieures ne peuvent atteindre aux objets des plus parfaites. Car les ſens ſe bornent uniquement à la matière; l'imagina-

tion ne peut ſe former l'idée des univerſaux, ni la ſimple raiſon, celle de l'eſſence. L'intelligence au contraire, infiniment plus élevée, juge de tout ce qui a rapport aux choſes de la même manière dont elle en conçoit l'eſſence. Car ſi elle conſidère les objets ſenſibles, leur figure & leur idée générale, elle ne le fait, ni par le miniſtère des ſens, ni par celui de l'imagination, ni par celui de la raiſon même, mais par ſa propre lumière qui embraſſe & pénètre tout. De même la raiſon, quand elle ſe forme l'idée des univerſaux, ne ſe ſert ni de la force de l'imagination, ni du ſecours des ſens. Voici l'idée générale que la raiſon

de l'homme a de lui-même. L'homme eſt un animal à deux pieds & raiſonnable. Or cette idée générale renferme des connoiſſances qui ſont du reſſort de l'imagination & des ſens ; mais ſans leur ſecours, la raiſon les acquiert par ſes ſeules lumières. Enfin, l'imagination elle-même, en qui les eſpèces qui ſont ſon objet, entrent d'abord par les ſens, ne laiſſe pas de ſe les former enſuite par ſa propre force, quoique tous les ſens reſtent dans une entière inaction. Tu vois donc que c'eſt bien moins de la nature des objets, que de celles de nos différentes facultés que provient la différence de nos connoiſſances. Et cela doit

être ainſi : car le jugement étant un acte propre de la faculté qui juge, il eſt bien plus naturel de croire qu'elle le forme d'elle-même & par ſes propres forces, que par l'influence d'une cauſe étrangère.

Ces anciens ſages, trop peu connus, qui ont illuſtré l'école de Zénon, penſoient que des objets matériels il ſort ſans ceſſe une foule d'images inviſibles qui viennent s'imprimer dans les ames, comme le ſtyle grave rapidement ſur des tablettes, ces ſignes qui ſont les interprètes de nos penſées. Mais ſi l'ame n'agit point par elle-même, ſi purement paſſive, elle n'eſt qu'un ſimple miroir où les objets vien-

nent ſe peindre, d'où peut lui venir cette ardeur qu'elle a de tout connoître; & cette faculté de connoître en effet chaque choſe, de faire l'analyſe des objets qui lui ſont connus, d'en diviſer à cet effet les différentes parties, & de les réunir enſuite ſous un ſeul & même point de vue? D'où vient peut-elle à ſon gré s'élever juſqu'au plus haut des cieux, & deſcendre enſuite dans les plus profonds abîmes? Pourquoi, recueillant ſes connoiſſances, & les comparant enſemble, ſait-elle faire triompher la vérité des ténèbres de l'erreur? Ah! certainement elle eſt douée d'une force active, d'une faculté puiſſante, dont ſeroit incapable un

être qui, ſemblable à la matière, ne ſeroit propre qu'à recevoir les impreſſions des objets extérieurs. J'avoue pourtant que ces impreſſions précèdent d'ordinaire nos idées. La lumière qui frappe nos yeux, la voix qui retentit à nos oreilles, ſemblent réveiller notre ame. Ces ſenſations lui rappellent les idées qui y répondent; elle en fait l'application aux différens objets, & réunit les images qui entrent en elle par les ſens, aux idées purement ſpirituelles qu'elle renferme en elle-même.

Si dans les ſenſations corporelles, quoique les qualités des objets ſenſibles affectent les organes des ſens, & que l'impreſſion faite

ſur

ſur eux précède le ſentiment de l'ame & l'excite, en y recueillant les idées auxquelles elle ne faiſoit pas attention auparavant; ſi dans ces ſortes de ſenſations, dis-je, le ſentiment intérieur de l'ame n'eſt point une impreſſion purement paſſive qui lui vienne du dehors; mais l'effet de ſa propre activité qui s'apperçoit, & juge de ce qui ſe fait dans les corps; à combien plus forte raiſon les êtres qui ſont abſolument indépendans de la matière, ne ſont-ils point aſſujettis dans leurs idées aux eſpèces ſenſibles, mais jugent de tout par les ſeules forces de leur intelligence? Auſſi voyons-nous que chaque eſpèce a une façon de connoître

qui lui eſt propre. Ces animaux qui vivent dans la mer, auſſi immobiles que les rochers auxquels ils ſont attachés, ſont doués de la ſeule faculté de ſentir, & deſtitués de toute autre qualité ultérieure. Les autres animaux qui, par leurs divers mouvemens, nous donnent lieu de croire qu'ils ont des deſirs & des averſions avec la faculté de ſentir, ont encore l'imagination. La raiſon eſt la propriété eſſentielle de la nature humaine, comme l'intelligence l'eſt de la nature divine; & celle-ci eſt évidemment la plus parfaite, puiſqu'elle renferme tout le reſte. Si les ſens & l'imagination, parce que les idées abſtraites des uni-

verſaux ne ſont pas de leur reſſort, oſoient ſoutenir que la raiſon ne les conçoit pas, & lui parler ainſi : Ce qui eſt à notre portée ne peut être conſidéré d'une manière générale, & par abſtraction à tout ſujet ; donc ou vous ne concevez pas les univerſaux, ou nous n'avons aucun objet qui nous ſoit propre ; or, nous ſommes bien aſſurés d'avoir des objets ſur leſquels nous exerçons nos fonctions, donc vous ne pouvez avoir aucune idée des univerſaux. La raiſon ne pourroit-elle pas leur répondre : Facultés ſubalternes, vous ne pouvez vous élever au-deſſus des choſes corporelles & ſenſibles ; pour moi qui les conçois

d'une manière plus noble & plus parfaite que vous, j'ai d'eux des idées générales que vous êtes incapables d'avoir. Reſtez donc dans votre ſphère, & ne me diſputez pas les connoiſſances que j'ai, parce qu'elles ſont au-deſſus de vous. C'eſt ſans doute à la faculté de connoître la plus parfaite qu'il faut s'en rapporter ſur ce ſujet; & nous qui, avec les ſens & l'imagination, poſſédons la faculté de raiſonner, nous lui donnerions sûrement gain de cauſe en ce procès. Le même tort que les ſens & l'imagination auroient avec la raiſon, dans la ſuppoſition que je viens de faire, la raiſon l'a vis-à-vis du ſouverain Etre, lorſqu'elle penſe

qu'il ne voit pas l'avenir autrement qu'elle. Car tel eſt ton raiſonnement. On ne peut pas prévoir avec certitude ce qui ne doit pas néceſſairement arriver. Il n'y a donc point en Dieu de preſcience des événemens futurs; ou s'il y en a, elle leur impoſe une néceſſité abſolue. Voilà comme on raiſonne. Mais ſi nous pouvions voir par les lumières de l'intelligence infinie, ce que nous ne voyons qu'imparfaitement par celles de la raiſon, nous conviendrions que cette foible raiſon doit le céder à l'intelligence ſuprême, plus encore que les ſens & l'imagination ne doivent le céder à la raiſon.

Elevons-nous donc, s'il eſt poſſi-

ble, juſqu'à cette divine lumière, nous verrons en elle ce que nous ne trouverons jamais en nous-mêmes; nous y verrons, dis-je, comment les événemens futurs, quoiqu'ils doivent arriver librement, ſont pourtant prévus avec certitude, & que cette préviſion non-ſeulement n'eſt pas une opinion vague & imparfaite, mais au contraire eſt une ſcience véritable, & infiniment parfaite dans ſon infinie ſimplicité.

Que la nature a pris de plaiſir à varier les figures des animaux qui vivent ſur la terre! Les uns rampent ſur la pouſſière, & ne s'y traînent qu'avec peine; les autres, d'une aîle légère & rapide,

fendent les airs, & parcourent ſans peine l'immenſe étendue de la plaine azurée ; d'autres impriment ſur la terre la trace de leurs pas, & tantôt ils traverſent les campagnes, tantôt ils s'enfoncent dans l'épaiſſeur des bois. Mais toutes ces eſpèces différentes ont cependant la tête également penchée vers la terre. L'homme ſeul porte la tête droite & élevée ; & s'il veut uſer de ſa raiſon, il verra que puiſque ſes yeux ſont faits pour contempler le ciel, ſon ame doit ſe détacher de la terre. Ne ſeroit-il pas honteux pour lui que ſon cœur fût attaché aux choſes d'ici-bas, tandis que ſon corps, par ſa poſture, l'avertit ſans ceſſe de ſe

porter vers celles du ciel ?

Elevons-nous donc vers le Très-Haut ; & puiſqu'il eſt conſtant qu'il ne faut pas juger de la manière de connoître par la nature de l'objet connu, mais par celle de la faculté qui connoît, conſidérons, autant qu'il eſt permis à des mortels de le faire, quelle eſt la perfection de la nature divine, afin de mieux juger de la nature de ſes connoiſſances. Il ne faut que conſulter la raiſon pour avouer que Dieu eſt éternel. Conſidérons donc ce que c'eſt que l'éternité ; l'idée que nous en concevrons nous conduira à celle de la nature & des connoiſſances de l'Etre éternel.

L'éternité eſt la jouiſſance en-

tière & parfaite d'une vie ſans commencement, ſans ſucceſſion & ſans fin. Cette idée va s'éclaircir en la comparant avec celle du tems. Pour tout ce qui eſt temporel, le préſent n'eſt que le paſſage du paſſé à l'avenir. Rien de ce qui eſt ſujet à l'empire du tems, ne peut jamais jouir tout-à-la-fois de ſa vie toute entière. Le jour d'hier a ceſſé d'être pour lui, & le jour de demain n'exiſte pas encore. Dans celui même d'aujourd'hui, vous ne jouiſſez à la fois que d'un inſtant rapide & paſſager. Tout ce qui eſt donc ſujet à la ſucceſſion du tems, quand même, ainſi qu'Ariſtote l'a penſé du monde, il n'auroit jamais eu de commencement, & que ſa

durée dût s'étendre autant que celle des tems, à parler avec préciſion, ne mérite pourtant pas le titre d'éternel, puiſqu'il ne réunit pas enſemble tous les points de ſa vie; & que jouiſſant à peine du préſent, il ne jouit plus du paſſé, & ne jouit pas encore de l'avenir. Ce qui eſt véritablement éternel, doit jouir tout-à-la-fois de toute la plénitude d'une vie ſans fin. Rien ne doit être ni paſſé ni futur pour lui. Toujours, & tout en lui-même, l'immenſe ſucceſſion des tems n'eſt rien à ſon égard. Tout eſt toujours préſent à ſes yeux. C'eſt donc à tort que, de ce que Platon paroît avoir cru que le monde a toujours exiſté & durera tou-

jours, quelques-uns en concluent que ce monde créé eſt éternel comme ſon Créateur. Car il y a bien de la différence entre avoir une durée ſans fin, mais ſucceſſive, comme le monde l'a dans l'opinion de ce grand Philoſophe, & jouir tout-à-la-fois, ſans ſucceſſion & ſans partage, d'une vie infiniment parfaite; ce qui ne peut ſe dire que de Dieu. Au reſte, ne va pas penſer que la préexiſtence du Créateur aux choſes créées, puiſſe ſe meſurer par la durée du tems; cette préexiſtence eſt une propriété eſſentielle de la nature divine, avec laquelle le tems n'a aucune proportion. Si dans la ſucceſſion infinie il paroît l'imiter en quel-

que choſe, il lui eſt abſolument impoſſible de l'égaler. C'eſt pourquoi ne pouvant jouir comme elle d'une parfaite immutabilité, il dégénère en un mouvement ſucceſſif & ſans fin; & ne pouvant réunir ſon exiſtence en un ſeul point, il ſe partage & s'écoule dans ces eſpaces immenſes que forment le paſſé & l'avenir. Dans l'impoſſibilité où il eſt de jouir tout-à-la-fois de toute la plénitude de ſon être, il imite l'état immuable de Dieu, mais ſeulement en ce qu'en quelque ſorte il ne ceſſe jamais d'exiſter, & reſte préſent autant que peut le permettre la rapidité avec laquelle le moment préſent s'enfuit. Ce moment, tel qu'il eſt, eſt une foible image

de cette éternité toujours préſente à Dieu. Mais comme il ceſſe d'être auſſi-tôt qu'il exiſte, il ſe renouvelle ſans ceſſe; & par une ſucceſſion perpétuelle, forme l'infinité des ſiècles. Ainſi, ce n'eſt qu'en continuant à s'écouler ſans fin, qu'il acquiert ſon étendue; étendue immenſe, mais qu'il ne peut réunir dans un ſeul point fixe & immuable. Si nous voulons donc, à l'exemple de Platon, donner aux choſes des noms qui leur conviennent, celui d'éternel ne ſera donné qu'à Dieu ſeul; & puiſque toute faculté intelligente connoît les choſes ſelon ſa nature, & que celle de Dieu eſt de jouir tout-à-la-fois de l'éternité toute entière, ſa lumière in-

finie indépendante de la ſucceſſion des tems, réunit le paſſé & l'avenir, & lui fait tout voir comme toujours préſent; & ainſi ce que nous appelons preſcience, eſt moins une préviſion de l'avenir, qu'une vue ſimple & actuelle de toutes choſes éternellement préſentes à Dieu. Auſſi cette connoiſſance n'eſt à proprement parler, que la divine Providence, qui, du haut de ſon trône, voit toutes choſes, tout à la fois, & d'un ſeul coup-d'œil.

Dis-moi maintenant, mon cher Élève, comment pourrois-tu penſer que la vue de Dieu néceſſite les événemens, puiſque celle des hommes ne les néceſſite pas? Car

tu conviendras que tes regards n'imposent aucune néceſſité à ce qui ſe fait ſous tes yeux. Or, s'il eſt permis de comparer en quelque choſe l'homme avec Dieu, tout eſt éternellement préſent à ſes yeux, comme l'inſtant préſent l'eſt aux tiens. Sa preſcience ne change donc en rien ni la nature ni les propriétés des choſes. Elles ſont préſentes à ſes yeux telles qu'elles arriveront un jour. Infaillible dans ſes jugemens, d'un ſeul & même regard, elle voit comme néceſſitées celles qui doivent arriver néceſſairement; & comme libres, celles qui arriveront librement. Ainſi, quoique du même coup-d'œil tu voies un homme ſe promener ſur

la terre, & le ſoleil rouler dans les cieux, tu ſais très-bien que le mouvement du premier eſt parfaitement libre, & que celui de l'autre ne l'eſt pas. La preſcience de Dieu n'altère donc en rien les qualités des choſes toujours préſentes à ſon égard, & qui ne ſont futures qu'eu égard à la ſucceſſion des tems. Ce n'eſt donc pas par une ſimple conjecture, mais par une connoiſſance certaine & fondée ſur la vérité même, que Dieu voit ce qui arrivera, quoiqu'il ſache qu'il arrivera librement. Si tu m'objectes maintenant que ce que Dieu voit comme futur, ne peut pas ne point arriver, & que ce qui ne peut pas ne point arriver, n'eſt plus

libre, mais néceſſité, je t'avouerai ici une vérité très-ſolide, mais qui ne peut être connue que de ceux qui s'élèvent juſqu'à la contemplation de la Divinité : oui, je le dirai, le même avenir peut être regardé comme néceſſaire, relativement à la connoiſſance de Dieu, quoique relativement à ſa propre nature & à celle de ſon principe, il reſte toujours véritablement libre. Il y a en effet deux eſpèces de néceſſité; l'une abſolue, l'autre conditionnelle. Tous les hommes mourront; voilà une néceſſité abſolue. Cet homme ſe promène, car je le vois : voilà une néceſſité qui n'eſt que conditionnelle. Car quoique néceſſairement ce que je vois exiſte, il ne

s'enſuit pas qu'il exiſte néceſſairement. Rien en effet ne force cet homme à marcher ; il le fait librement & par ſa pure volonté ; cependant dès que je le vois marcher, il faut néceſſairement qu'il marche. On peut dire de même que ce que la Providence voit, ne peut pas ne point être, quoiqu'il ſoit pourtant libre de ſa nature & dans ſon principe. Or Dieu voit comme actuellement préſentes, toutes les actions libres qui doivent ſe faire dans la ſuite des tems ; elles ſont donc néceſſaires conditionnellement, & eu égard à la connoiſſance que Dieu en a ; mais conſidérées en elles-mêmes, elles n'en ſont pas moins libres. Ainſi, tout

ce que Dieu a prévu, arrivera ſans doute ; mais tout ce qui eſt l'effet du libre arbitre, ne change point de nature au moment de ſon exiſtence. En effet, il arrive librement, parce qu'avant que d'être, il a pu ne pas arriver.

Mais qu'importe, diras-tu, que nos actions ne ſoient pas néceſſitées en un ſens, ſi elles le ſont dans un autre, par la connoiſſance antécédente que Dieu en a ? Il n'eſt pas difficile de répondre à ta difficulté. Rappelle-toi ce que je t'ai dit du mouvement du ſoleil qui parcourt les cieux, & de celui de l'homme qui marche ſur la terre ; l'un & l'autre, dès qu'ils exiſtent, ne peuvent pas ne point

être ; l'un cependant n'étoit pas libre avant ſon exiſtence, & l'autre l'étoit. De même les choſes qui ſont préſentes aux yeux, exiſtent certainement ; mais les unes ſont une ſuite néceſſaire des loix de la nature, & les autres dépendent entièrement de la volonté de leurs agens. Ce n'eſt donc pas ſans raiſon que j'ai dit que ce qui, conſidéré relativement à la connoiſſance de Dieu, peut être regardé comme néceſſaire, eſt pourtant véritablement libre, ſi on le conſidère en lui-même. De même que tout ce qui eſt du reſſort des ſens, eſt univerſel & ſingulier tout enſemble ; ſingulier conſidéré en lui-même, & univerſel quand la raiſon

le conſidère ſous une idée générale, & par abſtraction à tout ſujet.

Mais, ajouteras-tu, ſi je peux à mon gré faire ou ne pas faire ce que Dieu a prévu, & que je vienne à changer de deſſein, je tromperai ſa preſcience, qui a prévu ce que je ne ferai pourtant pas. Je réponds à cela, qu'il eſt vrai que tu peux changer de deſſein à ton gré; mais tu ne tromperas pas plus pour cela cette Providence adorable qui ſait que tu peux changer, & qui ſait en même-tems ſi tu le feras ou non, que tu peux tromper ceux qui te voient, lorſque, ſous leurs yeux, tu exerces ta liberté au gré de ton caprice.

Quoi! me diras-tu encore, les

connoiſſances de Dieu changeront donc au gré de mon inconſtance ; & puiſque je peux vouloir une choſe, & le moment d'après en vouloir une autre, la connoiſſance que Dieu a de moi, éprouvera donc la même variation ? Non, ſans doute, mon cher Elève ! L'œil de Dieu voit l'avenir tout entier, comme toujours préſent. Ses connoiſſances ne varient point comme toi, en ſaiſiſſant tantôt un objet, tantôt l'autre. Mais telle eſt la propriété eſſentielle de ſa nature infiniment ſimple, qu'éternellement invariable, il voit d'un ſeul regard, tous les changemens de ta volonté. Tu peux par-là réſoudre la difficulté que tu faiſois il y a

un moment, en disant qu'il paroissoit indigne de Dieu que sa science tînt en quelque chose de nos actions futures. Elle n'en dépend en rien; & telle est sa perfection souveraine, qu'embrassant tout par une connoissance toujours actuelle & infiniment simple, elle donne l'ordre à tout, & ne le reçoit de rien.

De tout ceci, concluons que l'homme jouit d'une pleine liberté: qu'en conséquence les loix sont justes dans les récompenses qu'elles proposent aux bonnes actions, & dans les châtimens qu'elles décernent aux mauvaises. Dieu, dont la prescience éternelle voit toutes nos actions comme toujours présentes,

les juge de toute éternité, & prépare dès-lors une récompenſe infinie aux bons, & des ſupplices terribles aux méchans. Ce n'eſt donc point en vain que nous mettons notre eſpérance en lui, & que nous lui adreſſons nos vœux. S'ils partent d'un cœur juſte & droit, ils ne ſeront point rejettés. O hommes! fuyez donc le vice; pratiquez la vertu. Qu'une juſte confiance vous anime, & que l'humilité de votre prière la faſſe monter vers le trône de l'Eternel. Si vous ne vous faites point illuſion à vous-mêmes, vous devez ſavoir avec quelle ardeur vous êtes obligés de vous porter au bien, puiſque vous ne

pouvez

pouvez rien faire qui échappe aux regards d'un Dieu ſouverainement juſte, & qui voit tout.

Fin du huitième Volume de la Morale.

TABLE

Pour les ſixième, ſeptième & huitième Volumes de la Morale.

TOME VI.

Notice ſur Epictète, page v
Manuel d'Epictète, 1
Notice ſur Marc-Aurèle, 79

Réflexions morales de l'Empereur Marc-Aurèle.

Livre premier, 89
Livre ſecond, 113
Livre troiſième, 136
Livre quatrième, 164
Livre cinquième, 212
Livre ſixième 253

TOME VII.

Réflexions morales de l'Empereur Marc-Aurèle.

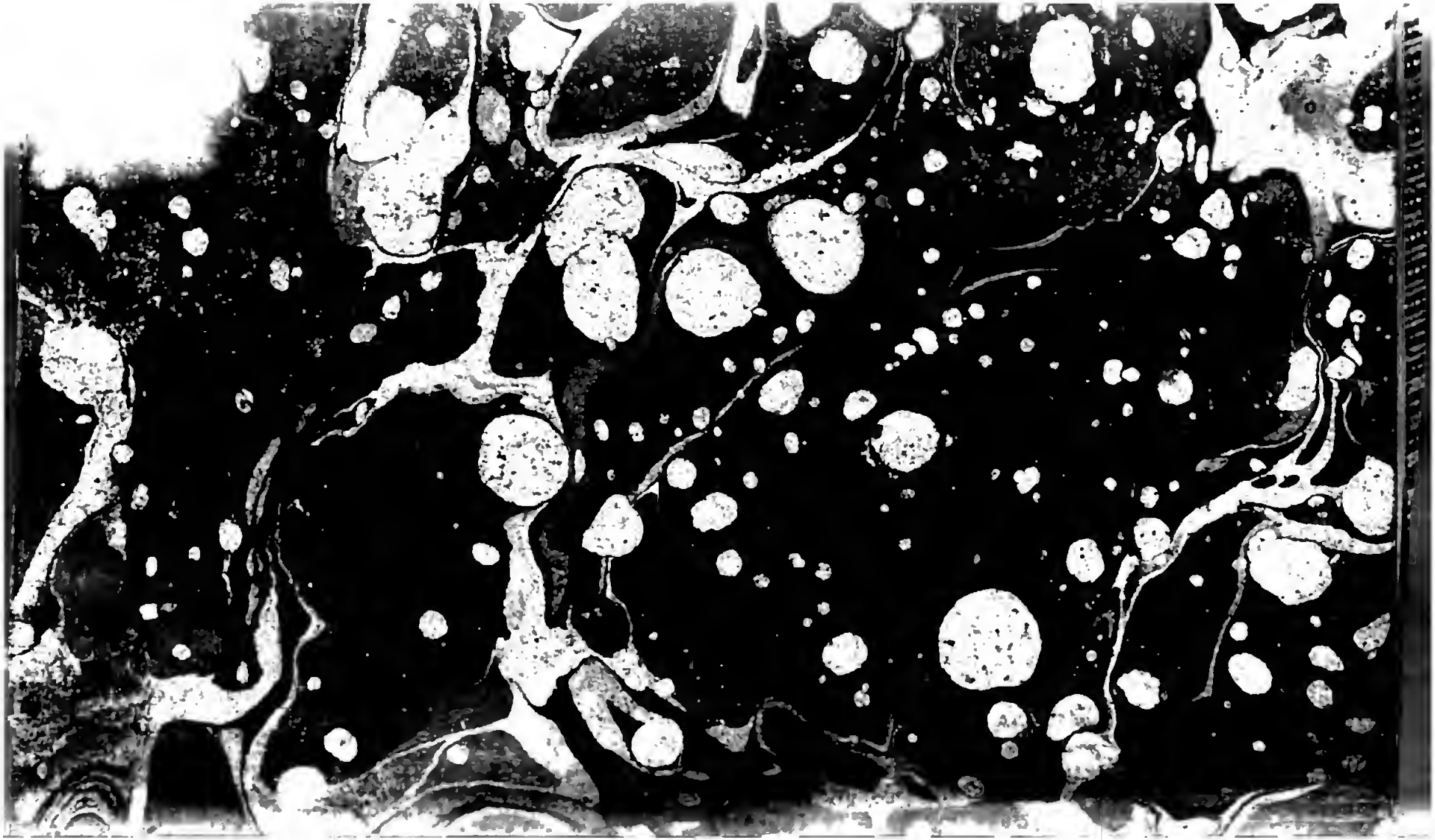
Livre ſeptième, page 1
Livre huitième, 48
Livre neuvième, 94
Livre dixième, 137
Livre onzième, 179
Livre douzième, 209
Notice ſur Boëce, 235

La Conſolation de la Philoſophie, de Boëce.

Livre premier, 239

TOME VIII.

La Conſolation de la Philoſophie, de Boèce.

Livre ſecond, 1
Livre troiſième, 73
Livre quatrième, 166
Livre cinquième, 252

Fin de la Table.